This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

Digitized by Google

1374.55

HARVARD COLLEGE
LIBRARY

FROM THE LIBRARY OF
COMTE ALFRED BOULAY DE LA MEURTHE

PURCHASED APRIL, 1927

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

QUELQUES

ANNÉES DE MA VIE.

201

Digitized by Google

MOULINS, IMPRIMERIE DE MARTIAL PLACE.

Digitized by Google

QUELQUES ANNÉES DE MA VIE,

PAR ALEXANDRINE DES ÉCHEROLLES,

CHANOINESSE HONORAIRE DE L'ORDRE DE SAINTE-ANNE DE MUNICH, DAME D'HONNEUR DE S. A. R. MADAME LA DUCHESSE HENRIETTE DE WURTEMBERG.

TOME SECOND.

MOULINS,

CHEZ MARTIAL PLACE, ÉDITEUR,

RUE DES GRENOUILLES, 9.

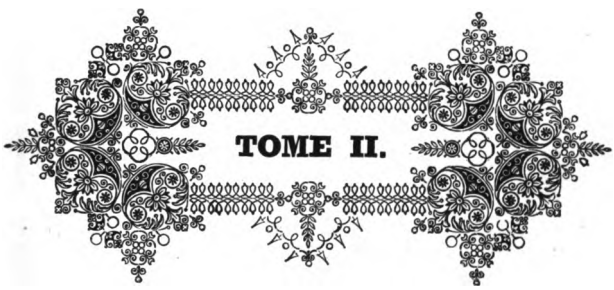
1843.

Digitized by Google

Fr 1374.55

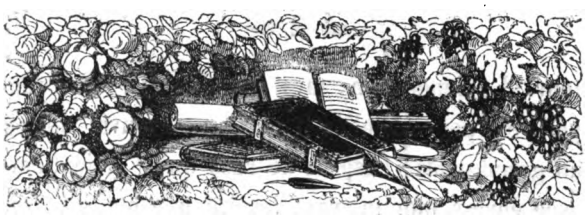
HARVARD COLLEGE LIBRARY
FROM THE LIBRARY OF
COMTE ALFRED BOULAY DE LA MEURTHE
APRIL, 1927

Digitized by Google



Digitized by Google

Digitized by Google



CHAPITRE I.

Mon retour aux Écherolles. — J'y retrouve ma sœur et ma bonne. — C. m'interroge. — Le comité révolutionnaire de Moulins veut me mettre au Dépôt. — Ce que c'est. — Le médecin Simard s'y oppose. — Je reste provisoirement en arrestation aux Écherolles. — Madame de Grimauld. — Ma vie aux Écherolles. — Arbre de la liberté. — Je coupe mes cheveux.

J'ARRIVAI aux Écherolles par une belle matinée ; on touchait au mois de mai (1794), et pourtant comme tout me parut vide et triste ! On ne m'y attendait pas ; mais je fus reçue par ma bonne avec une joie sincère et comme un enfant perdu dont elle n'espérait plus le

Digitized by Google

retour. Le lendemain, mes compagnons de voyage repartirent pour Moulins [1], et je me trouvai allégée d'un grand poids; l'espèce de ruse qu'ils avaient employée envers moi m'ayant inspiré une méfiance qui me rendait leur présence importune.

C'est depuis l'instant où je fus forcée de vivre avec des gens dont je me défiais, que je pris l'habitude de retirer mes sentiments au fond de mon cœur et d'y ensevelir mes pensées; habitude qui eut parfois des suites heureuses pour moi, mais qui trop souvent me priva des douceurs de la confiance et des lumières qu'elle eût répandues dans mon esprit.

Oh! qu'elle est heureuse l'enfance qui s'écoule dans le sein de l'amour, et sous les yeux d'une mère tendre et vigilante, dont la main guide et soutient les pas incertains; dont l'esprit surveille, éclaire, instruit la jeune intelligence; dont le cœur verse dans son jeune cœur les vertus du sien, et lui inspirant l'amour de Dieu, dissipe ses craintes et raffermit sa foi!

Tous ces biens m'étaient ravis! C'est en grandissant, que, reconnaissant leur valeur, j'ai senti tout ce

[1] Ils y conduisirent le petit Maine. La vérité m'oblige à dire qu'ils étaient bons l'un et l'autre; mais leur antipathie réciproque fut l'origine de mille désagréments pour nous. Je dois leur pardonner le reste. Il était bien dur pour eux de perdre le fruit de tant d'années de service, et jamais il ne leur échappa un reproche qui ait pu me blesser.

Digitized by Google

qui me manquait, ainsi que tous les défauts qui en étaient résultés.

J'arrivai aux Écherolles pleine de défiance envers les autres, mais aussi envers moi-même. Il me semblait pourtant être mieux élevée que ceux qui m'entouraient, et cela m'embarrassait pour eux, agissant avec appréhension, de peur qu'on ne me fît un crime de cette différence; une gêne que je n'avais point connue jusqu'alors devint ma compagne habituelle.

Le souvenir des jours que j'avais passés, avec ma famille, dans ce lieu si cher à mon cœur, me rendait le présent bien amer. Enfant abandonnée, sans appui, sans parents, que je devais inspirer de compassion aux ames faites pour en ressentir!

J'aimais beaucoup ma bonne, mais ma confiance en elle était ébranlée par l'opinion qu'elle avait énoncée dès les premiers jours de la révolution. La haine qu'elle portait aux abus lui avait fait voir le bonheur de sa patrie dans les changements qui s'opéraient alors; elle y applaudit avec une ardeur qui m'était présente encore, et jetait quelques ombres sur l'affection qu'elle me témoignait. L'intolérance naturelle à la jeunesse troublait mon jugement et trompait mon cœur. Je la croyais coupable parce qu'elle avait eu un tort [1], et

[1] J'ai reconnu depuis que le monde juge très souvent comme le faisait la petite fille.

Digitized by Google

ses avis n'avaient plus le même poids à mes yeux. Cependant, je sentais que son amitié pour moi n'avait pas changé; bientôt je reconnus aussi qu'il existait peu d'ames plus élevées que la sienne, peu de cœurs plus généreux, et que le mien lui devait toute sa reconnaissance. Nécessaire et dévouée à l'existence de ma sœur, elle ne vivait que pour lui prodiguer les soins les plus tendres. Je ne pourrais nombrer tous les services qu'elle nous a rendus, et toutes les ressources que nous trouvâmes dans son zèle et dans son attachement. Depuis long-temps, revenue d'une erreur qui avait pris sa source dans son amour pour la justice, elle avait maudit les révolutionnaires et leurs excès. Redevenue ce qu'elle devait être, elle sentit avec la même violence la haine qu'ils méritaient. Combien je me sens heureuse de rendre ce témoignage à sa mémoire et de reconnaître ici tout ce que je lui dois; enfin de réparer, en les publiant, les torts que je puis avoir eu à son égard.

La cour du château me parut une vaste solitude; ma misérable charrette s'avança lentement jusqu'au perron. J'en descendis. Comme tout était muet! J'étais partie de cette même place, il y avait dix-huit mois, dans un équipage commode, assise près de ma tante, entourée de soins et de protection. Et maintenant, avais-je encore une famille? Mon père, mes frères existiez-vous? Devais-je vous revoir un jour?

Digitized by Google

Un frisson parcourut mes membres. Sans la crainte qu'on ne découvrît ce que j'éprouvais, et la peur de m'affaiblir moi-même, je n'aurais pu dominer la douleur qui me déchirait; mais cette peur bien plus grande encore de m'attendrir peut-être devant des indifférents me fit repousser et renfermer au fond de mon ame l'émotion profonde qui ébranlait mon courage; et mes larmes ne coulèrent point en entrant dans la maison déserte et désolée de mon père.

Je trouvai ma bonne entièrement livrée aux soins qu'exigeait l'état de ma sœur, et mettant son bonheur à répandre quelque douceur sur une existence aussi triste que celle d'Odille. Babet, excellente fille déjà à notre service lors de notre départ, la secondait et la servait fidèlement. Elle m'accueillit aussi avec amour; ma sœur ne me reconnut point [1]. Les autres habitants du château, à l'exception de Vernière, l'honnête jardinier de mon père, me virent avec plus de curiosité que d'intérêt.

Je fus logée dans la cuisine, c'est-à-dire qu'elle nous servait de salon. La nuit, je partageai l'étroite mansarde où couchaient ma sœur, ma bonne et Babet. Le reste, disait-on, était séquestré. Cependant, ce

[1] Des larmes coulèrent silencieusement de ses yeux qui me fixaient sans exprimer le moindre sentiment.

Digitized by Google

prétendu séquestre n'empêchait pas les fermiers d'en jouir et d'y loger leurs amis. Je voyais les fenêtres de la chambre de ma mère s'ouvrir pour des étrangers, moi seule j'étais bannie de cette chambre, où je l'avais connue, où j'avais reçu sa bénédiction et ses derniers adieux, où nous l'avions vu mourir! Moi seule, je ne pouvais franchir le seuil de cette porte sacrée; reléguée dans la cuisine du château de mon père, je voyais agir et parler en maîtres ceux qui jadis!... C'était bien dur!

A peine eus-je mis pied à terre qu'un message fut envoyé à Moulins pour annoncer au Comité révolutionnaire cette importante nouvelle. Une enfant de quatorze ans, échappée comme par miracle aux massacres et à la misère; une enfant, reste infortuné de cette famille détestée, venait d'arriver!

Le lendemain, on me réveille à quatre heures du matin : — Il faut se lever, on l'ordonne, on m'attend. — Je descends dans le jardin, où je trouve un nommé C..., autrefois apothicaire, maintenant membre du Comité révolutionnaire. Il m'attendait dans une allée de charmille, qui devint le tribunal où je fus interrogée. — Où est ton père? — Je l'ignore. — As-tu vu Précy [1]? — Non. — N'as-tu pas eu connais-

[1] On se rappellera que M. de Précy commandait le Lyonnais. Je

Digitized by Google

sance des projets de l'infâme ville de Lyon ? — Non. — N'a-t-on donc jamais parlé en ta présence des plans des contre-révolutionnaires ? — Non. — Ta tante ne t'a-t-elle jamais rien révélé ? — Non. — Où sont tes frères ? — Je ne sais pas. — Voilà à peu près le genre de ses questions et de mes réponses. Cet homme, petit et laid, me scrutait du regard et semblait vouloir pénétrer au fond de mon ame ; il m'interrogea longtemps, tourna et retourna ses questions, je restai dans mon laconisme. Ma bonne, comme une nouvelle Josabeth, tremblait pour moi, et priait en silence.

C..., ne pouvant rien obtenir de plus, termina enfin son interrogatoire, et mécontent d'être vaincu par une enfant, il ajouta d'une voix impérieuse et forte : — Ecoute attentivement ce que je vais te dire, et dispose-toi à obéir. Tu as le malheur d'être d'une famille traître à la patrie, et tu dois effacer cette tache, réparer ses crimes et purifier le sang impur qui coule dans tes veines ; tu ne le peux qu'en servant la nation, en travaillant pour elle. Travaille pour les soldats, et surtout dénonce les traîtres ; révèle leurs desseins criminels, publie leurs forfaits ; c'est ainsi que tu rachè-

l'avais vu souvent chez mon père, mais ignorant ce que l'on pourrait induire de ce premier aveu, je me renfermai dans mon système parfait de négation. Je ne me suis jamais reproché ces mensonges.

Digitized by Google

teras la honte de ton nom, c'est ainsi que tu serviras la République. — Je souris amèrement pour toute réponse, et il partit en me criant encore : — Dénonce, dénonce.

La visite de C... alarma prodigieusement ma bonne. Elle me dit sur-le-champ : — Il faudra obéir, travailler comme il l'a ordonné ; je ferai demander à Moulins des chemises et des vestes pour les volontaires [1], afin que tu puisses ensuite envoyer ton ouvrage au comité. — Moi ! je ne travaillerai pas, ma bonne. — Mais n'as-tu pas entendu ce qu'il a dit ? — Je ne travaillerai pas. — Alexandrine, tu accroîtras tes malheurs. — Je m'y résignerai ; rien au monde ne me fera obéir à cet homme. — Au moins de la charpie ? — Non, je n'en ferai pas. — Ma pauvre bonne, désolée de mon entêtement, se mit à faire de la charpie elle-même. Je la vis coudre des chemises et des vestes, et je suppose qu'elle m'en fit l'honneur près du comité révolutionnaire, car elle ne m'en parla plus.

Le maire de la commune vint à son tour visiter les effets que j'avais rapportés. Chaque chose fut dépliée, secouée, examinée avec soin, pour savoir si aucune proclamation des rebelles ne s'y trouvait cachée, et le

1 On forçait beaucoup de dames à travailler ainsi pour les armées, dont les soldats manquaient d'habits.

Digitized by Google

procès-verbal en fut envoyé au Comité. Ma bonne, par une prévoyance que je comprenais sans l'approuver, avait caché la moitié du peu que je possédais, de sorte que je n'avais à mettre qu'une seule robe; elle était mauvaise, et j'en souffrais. Ma bonne me répétait : — Il faut paraître misérable. — Et je reprenais : Je ne veux pas inspirer la pitié. — Sa tendre sollicitude redoutait tout ce qui, selon elle, pouvait me compromettre. Et moi, je ne redoutais rien autant que d'inspirer une compassion qui, froissant mon orgueil, le portait à repousser violemment une pitié de protection, pour moi plus dure à supporter que le malheur. Cependant alors combien j'étais faite pour inspirer la pitié la plus profonde, par le sort qui m'était préparé ! Mais j'ignorais encore l'ignominie qu'on me réservait, et je n'appris que plus tard ce que je vais raconter.

Après mon interrogatoire, le comité se mit à délibérer sur ce qu'on ferait de ma personne. On me regardait comme un être dangereux, portant un nom détesté, venant d'une ville rebelle, ayant peut-être connaissance de secrets qu'il fallait éviter que je pusse confier aux personnes de mon parti. On ne voulait donc pas me mettre dans la prison où elles étaient renfermées; d'ailleurs, c'eût été un bonheur de m'y trouver avec des parents ou des amis, et l'on ne pouvait trop humilier ou punir en moi les crimes de ma

Digitized by Google

famille. Le résultat de cette délibération fut un arrêt qui me condamna à être conduite et renfermée au Dépôt. A ce nom, tout mon sang s'arrête encore, malgré les années qui se sont écoulées et perdues dans l'abîme du temps, depuis cette époque.

Le Dépôt était la prison des femmes prostituées de la classe la plus vile, de ces femmes qui, ayant ajouté à l'inconduite la plus affreuse des crimes presque authentiques, eussent subi la peine capitale, si le manque de quelques preuves convaincantes n'avait empêché de la prononcer. C'est là, c'est dans ce lieu infecté par le vice que je fus condamnée à vivre. O ma mère! c'est dans cette horrible demeure que votre fille devait respirer un air corrompu. Du haut du ciel vîtes-vous sa misère? Ah! sans doute, alors vous priâtes pour elle. La Providence ne permit pas ma perte. L'arrêt ne fut point exécuté sur-le-champ; ce retard me sauva en donnant au repentir le temps de se réveiller dans le cœur d'un homme qui m'avait vu naître. C'était Simard, médecin de ma famille, qui, depuis la révolution, se montra l'ennemi de mon père, et siégeait maintenant, comme membre du Comité révolutionnaire, dans la maison où il fut accueilli avec amitié[1]

[1] Le Comité révolutionnaire s'était emparé de la maison de mon père, à Moulins, pour y tenir ses séances.

Digitized by Google

pendant nombre d'années, et où il allait condamner à l'infamie l'enfant qu'il y avait aimée, soignée, caressée, et que plus d'une fois il avait rendue à la vie. Il parla pour moi; il représenta que mon âge m'empêchait d'être redoutable, et que tant que la terre des Écherolles n'était pas vendue, je pouvais y rester sous la surveillance de la municipalité du lieu, et sous celle du fermier Alix qui répondrait de ma personne; qu'enfin on serait toujours à même de faire exécuter l'arrêté, dès que le Comité l'ordonnerait. Son avis passa. Puisse la protection qu'il accorda à l'orpheline entrer en compte aux yeux de l'éternelle justice !

Je restai dans l'ignorance d'un malheur nouveau, toujours prêt à m'atteindre, et je suis reconnaissante du sentiment délicat qui empêcha de m'en parler d'avance. Mon âge m'eût caché une partie de son horreur, mais j'en aurais compris assez pour être au désespoir, en me voyant conduire dans cet affreux repaire.

Ma captivité passait inaperçue à mes regards; j'étais surveillée, sans doute, mais n'en éprouvant aucune gêne, je ne la ressentais point. D'ailleurs, je ne pouvais désirer une autre existence, étant revenue pour obéir à ma tante, son ordre sacré était pour moi plus qu'une puissante garde; il ne pouvait donc entrer dans mon esprit de chercher à m'échapper. Qu'eussé-je pu

Digitized by Google

faire de ma liberté? Où aller? Ne pouvant rejoindre mon père, quel intérêt avais-je à quitter les Écherolles? Les amis de ma famille étaient détenus ou en fuite. On n'osait prononcer le nom de mon père dans la crainte de se compromettre. Personne n'avait le pouvoir ni la volonté de me protéger; car personne ne possédait pour soi-même la liberté d'agir. Madame de Grimauld, seule digne amie de ma mère, ayant appris le dénuement complet dans lequel j'étais revenue de Lyon, me fit dire sur-le-champ qu'elle allait partager avec moi la garde-robes de sa fille, de Joséphine, ma première et ma plus chère amie. Je refusai, mais je fus profondément émue de cette marque de souvenir.

J'ai su depuis que si l'arrêt du Comité révolutionnaire avait été exécuté, laissant sa fille dans les mains d'une amie sûre, madame de Grimauld serait venue s'enfermer avec moi au Dépôt; ou du moins, étant déjà elle-même en arrestation dans sa propre demeure, elle aurait sollicité d'être transférée dans cette prison. — Je croyais, me dit-elle simplement, le devoir à votre mère.— Ce peu de paroles renferme un bien bel éloge de ces deux femmes vertueuses, unies par une sainte affection que la mort n'avait pu rompre, pieux héritage qu'on ne pouvait me ravir. Que les vertus de ma mère devaient être grandes, puisqu'elles lui avaient acquis une amie si fidèle et si dévouée! Vertus, qui

Digitized by Google

du sein de la tombe, protégeaient encore sa fille abandonnée!

Distinguée par les qualités les plus rares, madame de Grimauld supportait avec une noble dignité le malheur que l'inconduite et le caractère difficile de son mari répandaient sur sa vie. Jamais une plainte ne lui échappa. Jamais un regard de compassion ne fut accueilli par le sien. Elle jouissait d'une estime si générale, que les Jacobins eux-mêmes ressentaient pour elle un respect involontaire, et je suis persuadée qu'elle eût obtenu sans peine la permission de venir partager ma réclusion.

Mon existence aux Écherolles devint paisible, et peu à peu je me sentis moins frappée de l'absence du bruit et des événements extraordinaires auxquels la vie orageuse de Lyon m'avait accoutumée. L'ignorance de ce qui se passait dans le monde vint y jeter du repos, et mes jours s'écoulèrent comme d'eux-mêmes, sans effort, dans une monotonie triste mais calme, et qui n'était pas toujours dépourvue de charmes. A défaut de pouvoir entrer dans les appartements du château, j'allais errer dans ses vastes et beaux jardins [1] pleins des souvenirs de mon enfance. J'y trouvais de vieilles con-

[1] Les charmilles ont été coupées. La charrue a nivelé le reste. Ces beaux jardins n'existent plus.

Digitized by Google

naissances chères à mon cœur; je m'enivrais des douceurs qu'elles y répandaient. Chaque buisson, chaque plante me rappelait un mot de mon père. Je l'avais vu partout. Souvent d'une terrasse élevée, de sa main guidant mon regard, il m'avait montré les villages et les habitations semés à travers les vignobles de ce riant côteau. Ma vue, glissant mollement sur les vertes prairies qui s'étendent à nos pieds, rencontre au loin les eaux capricieuses de l'Allier, belle rivière jalouse de la Loire qui lui ravit son nom; cette jolie maison de campagne, presqu'au pied du côteau, c'est celle d'un parent [1]; ici, à gauche, cette montagne, dont la cime arrondie est couronnée de nuages, qui ne la reconnaîtrait entre mille? C'est le Puy-de-Dôme. Là, c'est le bosquet de ma mère; c'est là où je l'ai vue arroser ses fleurs, en souriant à mes jeunes ébats. Là, sont encore les arbres qu'elle y avait plantés elle-même. Le sien seul y manque; il périt l'année où elle nous fut enlevée; les autres, images parlantes de notre sort, végètent tristement sans pouvoir croître et sans mourir. Il n'était pas une place qui n'eût sa souvenance et ne parlât du bon temps passé, de mes jeux et de mes plaisirs. Qu'il était loin, ce temps! La révolution m'avait fait centenaire à quatorze ans.

[1] M. Roy de la Chaise.

Digitized by Google

En effet, un siècle n'eût pas apporté plus de changements aux Écherolles, qu'il s'en était opéré depuis dix-huit mois. Les fermiers qui habitaient dans les bâtiments dépendant du château, commençaient alors une de ces fortunes rapides, produites par les assignats; de nombreux convives, assis chaque jour à leur table, attestaient de leur aisance. Les cris, les chansons bachiques, une joie tapageuse qui se prolongeait fort souvent dans la nuit, en retentissant jusqu'à nous, ne disaient que trop le genre de société qui venait les aider à acquérir et à dissiper.

Jamais la fortune n'eut plus de fascinations et ne fit plus de dupes. Il était si facile de s'enrichir que chacun y courait. Chacun voulait monter et parvenir à ce rang, à ce lustre dont on avait fait descendre les anciens possesseurs; on acquérait à bas prix des meubles précieux, et avec eux des besoins nouveaux. Peu de ces fortunes faciles furent durables, parce qu'on dépensa rapidement ce qu'on avait gagné vite.

Mon souvenir et ma plume se refusent à revenir sur ces temps de désordres. C'était pour cette vie cruelle que vous m'aviez vu naître, ô ma mère! vous, dont la tendre sollicitude dicta de si touchantes et de si saintes recommandations, à cet instant solennel où les intérêts de vos enfants pouvaient seuls vous occuper encore sur la terre! Et je n'osais entrer dans cette chambre où

Digitized by Google

j'ai reçu votre dernière bénédiction, où vos dernières paroles instruisirent et attendrirent mon jeune cœur : qu'on me pardonne de revenir sur une douleur si naturelle.

Un des malheurs de mon séjour aux Écherolles était le manque d'occupation. Je n'avais pas de quoi travailler pour moi-même : point de livres; rarement on m'en accorda de la bibliothèque de mon père. Un loisir dangereux remplissait mes heures : j'y remédiai en travaillant quelquefois pour les paysannes. Une d'elles m'apporta un mouchoir de mousseline, en me priant de le broder, et m'indiqua par là un moyen d'utiliser mon temps. En échange de mon travail, elle me donna du beurre et des œufs; je mis cette leçon à profit. Ma bonne faisait des bonnets pour les petits enfants, et de cette manière notre ménage se fournissait de fromages et même de poulets. Une seule fois la semaine, on faisait venir de la viande sur le peu d'assignats que j'avais rapportés; le fermier donnait la farine dont la bonne Babet pétrissait notre pain, et Vernière, le fidèle jardinier, me fournissait de légumes. Je prenais mon frugal repas sur la table de la cuisine où jadis s'étaient assis les nombreux domestiques de mon père, et je ne l'eusse pas changée pour celle dont j'entendais arriver jusqu'à moi les bruyantes joies. J'avais du pain, n'était-ce pas beaucoup pour celle qui

Digitized by Google

en avait manqué? Je ne craignais plus la famine, mot magique, levier gigantesque avec lequel on soulève les masses, et dont l'effet ordinaire est de produire le ravage et la mort. Cette famine dont on effrayait le peuple de commune affranchie, qui n'osait plus s'appeler Lyon, cette famine désastreuse se trouvait dans tous les lieux où l'on voulait l'émeute. Paris a vu souvent ces disettes factices répandre l'alarme parmi la vile populace enserrée dans ses murs, l'enivrer de terreurs et la lancer ensuite furieuse sur ceux qu'on voulait déchirer.

On trouvait en abondance tout ce dont le peuple n'a pas besoin [1], mais le pain qu'il gagne à la sueur de son front, le pain qui fait sa nourriture, on l'en privait dès qu'on avait besoin de sa colère.

Je passai plusieurs mois dans la plus grande tranquillité, et rien n'aurait troublé l'uniformité de mes journées, si tout-à-coup il n'avait été question de planter un arbre de la liberté devant le château. Le fermier Alix prétendait ne plus pouvoir s'y opposer, et bientôt je n'entendis parler que des préparatifs de cette cérémonie, qui devait amener et réunir beaucoup de monde. On

1 Lorsqu'un ami vous invitait à dîner, il vous disait sans façon d'apporter votre pain. Il s'est vu même des dîners nombreux, où, chaque convive sortant un morceau de pain de sa poche, on en voyait de toutes espèces sur la table.

Digitized by Google

m'apporta même le bonnet destiné à couronner cet arbre; c'était l'ornement obligé de la fête. Ma bonne, fort alarmée de ce projet, qu'elle avait cru abandonné, et craignant qu'on ne voulût m'obliger à y paraître, résolut de sonder mes dispositions. — Sais-tu qu'on va planter un arbre de la liberté? me dit-elle. — Oui; que me fait cet arbre? — Mais... — Eh bien? — Eh bien! iras-tu à cette cérémonie? — Si j'irai! et qu'y ferais-je donc? — Mais, dit-elle encore, c'est à la porte du château, on l'exigera peut-être. — Je n'irai pas. — On voudra que tu y assistes, que tu danses autour de cet arbre, enfin que tu fasses comme eux. — Je n'irai pas; on peut m'y traîner de force, mais volontairement jamais je n'y paraîtrai; je ne danserai ni ne chanterai, ni ne baiserai cet arbre. — Prends pitié de moi, Alexandrine; n'excite pas leur colère, il t'en coûtera la vie. — Je la perdrai plutôt que de m'avilir ainsi, je ne crains pas la mort. — Ma pauvre bonne, pleine d'angoisses, mit tout en usage pour me faire entendre raison; je restai inébranlable [1]. Elle courut aussitôt chez M. Alix, pour lui faire part

[1] Quelques jeunes personnes, croyant sauver la vie à leurs parents, eurent la faiblesse de prendre des rôles dans ces bacchanales, et se perdirent elles-mêmes sans obtenir la grace qu'elles avaient payée si cher.

La vertu seule est conservatrice; la bassesse qui ravit à l'ame sa vigueur et sa pureté, ne sauve rien.

Digitized by Google

d'une obstination qui pouvait avoir des suites si dangereuses pour moi ; ayant perdu tout espoir de me faire changer d'opinion, elle l'engagea à tout employer pour reculer cette fête malencontreuse, et elle l'obtint. Cependant, me persuadant que cette scène allait avoir lieu, en quittant ma bonne, je coupai mes beaux cheveux pour en éviter la peine au bourreau.

Gagner du temps était beaucoup. La mort de Robespierre vint enfin changer le sort de la France. Les exécutions diminuèrent, l'espoir reparut dans ce pays infortuné. Tant d'horreurs avaient lassé le peuple, lui aussi désirait le repos. J'appris avec joie un événement qui, disait-on, nous rendrait la paix. Une espérance vague de bonheur, de sécurité, suivait cette importante nouvelle dont je ne comprenais point encore les grands résultats. Je ne voyais personne qui pût m'en instruire, et mon existence n'éprouvait visiblement aucun changement. La peur régnait encore sur les esprits, on n'osait croire à la chute réelle de cette puissance redoutable. L'égoïsme, l'intérêt, l'attente de ce qui succéderait à cette catastrophe, agitaient diversement les citoyens. Les uns regrettaient leur part de pouvoir, les autres doutaient que l'hydre fût vraiment terrassée. Les habitants des Écherolles participaient à l'agitation générale, et tous cherchaient à façonner les événements, si j'ose ainsi m'exprimer,

Digitized by Google

suivant leurs désirs ou leurs besoins, disposant à leur gré de ce nouvel avenir. Je me sentais humiliée et blessée par tout ce qui m'approchait; l'avidité des petits se montrait à nu depuis que cette terreur qui planait généralement sur tous avait pâli.

Je me rappelle qu'un jour, étant assise dans le jardin avec ma sœur et ma bonne, les métayers de mon père vinrent s'étendre sur le gazon, près du banc où nous étions placées. Ils continuèrent leur conversation qui portait sur le partage des biens des émigrés, espérance chimérique qu'on leur avait jetée à exploiter dès le commencement de l'émigration, et qu'ils rêvaient encore. Ces gens-là m'aimaient, ils me plaignaient même, et pourtant chacun d'eux disait devant la fille de leur maître : je me contenterai de mon domaine et n'en demanderai pas davantage. Mon père nourricier était du nombre.

La réaction qui écrasa Robespierre ramena bientôt un régime plus doux, au grand déplaisir d'un haut personnage qui attendait beaucoup des services de Robespierre. Les prisons s'ouvrirent; la plus grande partie des prisonniers fut mise en liberté; on respira, on crut revivre. Mon sort se ressentit aussi de cette heureuse nouveauté, et se trouva changé d'une manière tout-à-fait inattendue pour moi.

Mon père avait une cousine-germaine âgée de plus

Digitized by Google

de quatre-vingts ans, qui vivait retirée à la campagne, et qui, par cette retraite et les soins de M. Bonvent, son homme d'affaires, un peu initié dans la révolution, avait échappée aux fureurs du temps. Elle ne devait sa conservation qu'à la peine qu'il avait prise de la soustraire en quelque sorte à la vue du monde; et quels que soient les moyens qu'il sût mettre en usage, il y réussit. Mademoiselle Melon tenait à l'ancien régime par son rang, sa fortune et ses habitudes, je pourrais ajouter par son âge. Elle ne se faisait pas une idée juste du temps où elle vivait, et chacune de ses paroles lui eût coûté la vie.

Elle se trouvait dans une de ses terres, où elle voulait faire bâtir un château, lorsque les troubles amenés par la révolution éclatèrent. M. Bonvent, qui connaissait le caractère véhément de mademoiselle Melon, comprit sur-le-champ les dangers qui en résulteraient pour elle et mit tout en œuvre pour la retenir dans cette retraite assez écartée. Elle consentit à y attendre le retour du calme; on arrangea donc à la hâte un petit logement dans une des ailes déjà bâties de ce château projeté; une écurie fut changée en quatre pièces, sinon commodes, du moins suffisantes pour le moment, où elle se logea avec deux de ses femmes; le reste fut dispersé dans les vastes dépendances de ce futur château.

Digitized by Google

Pendant que mademoiselle Melon faisait ses dispositions, le Comité révolutionnaire du département de la Nièvre, faisant aussi les siennes, trouvait à propos de s'établir dans la maison qu'elle avait à Nevers, et force lui fut de rester à sa terre de l'Ombre. Elle répétait bien quelquefois qu'elle irait un jour chasser à coups de canne tous ces coquins de chez elle; mais comme tous ces propos ne passaient pas le coin de son feu, ces coquins ne s'en souciaient guère. D'ailleurs, M. Bonvent, jouissant tout seul d'une partie de la fortune de sa maîtresse, trouvait bien d'en faire durer le plaisir, et réussissait à empêcher les regards un peu avides de dame Nation de se fixer trop sur cette richesse. Mademoiselle Melon vivait donc assez tristement, mais en sécurité quand tout souffrait ou mourait autour d'elle; ne recevant aucune gazette, ne voyant personne, elle ne connaissait plus le monde d'alors.

Or, il advint qu'un jour, dînant en tête à tête avec M. Bonvent, on lui annonça qu'un paysan demandait à lui parler à l'instant même. Aussitôt mademoiselle Melon donna l'ordre de le laisser entrer. Cet homme, soit embarras, soit bêtise, n'expliquait pas très clairement l'objet de sa visite. Sur la demande réitérée d'être clair, il reprend courage, et laisse tomber ces mots :

— Vous savez qu'à présent tout le monde est égal, et

Digitized by Google

je viens vous mettre en réquisition [1]. — Comment? dit mademoiselle Melon, qui ne comprenait pas. — Je dis qu'à présent que nous exerçons librement nos droits, je vous mets en réquisition. — Mais qu'est-ce que cela veut dire? reprit-elle, déjà un peu impatiente. — Cela veut dire que vous devez m'épouser. — Entendre cette parole, se lever, prendre sa canne et la faire tomber à coups redoublés sur cet épouseur de nouvelle fabrique, ne fut que l'affaire d'un instant. L'autre battait humblement en retraite, et elle de le frapper de son mieux, en répétant. — Ah! tu veux m'épouser, va, va, je t'en donnerai des noces. — L'homme stupéfait, tirant le pied, s'en allait à reculons. — Dam! citoyenne, on avait dit. — Ah! je suis, citoyenne, à présent, attends, attends. Voilà pour la citoyenne, et le nigaud s'en alla

« Honteux comme un renard qu'une poule aurait pris. »

Mademoiselle Melon rumina long-temps son courroux; on dit que M. Bonvent riait sous cape.

J'ignore encore comment la connaissance de ma triste position et des malheurs de ma famille parvint à mademoiselle Melon. Elle avait passé plusieurs années

[1] Dans plusieurs départements beaucoup de Jacobins forcèrent ainsi de riches héritières à les épouser.

Digitized by Google

de sa jeunesse près de ma grand'mère, et se crut obligée à s'en montrer reconnaissante envers sa petite-fille. Touchée d'une compassion profonde à la vue de l'abandon où j'étais, elle résolut de venir à mon secours. C'est de cette parente, qui ne me connaissait pas, et dont je savais à peine le nom, que je reçus une preuve d'intérêt bien précieuse et bien grande, surtout à l'époque où nous étions; car bien qu'il y eût plus de calme dans les esprits, les places étaient encore occupées par les mêmes hommes.

Mademoiselle Melon étant poussée par le désir généreux d'améliorer mon sort, envoya M. Bonvent au représentant Noël, qui faisait sa tournée dans le département de la Nièvre, afin de s'enquérir près de lui s'il croyait que, vu son âge, sa solitude et le mauvais état de sa santé, elle pouvait réclamer les soins de sa petite-nièce, qui vivait loin d'elle, seule et en arrestation. Le citoyen Noël, ayant été mis au fait de l'état des choses, répondit que ma grande jeunesse permettait du moins d'en essayer la demande, mais qu'il fallait s'adresser au Comité révolutionnaire de Moulins. Aussitôt qu'elle eût cette réponse, elle y envoya son homme d'affaires, chargé de présenter cette demande. Le Comité, l'ayant mise en délibération, résolut de lui envoyer ma sœur à ma place. M. Bonvent représenta que la citoyenne Melon, âgée de plus de quatre-vingts ans, ayant besoin

Digitized by Google

de soins pour elle-même, ne pouvait se charger d'un être qui en exigeait plus qu'elle encore, et refusa cet échange. Trois jours se passèrent à discuter cette question. Ce fut pendant ces débats que je vis arriver M. Bonvent aux Écherolles. Je n'oublierai jamais l'étonnement où je me trouvai que quelqu'un voulût bien s'intéresser à moi. J'écoutai sans trop comprendre comment il se faisait qu'une tante réclamât sa petite-nièce. J'avais donc encore une tante, et cette tante pensait à moi! L'espérance de quitter les Écherolles redonna une activité extraordinaire à mon ame; un avenir nouveau s'ouvrait devant moi; déjà je me croyais heureuse. Il me semblait enfin m'éloigner d'un séjour habité par beaucoup de vices, où je vivais trop livrée à moi-même, et je croyais qu'une autre existence allait me procurer tout ce qui me manquait alors. M. Bonvent, après m'avoir parlé de ma tante et de ses intentions généreuses, retourna à Moulins, et je restai livrée à des impressions toutes nouvelles. Le quatrième jour, je reçus la permission ou plutôt l'ordre de partir. Le Comité avait consenti à mon transfert dans la commune de Taix, où je devais vivre sous la surveillance de la municipalité du lieu, M. Bonvent se faisant fort de me remettre aux mains du Comité révolutionnaire de Moulins, dès qu'il l'exigerait. A ces conditions, je pouvais partir.

Digitized by Google

Je n'étais nullement nécessaire à ma sœur, qui ne me connaissait pas, et qui trouvait, dans les soins tendres et constants de ma bonne, tout ce qui importait à sa conservation. Cependant, je la quittai avec regret, malgré les brillantes mais vagues espérances qui agitaient mon ame. En effet, je ne savais pas ce que j'espérais; mon imagination, heureuse d'être active, s'élançait dans l'espace, jouissant des illusions qu'elle se créait; et c'était du mouvement, c'était de la vie, que d'avoir quelque chose à espérer.

Une des filles de la fermière m'accompagna à Moulins, où nous allâmes descendre à l'auberge. M. Alix et M. Bonvent m'y attendaient, le premier pour remettre à l'autre toute sa responsabilité. Le lendemain il me fut permis d'aller voir deux amies de ma famille, madame Fabrice et madame Grimauld, qui me reçurent l'une et l'autre avec une grande tendresse. L'inconnue qui m'accompagnait leur en fit restreindre les expressions. La maladresse que j'avais eue de la laisser entrer avec moi, me priva du bonheur de causer à cœur ouvert avec des amies si parfaites, et je n'eus qu'un instant à donner à Joséphine, compagne chérie de mes jeunes ans.

Digitized by Google

CHAPITRE II.

Je pars avec M. Bonvent. — Je me représente l'avenir superbe. — Première entrevue avec Mademoiselle Melon. — Sa bonté. — Vie de l'Ombre. — Grande uniformité des journées. — J'y reçois une petite somme d'argent. — De qui venait ce bienfait.

Monsieur Bonvent, ayant obtenu ce qu'il voulait, sentit la nécessité de profiter au plus vite de la permission de m'emmener. Il ne fallait pas laisser le temps de s'en repentir; mais ne trouvant ni voiture, ni occasion, il n'y avait d'autre moyen de se mettre en route

Digitized by Google

que d'aller à cheval. La petite jument qu'il montait était fort douce; — vous n'aurez rien à craindre, — me dit-il. On me mit sur cette bête, il me suivit à pied. Cette première course à cheval fut de 28 kilomètres. Mon paquet était très léger; je ne m'étais occupée que de ma petite chienne. De tout ce que j'avais aimé, il ne me restait qu'elle. Elle me suivit donc. M. Bonvent me fit bien entendre que mademoiselle Melon n'aimait pas les chiens. — *Coquette* restera dans ma chambre, lui dis-je, elle ne la verra point; rien ne pourra me faire abandonner ce fidèle animal que mon père et ma tante ont aimé et caressé. — J'arrivai très lasse à Decise, petite ville sur la Loire; j'y passai la nuit chez d'honnêtes personnes qui me comblèrent de soins affectueux. Le lendemain je me remis en route; mais cette fois-ci à la suite de M. Bonvent, qui s'était procuré un cheval à Decise. J'appris que ma monture s'appelait la *jument des nièces*, parce qu'elle servait toujours à toutes celles que mademoiselle Melon envoyait chercher. Ainsi, elle avait d'autres nièces que moi. Nouvelle très importante! nouvelle qui me promit des plaisirs. Nous avions quatre grandes lieues à faire, pendant lesquelles je m'occupai agréablement de la douce existence qui m'attendait près de cette parente, dont la générosité était venue m'arracher à l'espèce de prison où je languissais. Je me la représentais charmante malgré

Digitized by Google

son grand âge, elle qui, sans me connaître, s'était intéressée à moi ; elle dont la bienveillante compassion venait à mon secours. Ah ! sans doute, elle devait compter sur ma reconnaissance ; la grandeur de son bienfait me donnait la mesure de son mérite. Elle me semblait si bonne, que je la pensais belle.

J'arrivai donc à l'Ombre, me faisant le portrait le plus beau de sa personne et de son cœur. Le mien battait avec violence en ouvrant sa porte, et laissant *Coquette* dans la cour, je suivis en tremblant M. Bonvent, qui me conduisit près de mademoiselle Melon.

Je la trouvai à sa toilette. Elle était assise sur un tabouret assez bas, pendant que sa femme de chambre crêpait fort serré un petit toupet dont les cheveux très blancs étaient relevés en arrière. Rien n'était moins avantageux que ce moment. Elle avait le front large, les yeux ronds et rouges, le nez gros et ouvert, les bras et les mains énormes, le corps un peu courbé. Elle me dit d'une voix très aiguë : — Bonjour, Mademoiselle des Écherolles, et me fit asseoir devant elle. — Mon illusion avait disparue, je me sentais interdite et je m'assis timidement, répondant de même aux questions qu'elle voulut bien m'adresser. Bientôt *Coquette* augmenta mon embarras, inquiète d'être séparée de moi, elle se précipita dans la chambre dès qu'on en ouvrit la porte ; à la vue de ma petite bête,

Digitized by Google

mouillée, sale et crottée, je me sentis pâlir, et ma tante de dire, avec sa voix aiguë : — qu'on chasse ce chien.— Sa femme de chambre lui fait observer qu'elle le croit à moi. J'ajoute un oui tremblant. — Ah ! si cela est, reprit Mademoiselle Melon d'un ton radouci, qu'on le laisse. — Encouragée par cette condescendance, je lui fais mes excuses d'avoir amené cette petite chienne; je lui explique les raisons qui m'y attachent, en l'assurant que dorénavant je la laisserai dans ma chambre. — Non, reprit-elle gracieusement, amenez-là, je vous prie, toutes les fois que vous viendrez chez moi, cela me fera plaisir ; — et lorsque nous allâmes dîner, M. Bonvent vit avec étonnement *Coquette* installée dans les bonnes graces de ma tante. Si j'avais eu plus de connaissance du terrain, j'aurais senti tout le prix d'une aussi grande faveur.

Je fus logée dans la petite chambre dite *des nièces,* faisant partie d'une maisonnette hors de la cour et située sur un chemin très fréquenté. Ma tante me demanda si j'étais peureuse, sur ma réponse négative, après le souper on m'y conduisit ; on y déposa mon léger paquet, et l'on me souhaita une bonne nuit. Je fermai ma porte et je m'assis pour me retrouver moi-même. Jamais je ne m'étais sentie seule à ce point. J'allais d'étonnement en étonnement ; en effet, il me parut nouveau, pour ne pas dire très bizarre, d'être tirée à

Digitized by Google

grand'peine des Écherolles, pour occuper cette espèce de cellule écartée où l'on m'abandonnait à ma bonne fortune. Elle était au rez-de-chaussée; un faible crochet fermait si peu solidement le volet de ma fenêtre, qu'un coup de poing l'eût fait sauter aisément; personne ne demeurait dans cette maison, et si j'avais eu besoin de secours, il m'eût été impossible de me faire entendre. J'aurais même pu disparaître de gré ou de force sans qu'on s'en aperçût.

Cette manière d'agir dérangeait mes idées; et, ne pouvant me rendre compte de celles des autres, je cherchai à m'en distraire en faisant l'examen de ma cellule. Voici ce qu'elle contenait : un lit dont le ciel était en papier; les rideaux de toile grise, bordés de satin bleu; une couverture d'indienne bleue, un grand et vieux fauteuil jaune, une chaise de paille et une table; les murs étaient blancs; une petite fenêtre, une grande cheminée; et dans un enfoncement, deux rayons où se trouvait une histoire de la Chine, en dix ou douze volumes.

Ce rapide examen terminé, un sentiment indéfinissable s'empara de moi. Je ne désirais rien de mieux, j'aurais même rougi de l'approche d'une telle pensée; mais je croyais voir du décousu dans ce qui m'entourait; il y régnait quelque chose d'incohérent qui m'oppressait et m'inspirait une espèce d'effroi, sans savoir

Digitized by Google

pourquoi ni comment, et cette première nuit fut inquiète.

Le lendemain matin, mademoiselle Melon vint me voir. Elle me parla tour-à-tour avec bonté ou avec rudesse; et mon cœur qui, allait au-devant d'elle, s'arrêtait surpris et attristé. Une tante! je croyais trouver en elle tout ce que j'avais perdu.

Cette impression pénible fut bientôt effacée par le sentiment de tout ce que je lui devais. La reconnaissance me fit trouver mon sort heureux et les premiers temps de mon séjour à l'Ombre furent doux quoique monotones. Ne concevant pas que mademoiselle Melon eût daigné penser à moi, touchée profondément d'une bonté si peu méritée de ma part, je cherchai du moins à lui plaire et j'y réussis. J'étudiai ses goûts et ses habitudes, mettant mes soins à m'y conformer, afin de racheter par cette exactitude tout ce qui me manquait du reste.

Souvent elle me parlait de ma famille avec intérêt; suspendue à ses lèvres, je l'écoutais de même. J'appris ainsi qu'elle avait passé plusieurs années de sa jeunesse chez ma grand'mère, qui était sa tante; c'était au souvenir reconnaissant qu'elle en conservait, que j'avais dû son généreux appui, trouvant que c'était pour elle un devoir de rendre à la petite-fille une partie des soins qu'elle avait reçus de la grand'maman; et cette parole

Digitized by Google

de l'Écriture : *les vertus des pères descendent en bénédiction sur leurs enfants*, se vérifiait en moi.

Bientôt, accoutumée à son ton et à ses manières, si peu semblables à celles de ma tante, je ne vis plus que ses vertus et sa bienfaisance.

Mademoiselle Melon avait beaucoup d'esprit et d'originalité dans les idées ; à une mémoire prodigieuse elle joignait une instruction peu ordinaire; elle avait une grande connaissance de la société de son temps; mais elle ignorait le monde du nôtre, et ne concevait rien à la révolution. Lorsqu'elle apprit que le Comité s'était emparé de sa maison, elle jeta feu et flamme; et chaque fois qu'elle y pensait, de nouvelles fureurs s'emparaient d'elle. Il n'y a pas de doute que ses discours ne l'eussent fait périr, si, comme je l'ai déjà dit, M. Bonvent n'eût toujours trouvé le moyen d'empêcher ma tante de partir. Elle en parlait chaque jour, sans l'effectuer jamais; l'habitude achevant de la captiver, elle resta définitivement à la campagne. A quatre-vingts ans, on est long à faire ses préparatifs; il lui parut plus commode de gourmander du coin de son feu les auteurs de tant de désordres.

C'était pendant le fort de la terreur, et bien avant mon arrivée, qu'avait eu lieu la plaisante demande en mariage dont j'ai parlé plus haut. On ne sut jamais si le manant n'était qu'un sot ambitieux, ou s'il était le jouet

Digitized by Google

de quelque mauvais plaisant ; car il ne se montra plus. Beaucoup de jeunes personnes bien nées s'en tirèrent moins heureusement que ma tante. Soit faiblesse, soit l'espérance d'arracher leurs parents à la mort, elles consentirent à ces honteuses alliances, et ne sauvèrent ni leurs familles ni leurs biens. Qu'y avait-il donc de plus terrible à redouter que ces unions avilissantes ! Une de mes cousines, d'une figure charmante, étant mise en réquisition, répondit tout résolument qu'elle était fiancée à un soldat de la république, et qu'elle devait fidélité à un défenseur de la patrie, qui, dans ce moment même, exposait sa vie pour la défendre et versait son sang pour elle. On applaudit à sa fermeté, en la laissant libre de se conserver au soldat républicain, qui n'existait que dans son imagination.

Mon séjour à l'Ombre, objet d'une sincère et vive reconnaissance, produisit peu d'effets bienfaisants sur moi : trop livrée à mes propres pensées, privée des soins, des avis et de l'affection de ma bonne ; je me sentais bien délaissée ; j'étais seule enfin.

J'ouvris cette histoire de la Chine, dont les premiers volumes me rebutèrent par une fatigante nomenclature de noms barbares ; je la rejetai. Peut-être y aurais-je trouvé de l'intérêt, en la continuant ; mais personne ne m'engageait à supporter ce dégoût, personne ne me donnait de conseils, personne enfin ne s'occupait de

Digitized by Google

mon instruction. Depuis plus d'un an, je n'avais ni lu ni écrit; je n'avais pas de quoi acheter du papier pour dessiner ou pour écrire; j'avais à peine de quoi travailler; et ma tante, malgré toute sa bonté, ne le remarquait pas.

Voici ma vie chez elle : A neuf heures du matin, j'allais lui dire bonjour; au moment où l'on apportait son café, cinq ou six chats, invités par les *miaoux* répétés de la femme de chambre, arrivaient de tous les coins de la cour pour partager le déjeûner de leur maîtresse. Lorsqu'ils avaient fini, ils s'en allaient comme ils étaient venus, c'est-à-dire par la fenêtre. Je suivais les chats, à la différence près que je m'en allais par la porte; tout cela se répétait chaque jour sans la moindre variété. Je revenais à midi; ce midi-là était onze heures et demie partout; l'appétit de ma tante réglant sa montre, et sa montre réglant la maison, tout s'y faisait plus tôt qu'ailleurs. Pour éviter toute discussion sur ce point, elle avait elle-même brisé le ressort de ses pendules, afin que personne, excepté elle, ne pût savoir l'heure exactement. Les jours où elle avait faim, un coup de pouce donné à l'aiguille l'avançait encore d'une demi-heure; prenant aussitôt sa canne et traversant la cour, pour se rendre à la salle à manger, elle s'étonnait que le dîner ne fût point servi. La cuisinière s'écriait qu'il n'était pas cuit; qu'en tous lieux il n'était qu'onze

Digitized by Google

heures, et elle avait raison. Ma tante répondait : — Voyez ma montre, il est midi.

Lorsque le coup de pouce n'était pas trop fort, j'arrivais à temps chez elle pour l'accompagner; mais parfois je ne pouvais toujours éviter d'être un peu en retard, elle en était mécontente et la conversation languissait. Après le dîner, je la suivais chez elle, où je restais jusqu'à quatre heures; j'y trouvais mon fauteuil placé pour moi près d'une table, et sous aucun prétexte, je ne pouvais ni le remuer ni le changer de place. Assise dans le plus grand repos, je travaillais sans bruit, assistant à la visite que le curé venait faire tous les jours à la même heure.

Ce curé, bien entendu, ne disait plus la messe [1], il avait eu pour la nation toutes les complaisances qu'elle avait exigées de lui; car alors tout se faisait au nom de la nation, et ce n'est qu'à la grande souplesse de caractère dont il était particulièrement doué, qu'il devait le repos dont il jouissait. Ses visites étaient longues; souvent à quatre heures il causait encore, cherchant,

1 A cette époque, aucun prêtre, même assermenté, ne pouvait officier; les églises étaient fermées ou converties en temples de la Raison. La statue de cette nouvelle déité, placée sur un autel, y était révérée. Des femmes aux mœurs faciles n'ont pas craint d'en représenter l'idole et de s'offrir, dans le costume le plus succinct, aux regards de la multitude pressée autour du char qui les promenait dans les rues; et en effet, cette Raison-là était sans voile.

Digitized by Google

par une conversation intéressante et variée, à distraire agréablement ma tante, et à compenser ainsi tout le bien qu'il en recevait. Je m'en allais alors pour revenir à six heures; en hiver, je revenais à cinq. Elles étaient longues, ces soirées d'hiver!

A mon retour, je retrouvais ma tante assise à un coin de la cheminée, et sa femme de chambre, Babet, à l'autre; mon fauteuil, déjà placé vis-à-vis du feu, était presqu'au milieu de la chambre; deux tisons qui se croisaient sans donner de clarté, voilà le feu; point de lumière, et mes quinze ans! Pendant quelque temps je n'eus pas d'ennui; blâmer m'eût semblé de l'ingratitude, je n'avais même pas le mérite de repousser mes réflexions, je n'en faisais point. Je croyais que toutes les femmes de quatre-vingts ans vivaient ainsi, il me paraissait donc juste de m'y conformer. D'ailleurs, j'aimais mademoiselle Melon; sa conversation était fort amusante, et dans ses jours de gaîté, elle me racontait des anecdotes intéressantes de sa jeunesse; d'autres fois, elle me faisait redire les malheurs de la mienne, et le temps coulait vite. Cependant, lorsque tout cela ne fut plus neuf, et que ma tante, moins disposée à causer, gardait le silence, les heures devenaient longues, l'obscurité pesante, et malgré moi, je m'endormais; ma tante y vit un manque d'égards, et s'en plaignit; aussitôt, me procurant une quenouille, je me

Digitized by Google

mis à filer à la lueur des charbons, pour me tenir éveillée, sans pouvoir y parvenir toujours. A sept heures, on apportait le souper de mademoiselle Melon, qui restait le soir dans sa chambre; il eût été difficile de traverser la cour aussi tard. D'ailleurs les médecins, inquiets de son énorme appétit, lui avaient défendu de souper; elle croyait satisfaire à leur ordonnance en ne se mettant pas à table, et mangeait à sa faim, ce qui veut dire copieusement. J'allais souper en tête-à-tête avec son homme d'affaires, et revenant au plus vite relever Babet, qui m'attendait pour aller souper à son tour, j'avais la permission de m'asseoir à sa place; et comme mademoiselle Melon avait remarqué que j'étais souvent fort incommodée de traverser, en sortant de table, cette vaste cour, par le vent, la pluie et la neige; que j'arrivais transie et sans parole, elle m'attendait avec un feu clair et brillant dont je pouvais m'approcher. Là j'attendais, sans autre lumière, le retour de Babet, qui siégeait bien plus long-temps que moi à table. Alors, ma journée étant finie, je regagnais ma petite chambre, heureuse de m'y chauffer à l'aise. Je ne puis cacher que ce genre de vie me laissait beaucoup à désirer. Ma tante avait des soirées de silence et d'humeur, où il n'était pas possible de proférer une parole qui lui convînt; tout était mal ou mauvais; je déplaisais en parlant comme en ne parlant pas; elle

Digitized by Google

m'accusait de m'ennuyer, accusation qui, en redoublant ma gêne, ne me rendait ni amusée ni amusante : j'avais beau faire, rien n'était bien. Que ma tante eût des inégalités d'humeur à son âge, c'était bien naturel; mais j'en étais triste comme d'un mal sans remède, et soupirant après ma cellule, savourant la liberté que m'en offrait la solitude, je n'étais heureuse que là, et j'oubliais, en rêvant fort tard au coin de mon feu, les petites contrariétés de la journée. Ces contrariétés étaient sans doute bonnes pour moi, en froissant ma volonté, mais je ne le savais pas.

Je ne sais plus comment j'ai passé mon temps à l'Ombre, sans livres, sans société, presque sans ouvrage. Mademoiselle Melon venait rarement me voir, et maintenant je ne puis penser sans sourire à l'effroi qui se manifestait partout, lorsqu'on la voyait sortir de chez elle. Je crois avoir fait comprendre que la cuisine et la salle à manger étaient dans le bâtiment opposé à celui qu'elle occupait. Dès qu'elle paraissait à sa porte, tout fuyait au loin : elle s'avançait doucement, en s'appuyant sur sa canne; l'enflure de ses jambes rendait sa marche pénible et lente. Le bout de ses pieds entrait à peine dans de petites mules qu'elle perdait à chaque pas; à chaque pas, aussi, on l'entendait parler : — Mon Dieu! disait-elle, en poussant du bout de sa canne tous les petits morceaux de bois

Digitized by Google

qu'elle trouvait sur son passage, quel désordre! quelle prodigalité! il y aurait là de quoi chauffer un ménage! Je l'ai toujours dit, ces gens-là me ruineront, ils me ruineront! — Elle arrivait ainsi parlant à la cuisine, où il n'y avait plus personne, chacun s'étant sauvé pendant qu'elle traversait la cour. — Quel feu! Je l'ai toujours dit, ces gens-là me ruineront! — Et la voilà ôtant les bûches et relevant les tisons. Depuis longtemps elle avait fait ôter un des lourds chenets de feu du foyer, pour empêcher qu'on ne brûlât autant de bois. Gémissant de l'inutilité de cette précaution, elle tournait autour de la cuisine, inspectant tout avec un soin minutieux et impatient, déplaçant et replaçant à son gré les plats et les casseroles. A ses cris répétés, Nannette, la reine de céans, paraissait enfin, et l'orage tombait sur elle. Ensuite, le dîner ou la composition d'un plat donnait lieu à une grande controverse; puis ma tante repartait. A peine éloignée, les bûches étaient remises au feu, les tisons rapprochés, tout allait comme auparavant. Si, par hasard, elle se dirigeait vers ma chambre, la terreur panique me gagnait aussi. Je l'entendais de loin raisonner sur le gaspillage de ses domestiques, s'arrêtant à toute minute pour réunir en tas, avec sa canne, les petits brins de fagots éparpillés à terre, répétant : — Je l'ai toujours dit... — A cette voix qui sonnait l'alarme, j'arrangeais ma chambre de

Digitized by Google

mon mieux, et j'allais au-devant d'elle avec tout le respect qui lui était dû et la prévenance dont j'étais capable; cependant, elle trouvait toujours à blâmer: mon manque d'ordre la blessait. Pour échapper à ses réprimandes, je pris donc le parti, à son approche, de tout cacher entre les matelas de mon lit. Ma tante, en me grondant de laisser mes effets épars, ne s'apercevait pas que je n'avais, pour les serrer, que le tiroir d'une table à écrire. Elle me donnait des leçons d'économie dont la plus grande partie étaient sages, quelques-unes me paraissaient pénibles. — En hiver, vous vous coucherez sans lumière, vous avez assez de la clarté du feu, me disait-elle. — Je ne puis taire que les visites de mademoiselle Melon étaient de terribles visites.

Ma tante sortant peu de son appartement, n'était maîtresse que chez elle, et ne pouvait s'apercevoir des désordres domestiques dont elle ignorait la plus grande partie. M. Bonvent, son homme d'affaires, véritable maître de la maison, jouissait de la terre où nous étions, sans jamais en rendre compte à mademoiselle Melon, qui heureusement touchait elle-même le revenu du reste de ses biens, et qui crut faire un bon marché en obtenant de lui qu'il payât une partie des frais de son ménage; cette espèce de capitulation, à la suite de débats très animés, nous fit goûter

Digitized by Google

quelque repos. Cependant, les discussions se réveillèrent : la maîtresse parlait de ses justes droits méconnus; le serviteur, habitué au pouvoir, refusait d'obéir, et ne se rendant plus à ses ordres, il vivait ouvertement en révolte. Ma tante alors me chargeait de ses commissions pour M. Bonvent, qui les recevait de mauvaise grace; j'étais fort mal accueillie en rapportant ses réponses, de sorte que je me sentais fort à plaindre au milieu de ses guerres intestines. Du moins personnellement, je n'eus qu'à me louer des manières respectueuses de M. Bonvent envers moi. On lui reprochait du déréglement dans sa conduite; je n'entendis jamais de sa part un mot qui pût me blesser, chose d'autant plus étonnante, que je ne puis cacher que, très souvent, il arrivait ivre à souper, état que je remarquais sur-le-champ au soin qu'il prenait de ne pas dire une seule parole.

J'ai presque envie de demander grace pour ces minuties qui peuvent paraître fastidieuses; mais qu'est-ce que la vie? sinon un enchaînement de détails plus ou moins importants. Je voudrais en rendre le récit amusant; s'il n'amuse pas, on comprendra mieux encore combien la réalité en était accablante. Ce sont les grands événements qui prennent peu d'espace dans la vie, ils la brisent vite et vous rendent de même à ces petits détails de longue durée,

Digitized by Google

qui font le charme ou le supplice de l'existence.

Ces deux puissances, qui luttaient constamment, par la faiblesse de l'une d'elles, donnaient lieu à des scènes parfois très drôles; et, malgré le peu de valeur du récit que je vais faire, comme il est caractéristique, je cède au plaisir de le tracer.

Mademoiselle Melon ordonnait chaque jour notre souper, ce qui était très naturel; mais chaque jour nous avions les mêmes plats. M. Bonvent, ennuyé de manger tous les jours un miroton [1] et une gibelotte [2], prit le parti d'ordonner lui-même à souper et de l'ordonner bon. Nous eûmes alors d'excellents poissons, des poulets en abondance et tout le reste à l'avenant. Je ne sais si mademoiselle Melon s'en méfia, car elle me demanda un soir ce que j'avais mangé. — Une fricassée de poulets, ma tante. — Vraiment de poulets? — Oui, ma tante; elle était même excellente. — Vraiment? — Elle n'ajouta pas un mot de plus, et faisant appeler Nannette avant de se coucher, il y eut grand bruit à la cour, et sa cuisinière de répondre avec le plus grand sang-froid : — Rassurez-vous, Mademoiselle, vos ordres ont été suivis; mais mademoiselle des Écherolles

[1] C'est un ragoût fait de restes de bœuf, frits avec des ognons.

[2] La gibelotte est un ragoût de lapin.

Digitized by Google

est fort distraite, elle pensait à mille choses, et elle aura cru manger du poulet. — Cette fille le persuada si bien à sa maîtresse, que le lendemain matin, mademoiselle Melon, riant de ma distraction, m'apprit que j'avais mangé un miroton de bœuf pour une fricassée de poulets. C'était bien à mon tour de dire : Vraiment un miroton? Mon air étonné fut pris pour un aveu et ma réputation de distraite irrévocablement établie [1]. Je fus bien obligée de tout faire pour la soutenir; car ma tante ayant l'éveil, me questionnait souvent, et je répondais effrontément : — Je ne me souviens pas du souper, ma tante. — Comme c'est étonnant! reprenait-elle, vous sortez de table. — Je crois bien que c'était fort étonnant; mais j'avais la pauvre Nannette en tête. Elle venait chaque jour me faire ses complaintes : — Ayez pitié de mon embarras, Mademoiselle, je ne sais que faire : Mademoiselle Melon ordonne une chose, et M. Bonvent une autre; il me chasse, si je ne lui obéis pas; ma maîtresse me renvoie si vous parlez, et si je perds ma place je suis sans pain.

La terre de ma tante était comme un désert où il ne venait presque personne; quand il arrivait quelque visite, elle n'était pas toujours bien reçue; mais

[1] Je dois convenir que depuis je l'ai bien méritée.

Digitized by Google

lors même que ma tante l'accueillait gracieusement, il lui restait cependant une certaine crainte que cette visite ne fût trop longue et elle trouvait bientôt le moyen de l'abréger, surtout si c'était un voisin qui était venu lui demander à dîner. A peine sortie de table et revenue chez elle, au premier mouvement qu'il faisait sur sa chaise : — Quoi, Monsieur, vous me quittez déjà! s'écriait-elle avec empressement, vous me privez sitôt du plaisir de vous voir; Mademoiselle des Écherolles, courez, voyez si les chevaux sont prêts, que Monsieur n'ait pas le désagrément d'attendre, — et mademoiselle des Écherolles courait, volait, pour remplir cet ordre, tandis que l'étranger, surpris, achevait d'écouter ces vifs regrets de ma tante, qui le mettait si poliment à la porte. Il y avait une bizarrerie très divertissante dans cette manière d'éconduire son monde; mais alors elle m'embarrassait et je ne la trouvais pas fort drôle. Quelques-uns s'en fâchaient et ne revenaient plus; les autres en riaient. Cependant, cette manière d'agir rendait les visites très rares, ce qui me condamnait à une grande solitude.

Les personnes qui vivent seules et auxquelles une fortune considérable permet d'avoir des goûts, parce qu'elles peuvent les satisfaire, ces personnes-là sont très exposées à les voir dégénérer en habitudes tenaces

Digitized by Google

que rien ne peut rompre. C'était l'histoire de mademoiselle Melon; tout ce qui l'entourait devait céder à la puissance de ses habitudes. Charitable, compatissante, cherchant de tout son pouvoir à soulager les maux d'autrui, douée d'un cœur généreux et bon, la bizarrerie née du joug de l'habitude pouvait la faire paraître dure. C'est ainsi qu'un jour, où contrariant sans le savoir une de ses idées, je vins la prier de me permettre d'envoyer chercher un chirurgien pour m'arracher une dent, elle me répondit : — Comment, vous avez mal aux dents? — Oui, ma tante, j'en souffre cruellement. — C'est votre faute; je n'ai jamais eu mal aux dents, moi, et tant que vous serez ici, vous ne la ferez point arracher. — Je le répète, elle était bonne; mais j'avais rencontré une de ses manies; et ne sait-on pas quelle force il y a dans une manie. Du reste, c'était une malheureuse dent qui déjà m'avait fait passer beaucoup de nuits blanches aux Écherolles, pendant que j'y étais en arrestation. Fatiguée de souffrir, j'envoyai chercher un chirurgien pour l'arracher. — Je ne vais pas chez les aristocrates me fit-il dire.— Ne voulant pas courir les risques de recevoir une seconde réponse de ce genre, je gardai ma dent. La manie singulière de ma tante avait eu le même résultat que le jacobinisme.

Digitized by Google

Le curé du village était donc la seule personne admise journellement chez mademoiselle Melon; elle le nourrissait en partie, car il était pauvre; la nation payant peu ou pas du tout les prêtres, même les plus complaisants pour elle. Il ne s'était pas marié, parce qu'il n'avait essuyé que des refus; il s'en plaignait sans façon, espérant un jour être plus heureux. Ce que je ne m'explique point, c'est la contradiction qui se trouvait souvent dans ces misérables prêtres : Un de ses confrères se maria, et ce fut lui qui lui donna la bénédiction nuptiale, avec les formes usitées par l'Église, à laquelle ni l'un ni l'autre ne croyait, et dont tous les deux avaient renié la vérité. Et c'est sérieusement qu'en me parlant de cette union sacrilége, il me disait : — Ce curé-là est mon ami, sa piété est fort grande, et je n'ai pas cru pouvoir lui refuser mon ministère.

Je redoutais cet homme et ne le recevais point chez moi, persuadée qu'un mauvais ecclésiastique est bien mauvais. Il s'en dédommageait pendant les visites qu'il faisait à ma tante, profitant de sa surdité pour me dire mille choses que je n'eusse pas écoutées ailleurs, sûr qu'il était que si j'osais m'en plaindre, mademoiselle Melon ne me croirait pas. Je n'en étais que trop persuadée moi-même, connaissant sa profonde estime pour lui. Il m'offrit des livres : une sagesse

Digitized by Google

au-dessus de mon âge, et qui n'était pas la mienne, me les fit refuser, tandis que j'en acceptais de M. Bonvent. — Mademoiselle, me dit-il franchement, j'ai beaucoup de livres, mais je ne puis vous en prêter que deux : c'est la vie de Turenne et celle du prince Eugène. J'acceptai sans scrupule et n'eus point à m'en repentir.

Ce fut pendant ce premier séjour à l'Ombre, que je reçus une petite somme d'argent d'une personne inconnue; un billet sans signature attestait que cet argent m'appartenait. J'ignorai pendant long-temps l'auteur de ce bienfait; enfin j'appris que c'était ma bonne, mon excellente bonne, qui n'ayant rien, et pensant que j'étais dans le besoin, fit violence à son caractère craintif et sollicita la faveur d'être gardienne des scellés nouvellement remis aux Écherolles, afin de m'en faire passer le salaire. N'était-ce pas une femme bien fidèle et bien rare?

Digitized by Google

CHAPITRE III.

Un ami de mon frère aîné vient me voir. — Il engage mademoiselle Melon à m'envoyer à Moulins pour les affaires de ma famille. — Le temps y étant devenu favorable, elle y consent. — Je vais chez madame Grimauld. — On me nomme un curateur. — J'y reçois des nouvelles de mon père. — Une amie me remet un dépôt que lui avait confié ma tante. — Je reviens à l'Ombre. — Mademoiselle Leblanc de Lespinasse. — Fête de ma tante. — Ma cousine retourne chez son père. — Arrivée du mien. — Nous repartons pour Moulins.

La monotonie de mes journées fut agréablement interrompue par l'arrivée d'un ami de mon frère aîné [1], qui, sans me connaître, s'intéressant à moi, avait risqué, pour me voir, une visite à ma tante. Il était fort bien et très aimable, il lui plut; et, bien que

[1] M. Languinier, de Nevers.

Digitized by Google

les agréments de sa conversation ne le sauvassent pas tout-à-fait du congé habituel, il pût être satisfait de la réception qu'il reçut. Il me parla de mes affaires avec l'intérêt d'un ami et me fit un devoir de m'en occuper sérieusement pour moi et les miens. — Étant la seule présente ici, vous devez chercher à conserver à votre père ses biens qui ne sont point encore vendus. Songez-y et agissez. — Il y avait plusieurs mois que j'étais à l'Ombre; pendant ce temps, la France, redevenue plus calme, avait marché rapidement vers la paix intérieure, et tout dans son sein faisait effort pour prendre son élan vers une liberté dégagée de chaînes et de supplices. Les prisons s'étaient ouvertes; les honnêtes gens, n'y étant plus entassés, pouvaient jouir de la lumière et de l'air, les mises en surveillance tombaient d'elles-mêmes; las de sang et de victimes, on n'exigeait plus le sacrifice du vulgaire, et ces luttes terribles étaient réservées aux sommités des partis; à nous, il fut permis de respirer. M. Languinier s'appuya de cette liberté qui nous était rendue, pour parler à ma tante des démarches que ma position rendait nécessaires. Il s'agissait de me nommer un curateur pour veiller à mes intérêts; il lui fit comprendre l'importance de ce choix, qui ne pouvait se faire qu'à Moulins même, et la pria de me permettre d'y aller. Mademoiselle Melon trouva juste

Digitized by Google

le désir que j'en éprouvais, et consentit avec une extrême bonté à m'y faire conduire. Ce fut ma seconde course à cheval. Par une journée de décembre je fis 56 kilomètres. Battue de la neige et du vent, j'arrivai fort lasse, mais bien heureuse, chez madame Grimauld; elle me reçut comme une mère tendre qui retrouve sa fille chérie après une longue absence. Je revis, j'embrassai Joséphine, et j'oubliai bien des maux.

Ce fut alors que j'appris tout ce que je devais à madame Grimauld, et que sa noble résolution de venir partager mon sort, me fit connaître le danger que j'avais couru d'être mise au Dépôt. Je ne chercherai point à exprimer ce que j'éprouvai; ma reconnaissance pour le dévouement de cette amie respectable pouvait seule égaler l'horreur d'une pareille destination.

Je passai un mois chez elle dans un mélange de bonheur et de contrainte. En voyant Joséphine, qui n'avait point quitté sa mère, je sentis tout ce qui me manquait. Il est facile de juger qu'il me manquait beaucoup. J'étais un peu humiliée de la grande différence que je trouvais entre nous deux. Ses manières nobles et gracieuses, l'aisance du bon ton et la facilité d'élocution qui se faisait remarquer dans ce qu'elle disait, tout enfin rendait Joséphine une personne charmante. Je cherchai donc à me mettre un peu à son niveau, par mon attention à profiter de ce que je pou-

Digitized by Google

vais atteindre et saisir de son esprit et de ses manières distinguées. Pour le reste, nous étions aussi éloignées que peut l'être la beauté de la laideur; mais en admirant les graces dont elle était douée, je ne trouvais rien à regretter en moi, parce que je jouissais de ses succès comme d'un bien qui était mien. Il me semblait naturel qu'elle fût belle, admirée et digne de l'être; depuis mon enfance je l'avais vue ainsi. Une amitié sincère n'admet point la jalousie. Que ces heures étaient douces! que cette intimité avait de charmes pour mon cœur sevré depuis si long-temps des épanchements de la confiance ! Obligée de vivre pour ainsi dire en moi-même et d'y ensevelir toutes mes pensées, j'écoutais maintenant avec délices les expressions simples et vraies de mon amie et de sa mère. Un bon ton partant du cœur, des manières naturelles et distinguées; tout, près d'elles, me rappelait mon bon temps d'autrefois et l'atmosphère où j'avais passé mon enfance. Ces heures-là valaient toute une vie.

Aucun de mes parents ne voulut être mon curateur [1]; mais ils s'assemblèrent pour y pourvoir et nommèrent pour l'être M. Charles, homme de loi,

[1] Ce refus n'était l'effet d'aucune mauvaise volonté. Ils sortaient eux-mêmes de prison. Une liberté si jeune devait être timide; ils crurent un homme de loi plus en état de me servir.

Digitized by Google

qui demanda et obtint pour moi un secours provisoire; c'est, je crois, la seule affaire dont il se soit occupé. Je touchai 2,000 francs en assignats, qui avaient déjà peu de valeur, et je partis pour les Écherolles, où j'allai voir ma sœur, que je trouvai bien portante ainsi que ma bonne. Je fournis leur ménage de différentes provisions, et, laissant à ma bonne une partie de mes assignats, je revins chez mes amies. Joséphine ainsi que sa mère brodaient pour de l'argent; toutes mes cousines en faisaient autant. La noblesse appauvrie travaillait pour les nouveaux riches. C'est ainsi qu'en prison, ou en arrestation dans leur propre maison, elles utilisaient leur temps pour subvenir à leurs besoins; car l'argent était rare pour elles. Plusieurs dames avaient obtenu de rester prisonnières dans leurs appartements, faveur d'un bien grand prix et objet des vœux ardents de celles qui n'avaient pu l'obtenir. Une de celles-ci [1], détenue aux Carmélites, sollicita vainement d'être mise en arrestation chez elle. Sa santé étant bonne, on trouva qu'il n'y avait aucune raison pour lui accorder cette grace. Que fit-elle? elle occupait seule une petite cellule; ayant trouvé le moyen de se procurer un fagot de sarment, elle calcula assez bien

[1] Je crois que c'est madame de Blots.

Digitized by Google

l'heure de la visite du médecin pour brûler à temps son fagot, s'agitant de toutes ses forces devant ce feu passager, mais vif. Quand il arriva, il trouva une femme tout en sueur, rouge comme de l'écarlate, un pouls au galop, et ne voyant rien autour de lui qui puisse occasionner cette fièvre ardente, il la trouve vraiment malade; elle appuie la méprise, demande qu'on lui permette d'aller mourir dans son lit, et bientôt on l'y conduit en effet; elle s'y couche pour dormir à son aise, enchantée d'avoir trompé son monde. Je suppose que, par prudence, elle se fit malade pendant quelque temps.

Peu après mon retour des Écherolles, je reçus des nouvelles de mon père par une femme suisse qui se fit reconnaître pour être envoyée par lui, en me montrant de petites tablettes qu'elle me remit de sa part, tablettes sans valeur pour tout autre que pour moi, et qui venaient de ma mère. Elle me remit aussi un billet, écrit sur de la gaze d'Italie, caché dans la doublure de sa robe, et qu'elle en détacha devant nous. A peine eus-je fini de lire ces lignes si chères, qu'il fallut les brûler pour satisfaire à la prudence de madame Grimauld [1]. Je répondis quel-

[1] Elle avait un jugement sûr. Cette femme lui inspira une méfiance qui ne fut que trop justifiée, et plus tard elle me prouva encore la justesse de son coup-d'œil.

Digitized by Google

ques mots à mon père, sans y mettre ni nom ni date, et je donnai à cette femme le reste de mes assignats pour les lui porter, regrettant surtout d'en avoir si peu, ce qui pourtant fut un bonheur; car la messagère, trompant la confiance du grand nombre de personnes qui l'avaient envoyée, garda tout pour elle. Je crois qu'elle était de Lausanne, et je tairai son nom; il est déshonorant d'abuser ainsi du malheur.

Ce fut donc très heureusement après son départ, que madame Fabrice me fit prier de passer chez elle, et me donna, de la part de ma tante, de ma malheureuse tante, vingt-cinq louis en argent, qu'elle avai déposés entre ses mains pour être remis à la première personne de notre famille qui reviendrait à Moulins, et serait dans le besoin. — Je vous les aurais déjà donnés à votre passage, me dit-elle, si vous n'aviez pas été accompagnée d'un tiers dangereux; mais j'ai été arrêtée par la contrainte de garder ce dépôt sacré! — Je ne puis dire ici ce que j'éprouvai d'émotion, d'étonnement et de pieux respect, en recevant cet argent mis en réserve par la prévoyante bienfaisance de ma tante. Elle pressentait donc déjà ces temps mauvais! Du sein de la mort, ses bienfaits venaient encore me parler d'elle et de sa tendresse. Elle n'était plus! mais sa bonté toujours active me secourait, me faisait vivre.

Digitized by Google

Bien des années se sont passées depuis ce moment, mais jamais, non jamais, je n'ai pu y penser sans être saisie d'une profonde vénération pour elle, et d'une admiration tout aussi grande pour les qualités éminentes dont elle était douée. Le regard de son esprit, pénétrant les mystères de l'avenir, pressentit ces temps de traverses et leurs orages; il vit toujours juste. Son cœur, marchant à l'égal de son esprit, préparait les secours et les portait au loin. Répandant ses bienfaits à toute heure, elle les jeta à l'avenir qu'elle ne pouvait atteindre. Long-temps sa grandeur fut ignorée; à peine reconnue, elle passa vite, et cette ame, mûre pour le ciel, y remonta.

Je quittai bientôt la maison de ma seconde mère pour retourner à l'Ombre. Je versai des pleurs en m'éloignant d'elle et de Joséphine. Réhabituée bien vite au bonheur d'être aimée, je me séparais avec douleur d'une douce société pour rentrer dans un désert. Il m'en coûta beaucoup. Cependant, mon séjour à Moulins, malgré sa courte durée, m'avait acquis quelques biens qui me suivirent. Mon esprit se développa en vivant avec des parents nombreux, distingués par leur mérite, et dont l'accueil fut toujours plein d'affection; j'y retrouvai ce bon ton auquel j'avais été habituée; je me retrempai en quelque sorte à leurs bonnes manières, à leur conversation à la fois

Digitized by Google

aimable et solide ; leur bienveillance sut me donner plus de confiance en moi-même et par là plus d'aplomb ; je me ranimai surtout au milieu des soins affectueux dont je me vis entourée. Profondément touchée de leur indulgente bonté, j'emportai dans ma solitude assez de souvenirs pour n'y pas vivre seule.

Je rapportai de Moulins différents effets que des amis avaient soustraits pour nous les rendre. Ma garde-robes, un peu mieux fournie, me permit d'être à peu près mise comme tout le monde. Ma tante eut la bonté d'y ajouter une robe, ce qui me sauva du malheur de faire pitié.

J'arrivai à l'Ombre. Trop tard pour me présenter chez ma tante, je me rendis sur-le-champ dans ma chambre, impatiente de voir et de connaître la société qui m'y attendait. Le domestique qui m'avait amené des chevaux, m'apprit que j'y trouverais une cousine arrivée pendant mon absence. C'était mademoiselle Leblanc de Lespinasse; sans l'avoir vue, j'en avais entendu parler. Je crus trouver une vieille connaissance. Je n'étais pas descendue de cheval, que je lui criais déjà : c'est moi, tant j'étais ravie d'avoir une compagne. Elle aurait eu cinquante ans, que j'aurais encore pensé qu'elle pouvait en être une, car tout me paraissait jeune près de mademoiselle Melon. Du reste, ma nouvelle cousine était vraiment jeune

Digitized by Google

quoique beaucoup plus âgée que moi, et surtout fort jolie. Une agréable tournure, beaucoup d'esprit et d'instruction en faisaient une personne très distinguée.

Je fus donc toute disposée à l'aimer bien vite, et l'amitié qu'elle me témoigna devint réciproque. Il s'y mêla bientôt de mon côté un grand respect, non pour les années qu'elle avait de plus que moi, mais pour l'algèbre dont elle aimait à s'occuper. Je ne comprenais pas ce goût que je croyais le patrimoine des hommes. Puis, lorsque quittant cette étude abstraite, je la voyais coudre parfaitement bien, ou façonner gracieusement un chiffon, je m'étonnais encore de la différence de ses plaisirs et de la variété de ses talents.

Je n'étais pas moins satisfaite d'avoir une compagne pendant ces longues et obscures soirées d'hiver, et quoique ma tante, ennuyée de nos petites causeries, ait su y ajouter une gêne de plus, en nous défendant de parler ensemble, nous étions deux, c'était bien différent pour moi, et nous nous devinions, à défaut de pouvoir nous exprimer ; car nos chaises, placées très loin l'une de l'autre, ne nous permirent plus de rien dire qu'à voix haute. Ma tante voulait tout entendre. Son ouïe, un peu dure, mais d'une espèce traîtresse, avait des retours qu'il fallait craindre, et nous n'osions nous adresser la moindre parole en aparté. Pen-

Digitized by Google

dant ce silence obligé, mes pensées surabondantes voulaient se faire jour à toute force; jamais mon esprit ne fut aussi fécond que dans ces heures muettes. J'étouffais de mille idées bouillonnantes, qu'il fallait taire ou garder jusqu'au moment des douces causeries du coin du feu. Ma consolation était que ma cousine en souffrait autant que moi, car ce que l'on souffre à deux est plus léger. Que faire pour rompre la monotonie de notre existence? Je mourais d'envie de voir du nouveau, de dire du nouveau; enfin j'avais le besoin de donner à un jour, à un seul jour une autre couleur que celle de la veille.

La fête de ma tante nous en donna bientôt l'occasion, et nous résolûmes de la saisir. La Saint-Antoine approchait; il fut décidé que nous la célébrerions avec un éclat inusité à l'Ombre, et les préparatifs embellirent et occupèrent beaucoup de nos journées, par tout ce qu'une semblable entreprise exigeait de soins et de recherches, dans un lieu dépourvu de ressources. Dans mon entraînement, je voulais garnir nos robes de feuillage verts, je ne rêvais que fleurs et guirlandes; j'en mettais partout, quand ma cousine eut la cruauté d'interrompre le programme que je composais, en me montrant la fenêtre : la terre était couverte de neige; en m'occupant de la Saint-Antoine j'oubliais le 17 janvier.

Digitized by Google

Enfin le soleil se leva pour éclairer cette fête mémorable. Ma cousine avait prié son oncle de venir ce jour-là faire une visite à ma tante, et M. de Chaligni, fidèle à sa promesse, arriva de bonne heure avec son fils Frédéric, pour concerter notre plan. Il vint demander à dîner à mademoiselle Melon, dont il était aussi le neveu, et qui, ayant pour lui une estime particulière, aimait qu'il passât quelquefois plusieurs jours chez elle, exception toute favorable à notre projet.

En sortant de table, nous esquivant l'une après l'autre, nous laissâmes M. de Chaligni chargé de tout le poids de l'après-dîner. Il avait été prié d'être amusant, afin qu'on ne s'aperçût point de notre absence. De temps en temps, un : où sont ces demoiselles ? le forçait à redoubler d'amabilité. Ces demoiselles passaient leurs robes blanches, et disposaient le plus gracieusement possible leurs petits présents : c'étaient des bonbons, des pâtisseries, des fruits, des marrons, des oranges que nous avions fait venir de la ville prochaine, seules bagatelles que la saison nous offrît. Nous allâmes ensuite rejoindre nos gens, qui étaient rassemblés dans la cuisine, et, convaincues de la nécessité d'une répétition, nous nous emparâmes d'un bon paysan que le hasard y avait amené, et tout aussitôt l'ayant fait asseoir, il fut chargé de repré-

Digitized by Google

senter mademoiselle Melon. Après lui avoir préalablement fait une profonde révérence, nous lui récitâmes avec emphase les vers que nous avions composés en son honneur. Il prit tout cela pour du latin. — C'est bien beau, s'écria-t-il, mais je n'y comprends rien. — Je trouvais aussi mes vers excellents, car ils m'avaient coûté un grand travail.

Enfin, nous nous mettons en route, ne sachant guère comment nous serions reçus. Jacques, le fidèle serviteur de ma tante, entre chez elle, et déjà elle s'étonne; car il fallait, ne venant jamais à cette heure-là, qu'une raison importante l'y amenât. — Mademoiselle, je viens vous annoncer qu'une société nombreuse qui passe ici, demande la permission de vous voir. — Mais, Jacques, je ne reçois personne, vous le savez. — Oh ! je l'ai dit : cela ne fait rien, ont-ils répondu, nous ne resterons pas long-temps. — Moi, je ne veux pas les recevoir; il fait nuit, c'est une heure indue pour des visites; renvoyez-les. — C'est difficile, Mademoiselle, ils sont à votre porte.—Nous entendions ce colloque en étouffant de rire. — Quelle mine ont donc ces gens? dit ma tante, en se levant de son fauteuil avec inquiétude, et s'appuyant d'une main sur la cheminée; les connaissez-vous, Jacques? — Non, Mademoiselle. — Si tard ! reprit-elle au désespoir, si tard ; je ne saurai

Digitized by Google

que donner à souper à tout ce monde, c'est une importunité sans exemple. Monsieur de Chaligni, allumez donc la chandelle, dépêchez-vous donc, vous ne bougez pas.— Mon cousin, tout en riant de l'état violent où elle se trouvait, tortillait déjà un petit morceau de papier. — Mais que faites-vous donc? quelle lenteur ! Voilà des allumettes. Quelle idée, d'arriver si tard. — Et restant debout, ses regards inquiets se fixèrent sur la porte. A peine la chambre fut-elle un peu éclairée, qu'elle vit entrer les étrangers annoncés, portant chacun leur offrande ; et qui, formant un cercle autour d'elle, entonnèrent en chœur un petit couplet que j'avais composé pour eux. Autre étonnement, ma tante ne reconnut aucun de ses domestiques. Nous arrivâmes ensuite, ayant chacune une corbeille de bonbons d'une main et un bouquet de l'autre; Frédéric nous suivait, chargé d'une énorme tourte de marmelade de pommes. Nous lui récitâmes nos vers. Ma tante, toujours debout, allant de surprise en surprise, regardait autour d'elle sans comprendre et sans voir. Enfin, la chambre s'éclaire davantage, chacun dépose devant elle son tribut et ses vœux. Une joyeuse confusion se met parmi nous, et nous souhaitons en prose une bonne fête à ma tante; nous l'embrassons en riant de sa surprise. Elle devine enfin, rit avec nous, reconnaît bientôt les étrangers qui encombrent sa

Digitized by Google

chambre ; ne tremblant plus pour son souper, elle reprit sa belle humeur ; et promenant un œil satisfait sur toutes ses richesses, elle nous en remercie gracieusement. Je ne l'avais jamais vue si contente ; un aimable désordre régna le reste de cette soirée, qui marqua dans les fastes de l'Ombre, et nous nous séparâmes chargés de vœux réciproques pour notre bonheur.

Le lendemain, ma tante eut l'amabilité de nous demander encore des détails sur la fête de la veille, et parut prendre beaucoup de plaisir à les entendre. — Ma tante, ajoutai-je, vous tendiez la main pour saisir ma corbeille ; mais j'ai tenu bon jusqu'à la fin de ma tirade. — O vanité d'auteur, que devins-tu ? — Quelle tirade ? — Elle n'avait rien entendu ! Son regard scrutateur errant sur les tourtes et les gimblettes, glissant avec complaisance des oranges aux plaisirs [1], son attention fut captivée par tant de charmes qu'elle fut perdue pour le reste. — Ah ! ma tante ! des vers superbes, quelle humiliation pour nous ! — Vraiment, des vers ! je ne m'en doutais pas. Allons, répétez-les moi, ce sera la même chose. — Et nous voilà rejouant la scène de la veille.

Ma cousine, dont les talents créateurs avaient causé

[1] Espèce de gaufres très légères.

Digitized by Google

cette distraction si cruelle pour mon amour-propre, eut les plus grands droits à la gloire de cette journée. J'éprouvai une joie véritable en voyant ma tante lui en faire les plus gracieux remerciements, car parfois elle lui montrait de la sévérité. L'opinion prononcée de la famille Leblanc de Lespinasse contre les prêtres assermentés blessait mademoiselle Melon, parce qu'elle était offensante pour le curé dont elle faisait le plus grand cas. De là naissaient fort souvent des scènes désagréables, parce que ma tante trouvait dans cette différence de manière de voir, un blâme pour elle-même. J'ai souvent remarqué que le plus grand tort de ceux qui ne pensent pas comme nous vient de ce qu'on croit trouver dans leur opinion un reproche pour la nôtre, et qu'on ne leur accorde point la liberté de pensée et d'opinion que l'on veut réserver pour soi-même entière et sans limites. Le curé, piqué du peu d'estime qu'il inspirait, n'adoucissait pas l'humeur de ma tante, et cette humeur engendrait de nouveaux ennuis, qui jetaient une contrainte de plus dans notre petit cercle.

Je fis alors la connaissance d'un Suisse, depuis assez long-temps dans le voisinage; honnête homme, disait-on, qui retournait dans son pays. Les occasions sûres étaient rares, je m'empressai donc de lui confier l'argent que madame Fabrice m'avait remis;

Digitized by Google

j'y joignis l'adresse de mon père et toutes les recommandations que peut inspirer le cœur d'une fille tendre. Ma cousine lui confia aussi une montre pour M. de Saxi, son oncle. Eh bien! il en fut comme avec la dame, rien n'arriva à sa destination. C'est encore un nom à taire. La Suisse ne me portait pas bonheur. Je sentis cruellement ces différentes pertes que je n'avais aucun moyen de réparer.

Le printemps s'écoula dans un doux repos : des promenades, quelques lectures remplissaient agréablement nos journées; je trouvais qu'elles s'échappaient trop vite, car ma cousine, rappelée près de son père, allait m'abandonner. En effet, bientôt seule, tout fut désert autour de moi; mais ma solitude dura peu : la crise qui avait brisé les liens de tant de braves gens marchait vers son but de paix et de conciliation. Les émigrés lyonnais rentrèrent tous; mon père revint comme eux, fut rayé provisoirement de la liste des émigrés, et rentra aussi dans la jouissance provisoire de ses biens. Il m'apprit ces heureuses nouvelles, et m'écrivit que bientôt il viendrait me chercher, voulant lui-même remercier ma tante de l'asile généreux qu'elle m'avait donné. Grande fut ma joie à la réception de cette lettre, messagère de bonheur et d'allégresse. Je comptai bien impatiemment les jours qui s'écoulèrent jusqu'à

Digitized by Google

l'arrivée de mon père. Ces larmes et cette félicité du doux revoir ne sauraient se décrire. Je ne l'avais pas revu depuis la mort de ma tante ! Il avait beaucoup à m'apprendre, et j'avais beaucoup à lui dire. Il me raconta les dangers qu'il avait courus pour pénétrer en Suisse ; il me peignit ses craintes sur mon sort, et l'ignorance où il était resté pendant si long-temps de ce que j'étais devenue. Mademoiselle Melon écoutait avec un grand intérêt le récit de ses périls, voyant en lui un acteur et une victime de la lutte générale. Elle affectionnait mon père, et ses discours trouvaient grace à ses yeux. Après huit jours de repos, il lui demanda la permission de partir, ses affaires exigeant sa présence à Moulins ; et je le suivis, pénétrée de reconnaissance pour ma tante, mais bien, bien heureuse de quitter l'Ombre.

Digitized by Google

CHAPITRE IV.

Mon père recouvre provisoirement ses biens. — Je retrouve l'argenterie cachée par l'ordre de ma tante. — Nous partageons notre temps entre la ville et la campagne. — Nouvelles persécutions et nouvelle fuite. — Nous repartons pour Lyon. — Mon père y est poursuivi avec acharnement. — Il échappe à ses ennemis. — Je retourne aux Écherolles.

Je revis Joséphine. Mon père appela de tout son cœur les bénédictions du ciel sur ceux qui avaient protégé sa fille; et partageant notre temps entre la ville et la campagne, cet été fut un des plus heureux de ma vie. La maison de Moulins, où avait siégé le Comité révolution-

Digitized by Google

naire nous fut rendue et nous y logions pendant nos courts séjours à la ville. Je ne sais si j'ai dit, au commencement de ce long récit, que la prévoyance de ma tante des Écherolles y avait fait cacher de l'argenterie dans une cave. Elle avait dédaigné d'y assister elle-même, devinant l'avenir : — Si quelqu'un revient, ce sera toi, dit-elle; — et l'enfant désigné par elle revint en effet.

Nous étions servis par un Valaque, prisonnier de guerre [1], qui parlait à peine le français, jeune homme bien élevé, et que mon père prit auprès de lui pour l'arracher aux horreurs de la caserne. Je lui fis comprendre parfaitement ce que je voulais, et nous descendîmes ensemble dans la petite cave qui recélait mon trésor. Elle n'était pas tout-à-fait vide des vins étrangers dont nous l'avions laissée remplie; mais on en avait bu copieusement. Quelques bouteilles gisaient éparses çà et là, et un assez grand nombre recouvrait encore la place où je fis creuser. La caisse était rompue, et l'argenterie mêlée à la terre frappa bientôt nos regards. Joseph, qui comprenait très bien qu'elle avait échappé à ceux des Jacobins qui si souvent visitèrent cette cave, jetait des cris de joie à chaque objet qu'il trouvait, croyant remporter

[1] Il fut échangé peu après.

Digitized by Google

une victoire sur *ces brigands, ces voleurs*. Il n'appliquait pas trop mal le peu de mots français de son répertoire. Tout y était. Je fis porter à mon père une corbeille pleine de plats, d'assiettes, de couverts, et je bénis encore ma tante; car cette précaution sage nous fit vivre plusieurs années.

Il y a une espèce de monstre politique à deux visages, l'un tranquille et bienveillant, l'autre cruel et sanguinaire, dont nous ressentions tour-à-tour la bonne ou la mauvaise influence : on le nomma *réaction*. Le parti modéré prenait-il le dessus, tout s'apaisait, l'espérance relevait les cœurs abattus : c'était la réaction; les révolutionnaires redevenaient-ils puissants à leur tour, la terreur, réveillée à leurs voix terribles, glaçait les ames, tout souffrait et cherchait à fuir au loin. C'est la réaction, disait-on encore. Que connaissais-je autre chose, moi, enfant, puis jeune fille, ballottée par ces orages, ignorant les causes, ne voyant que les effets? Quand le calme venait à reparaître, ou bien lorsque les flots furieux menaçaient de nous engloutir, je me livrais toute résignée à mon sort, en répétant, comme les autres : c'est une réaction; et je croyais avoir tout dit.

Eh bien! un jour que mon père m'avait envoyée à Moulins pour quelques affaires dont il m'avait chargée, j'y trouvai les esprits fort agités; on avait

Digitized by Google

de Paris des nouvelles alarmantes : un représentant du peuple venait d'arriver ; la radiation provisoire de mon père avait été révoquée, et déjà on parlait de l'arrêter : c'était encore la réaction. Je revins en grande hâte. En peu d'heures les paquets furent faits, et, avant la nuit, nous étions sur la route de Lyon, dans un cabriolet dont on n'avait pas pris le temps de resserrer les soupentes trop lâches. Au moindre choc, nous nous sentions lancés vers l'impériale de cette maudite voiture, risquant de nous y briser la tête, et tout cela pour une réaction.

Par suite de cette réaction, nous ne trouvions pas de chevaux. Plusieurs représentants se rendaient dans le midi de la France, et les maîtres de poste, excédés de tant de réquisitions, envoyaient une partie de leurs chevaux dans les campagnes, ne gardant à l'écurie que le strict nécessaire. Ce ne fut donc qu'au bout de cinq jours que nous arrivâmes à Lyon, à dix-huit myriamètres seulement de Moulins ; encore aurions-nous été forcés en plein midi de rester à la dernière poste, toujours faute de chevaux, si notre bonne étoile n'avait amené là une malle-poste surnuméraire et inattendue, dont le courrier voulut bien venir à notre aide. Nous montâmes dans cette étroite voiture, plus dure, plus cahotante même que la nôtre. Il n'y avait que deux places,

Digitized by Google

nous étions trois, ce qui fit que j'arrivai à Lyon sur les genoux de notre bon gros conducteur : c'était encore la réaction.

Notre voiture nous fut amenée le lendemain chez M. Guichard, faubourg de Vaise, où nous étions descendus ; c'était lui qui avait engagé mon père à rentrer en France et à profiter de l'amnistie accordée aux Lyonnais fugitifs. Ce fut près de cet ami fidèle que nous trouvâmes un asile sûr. La nouvelle terreur qui s'étendait sur notre malheureuse patrie fit affluer à Lyon un grand nombre de personnes qui espéraient lui échapper, en y trouvant un refuge ou des moyens faciles pour passer en Suisse. Nous y revîmes la famille de Bussy, arrivée avec nous à Lyon, lors de notre première fuite de Moulins. Comme nous, elle avait eu de mauvais jours et quelques moments de joie ; comme nous elle fuyait encore ! Ces revoirs étaient tristes et doux ; en se racontant les dangers que l'on avait courus, on jouissait de les avoir évités ; mais on tremblait de ceux qui s'amoncelaient sur nos têtes. Plusieurs personnes trouvèrent chez M. Guichard le même accueil que nous, de sorte que, formant une société agréable et sûre, nous vivions seuls et sans contact avec le dehors.

Lyon offrait alors un aspect singulier : deux pouvoirs s'y livraient la guerre, la compagnie dite de

Digitized by Google

Jésus, comme une Némésis vengeresse, menaçait, poursuivait, frappait les Jacobins; et portant un redoutable effroi dans leurs ames criminelles, à défaut de remords, troublait leurs nuits et leurs jours. Nulle paix pour eux, même alors que leur puissance reprenant sa force, et que rappelés aux emplois, leur règne revint pour le malheur de la France. Effrayés eux-mêmes de ce pouvoir mystérieux qui les immolait en silence, beaucoup d'entre eux furent long-temps sans oser paraître, et leurs places restèrent inoccupées.

On dit que beaucoup de jeunes gens revenant des armées où ils s'étaient vaillamment battus, ne trouvant plus, à leur retour, les parents, le foyer, la famille qu'ils avaient cru défendre au péril de leur vie, s'informèrent de ce qui avait causé leur perte, et beaucoup de dénonciateurs furent appelés en duel; il en périt un grand nombre par ces vengeances particulières, effrayantes pour tous les partis.

Exaspérés par toutes les atrocités qui leur furent dévoilées, ces jeunes gens passèrent bientôt à des mesures plus expéditives : ils devinrent des assassins en se croyant de justes vengeurs; le duel leur parut un honneur trop grand pour de pareils hommes, on les assassina la nuit, le jour; s'aidant de la ruse ou de la force, tout parut légitime pour les anéantir. Après

Digitized by Google

les avoir tués, on les jetait dans le Rhône ou dans la Saône, suivant que le lieu de leur mort était près de l'un ou de l'autre fleuve; et les flots portaient au loin la victime qu'ils avaient immolée. Souvent même, en plein jour, on la désignait à la vengeance publique, en criant : c'est un *matevon* [1]; aussitôt, poursuivi, percé, déchiré, le malheureux ainsi désigné était jeté dans la rivière, où il achevait de mourir. Les passants s'arrêtaient à peine : ce n'était qu'un *matevon*. Les esprits, irrités par une persécution longue et inique, déviant du chemin de la droiture, s'appuyaient du déni de justice qu'ils éprouvèrent, pour l'exercer eux-mêmes.

En effet, les prisons regorgeaient de terroristes de tous grades : municipaux, dénonciateurs, gardiens infidèles des scellés; enfin de tous ces hommes de crime, dont les autorités nouvelles refusant le jugement, restaient sourdes aux justes réclamations qui s'élevaient de toutes parts pour l'obtenir.

Alors la réaction leva sa tête altière, et cette fois, avide de rendre supplice pour supplice, mort pour mort, sanguinaire et furieuse, elle se dit : La vengeance est à moi. Elle marcha donc fière et puissante

1 En patois lyonnais, matevonner signifie étêter les arbres, d'où les étêteurs d'hommes furent nommés Matevons.

Digitized by Google

vers les prisons qui renfermaient sa proie, et mit dans sa féroce exécution un ordre dont le calme et la sévérité glacent d'épouvante. Le registre des prisons à la main, elle fit l'appel des prisonniers avec une horrible tranquillité ; tous ceux qui portaient des titres de sang furent massacrés froidement. Les voleurs, les faux-monoyeurs et autres criminels de ce genre furent épargnés. — Il y a des lois pour vous, leur dit-on, nous n'usurperons pas leurs droits ; — et des voix s'écriaient de toutes parts : je ne suis qu'un voleur.

C'est dans un de ces massacres que périrent le citoyen Forêt, sa méchante femme, son fils le municipal, et sa fillâtre [1] qui les valait tous. Deux prêtres et un émigré étaient incarcérés à Roanne : il leur fut dit : sortez, cette occasion-ci ne se retrouvera plus ; et discontinuant le massacre, ils quêtèrent entre eux la somme nécessaire pour leur faire gagner la Suisse. Puis ils retournèrent à leur œuvre.

Lorsque nous arrivâmes à Lyon, cette atroce justice était faite ; quelques assassinats isolés en rappelaient seuls l'iniquité. Les Jacobins revinrent au pou-

[1] C'est un mot des plus durs de notre langue, et particulièrement en usage à Lyon. Il convenait parfaitement à cette femme dure comme lui. Elle portait habituellement un chapeau, à la prise de Toulon, dont le bouquet avait en guise de fleurs, des sabres, des canons, des boulets et des bombes ! C'était un triste bouquet, mais il allait à cette femme sanguinaire ! Il s'y trouvait jusqu'à des guillotines.

Digitized by Google

voir, et peu à peu on se remit à les craindre. L'hydre n'avait point péri dans cette lutte violente, relevant ses têtes abaissées, elle reparut alors pleine de vigueur et de vengeance.

Il existait une loi qui ordonnait aux pères des émigrés de se rendre dans le domicile qu'ils habitaient en 1792, pour y rester en état de surveillance. Mon père, qui avait habité le faubourg de Vaise depuis le commencement du mois d'août de la même année, espéra satisfaire aux exigeances de cette loi, en y restant. De son côté, la ville de Moulins somma mon père de venir se mettre sous sa surveillance. Mon père se fit fort de son domicile de Vaise : Moulins n'entendit pas raison, un procès fut intenté contre lui, et, pour prix de sa résistance, il fut condamné à deux ans de réclusion et de fers. Plusieurs mandats d'arrêt décernés contre lui se suivirent bientôt, mais sans succès, mon père ayant su leur échapper toujours. C'est ainsi que pour nous commença une ère nouvelle de souffrances et de persécutions.

M. Guichard, dont l'amitié courageuse ne s'est jamais démentie, nous en donna une preuve bien touchante. Il souffrait depuis plusieurs années d'un asthme très fort, auquel se joignait une hydropisie dont les progrès assez rapides s'opposaient à toute espèce d'occupation, et rendaient son existence très

Digitized by Google

douloureuse. Cependant, le désir d'être utile à mon père lui fit surmonter la violence de ses maux. Il rechercha et accepta une place de la commune de Vaise, qui le mettait à même de prévenir les surprises; car c'est à lui que l'on s'adressait pour les mesures d'arrestation. C'est ainsi que beaucoup de ces mandats d'amener restèrent sans exécution, et j'ignore quel compte il en rendit. C'est au dévouement généreux de M. Guichard que nous avons dû la sécurité dans laquelle nous vécûmes tranquilles et cachés, à l'abri de sa protection. Mon frère cadet, qui avait repris son domicile à Rive-de-Gier, chez M. Mazuyer, venait souvent nous voir. Son arrivée, douce à nos cœurs, y répandait une joie pure, de sorte qu'au milieu de nos alarmes continuelles, nous eûmes quelques journées heureuses.

Cependant, la santé de M. Guichard devenait de plus en plus languissante; il ne pouvait sortir de sa chambre, et bientôt nous le perdîmes. Il ne s'attendait pas à une mort si prompte, car la veille encore, respirant avec délices un bouquet de violettes que je lui apportai, il rêvait, en savourant leur frais parfum, au lieu de sa naissance, et m'entretint du voyage qu'il comptait y faire aussitôt qu'il serait guéri. Le lendemain matin, il tomba en agonie. Rassemblés autour de son lit, pour nous consoler

Digitized by Google

par la prière, il devint notre unique pensée; absorbés que nous étions dans ce malheur, pénétrés de cette immense perte, le reste fut oublié et les précautions de sûreté négligées. Mon père vit tout-à-coup venir à lui un petit garçon qui avait pénétré sans difficulté dans la maison, et qui lui remit une lettre de la municipalité de Lyon, adressée à M. Guichard.— Il se meure, répondit mon père; porte cette lettre à la municipalité du faubourg. — Peu après, le petit garçon revint encore. — Je n'ai trouvé là-bas qu'un seul membre, qui a ouvert le paquet et m'a dit : cela ne me regarde pas, retourne dans la maison Guichard, et dit qu'il faut qu'on y prenne cette lettre. — Mon père l'ouvrit et la lut, c'était un nouveau mandat d'arrêt décerné contre lui. On griffonna un reçu au messager, qui s'en retourna. Nous avons toujours ignoré la personne qui sut si généreusement nous avertir de ce nouveau danger et nous ménager le temps de l'éviter. Je ne saurais trop reconnaître et bénir les soins de la Providence, qui placa sur notre route tant d'ames bienveillantes, tant d'amis sincères et vigilants, attentifs au salut d'une tête si chère.

Nous ne quittâmes point la maison après la mort de M. Guichard, sa veuve nous témoignant la même bonté. Où eussions-nous été mieux? Quelle autre

Digitized by Google

retraite aurait pu nous offrir les avantages de celle-ci? Asile sûr, amitié sincère, tout se réunissait pour nous y fixer. Mais nous restâmes seuls, les personnes qui s'y trouvaient avec nous étant parties. Des visites nouvelles furent faites pour arrêter ce cher proscrit, que nos soins assidus dérobèrent toujours à leurs recherches; et le bonheur d'y réussir, nous ayant, malgré tant de périls, inspiré une sécurité dangereuse, il fut sur le point d'en être la victime, un jour qu'il se promenait dans une allée couverte du beau jardin attenant à la maison. Ce jardin, entouré de murs et de rochers, n'était accessible aux regards des voisins que dans une partie, qu'il évitait avec soin; et croyant ainsi accorder assez à la prudence, il se livrait souvent au plaisir de la promenade, plaisir contre lequel je murmurais beaucoup par inquiétude pour lui. Le malheur voulut qu'un commissaire qui était à sa recherche entrât par une porte du jardin et se trouvât inopinément en face de mon père, un peu surpris de cette visite. Le commissaire lui signifie l'ordre dont il est porteur; madame Guichard ne perd pas la tête, elle rentre chez elle en les priant tous deux de la suivre, et là, ouvrant son secrétaire : — Vous êtes père de famille, citoyen, dit-elle à cet homme, sauvez la vie d'un père de famille; cet argent est à vous, prenez; vous êtes entré seul, personne n'a vu Monsieur, et

Digitized by Google

vous pensez bien que nous vous garderons le secret. — Cet homme se laissa toucher et partit. Il fut résolu que mon père ne sortirait plus que la nuit dans le jardin, et mes ferventes prières, mes supplications en obtinrent la promesse.

C'est ainsi que nos journées se passaient dans les alarmes continuelles que faisait naître une persécution aussi acharnée. Heureusement mon père trouva dans l'amitié, dans la générosité de ses amis une puissante sauve-garde. Il le reconnaissait de tout son cœur; mais la vie lui devenait odieuse et la contrainte irritait son ame; il voyait un beau jardin devant lui, et n'osait y faire un pas : c'était le supplice de Tantale. Privé d'exercice, son sang s'agitait, la véhémence de son caractère s'exaltait par tant de contrariétés; son esprit s'aigrissait, et plein d'amertume et d'impatience, il appelait à grands cris la liberté ou la mort. Que de fois il m'a répété — : J'aime mieux mourir que de vivre comme je vis; que l'on me prenne, que l'on me guillottine, ce sera fini; je ne puis supporter une semblable existence, mieux vaut mourir. — Et moi, mon père, et moi! que deviendrais-je? — Que de peines n'avais-je pas pour le calmer, pour lui inspirer un peu de résignation et d'espérance; et lorsque j'y avais réussi, je voyais bientôt une nouvelle irritation détruire mon ouvrage. Enfin, ne pouvant plus

Digitized by Google

résister à lui-même, et répétant j'aime mieux mourir que de vivre ainsi prisonnier, il sortit dans le jardin; on l'épiait encore, il fut aperçu.

Le successeur de M. Guichard, fameux Jacobin, et fort zélé pour son parti, donne aussitôt des ordres pour qu'on se transporte chez madame Guichard; car, à son grand déplaisir, et très heureusement pour nous, il se trouvait forcé de partir à l'instant même pour une mission importante. Le soin d'exécuter ses ordres fut donc remis à un commissaire, plus honnête homme qu'il ne le croyait. Celui-ci court aussitôt chez une dame de notre connaissance, lui explique l'affaire dont il est chargé, et la prie de nous en avertir. — Je suis sûr qu'il est chez madame Guichard; je demande qu'il parte ou que l'on me dise où il sera caché, afin que je n'y cherche pas; — et il s'éloigne en fixant l'heure de sa visite. Aussitôt que nous apprîmes cette nouvelle, toutes les mesures furent prises pour cacher mon père à tous les regards, et nous attendions, avec de grands battements de cœur, ce moment dangereux, lorsqu'on sonna violemment à la porte : c'était un grand homme enveloppé dans son manteau. Il demande mon père. La bonne Jeanne-Marie répond qu'il n'y est pas; l'autre assure qu'il y est. — Je suis son ami, ne craignez point; je me nomme Rostaing; allez lui

Digitized by Google

dire que c'est moi. — A ce nom, déjà la porte s'était ouverte et refermée sur lui.

M. de Rostaing [1] revenait d'un voyage assez long, et venant d'apprendre les nouvelles persécutions suscitées à mon père, il accourait lui offrir ses secours. Bientôt instruit de nos inquiétudes, il engagea mon père à partir sur-le-champ. — Venez avec moi, lui dit-il, quittez une maison où l'on soupçonne toujours votre présence. — Comment, en plein jour? — Dieu nous protégera; ce n'est pas vivre que d'exister comme vous le faites. — Cette résolution, une fois prise, devait être exécutée promptement. Jeanne-Marie court s'assurer d'une batelière sûre, qui vient attendre avec son bateau au bout d'une petite ruelle qui donnait vis-à-vis de la porte de la maison. On guette le moment où personne ne passe, mon père saisit cet instant favorable; enveloppé d'un manteau comme son ami, il franchit rapidement la rue avec lui, monte dans la petite barque, et les voilà voguant. Ils passèrent la Saône et furent en peu de temps à l'abri. Nous restâmes livrées à de grandes inquiétudes, mais espérant son salut de la justice de sa

[1] Je ne sais si j'ai déjà parlé de lui. C'était un ancien officier qui avait servi pendant le siége. Il était aussi distingué par sa bravoure et ses connaissances militaires que par son noble caractère et ses grandes vertus.

Digitized by Google

cause. Le commissaire vint à l'heure qu'il avait fixée, levant à peine les yeux dans la crainte de voir ; nous aurions pu lui dire de les lever, mais il était bon maintenant que l'on crût mon père près de nous.

Sans le procès intenté contre mon père par les autorités de la ville de Moulins, nous aurions joui de la liberté rendue à tous les Lyonnais, qui avaient été rayés en masse. Mais loin de là, poursuivi avec un acharnement infatigable, chassé de toutes les retraites qui l'abritaient, mon pauvre père se voyait seul, privé de tant de biens précieux ; et l'amertume dont son cœur était inondé lui donnait ce dégoût de la vie qui lui fit commettre tant d'imprudences. Il n'en supportait plus les inquiétudes ; mieux vaut mourir, disait-il toujours, et je répétais tristement : et moi, mon père, et moi !

M. de Rostaing le conduisit tout bonnement chez lui. Il y resta quelque temps, et trouva par ses soins un asile nouveau et sûr. Jouissant souvent de la société de son ami, vieux militaire comme lui, il trouva dans sa conversation d'anciens souvenirs qui leur étaient communs, et les angoisses du présent perdaient de leur âpreté devant les récits vifs et animés de leurs vieilles batailles.

Le procès de mon père traînait en longueur. Ne pouvant m'avoir près de lui, il crut sage de me ren-

Digitized by Google

voyer aux Écherolles pour ses affaires. D'ailleurs, l'économie exigeait notre séparation. J'y revins donc accompagnée d'une femme qui repartit ensuite. Tout y était dans le même état; mais cette fois-ci je me logeai dans l'appartement de ma mère, et j'y restai bien décidée à ne le céder à personne.

Digitized by Google

Digitized by Google

CHAPITRE V.

Mort de ma sœur. — Je passe quelque temps chez Madame Grimauld. Réaction qui ramène un gouvernement plus doux. — Mon père me rappelle près de lui, à Lyon, où mon frère aîné vient nous rejoindre, et mon frère cadet, rentré dans les équipages d'artillerie, vient nous y voir de Grenoble, où il est en garnison. — 18 fructidor. — Tous les émigrés rentrés doivent quitter la France. — Je dis adieu à mon père et retourne aux Écherolles. — On m'y traite en émigrée. — J'en repars la nuit pour Lurcy et l'Ombre. — Bonté de la famille Leblanc. — La terre des Écherolles vendue par la Nation.

J'ai dit dans le chapitre précédent que mon père ne pouvant me garder près de lui dans l'asile que l'amitié lui avait offert, crut prudent de me renvoyer aux Écherolles, pour y terminer quelques affaires et y raviver son souvenir dans des cœurs bien près de l'oublier. J'y

Digitized by Google

retrouvai les fermiers continuant leur fortune et leurs banquets. Leur luxe s'était accru avec leurs richesses; on aurait pu les croire heureux, si l'inquiétude qui naît de l'instabilité des spéculations n'avait jeté des craintes à travers leurs joies[1]. Une peine d'un autre genre vint y mêler ses alarmes. Une bande de voleurs, formée dans le sein même de la province, menaçait tous ces nouveaux riches; et tandis que, presque seule dans le château, j'y dormais du sommeil le plus paisible, M. Alix et sa famille ne reposaient pas. Ce n'était plus à chanter des chansons joyeuses que les heures de la nuit s'écoulaient pour eux. Veiller à leur sûreté, songer à se défendre, trembler au moindre bruit, redouter pour eux-mêmes le sort de quelques voisins qui avaient été assassinés, toutes ces alarmes enfin répandirent des ombres sur leur prospérité. Soit vérité, soit envie d'un bonheur que l'on se réjouissait de troubler, il circulait que le nom de M. Alix avait été vu sur la liste fatale, et dès-lors plus de sommeil pour lui.

Ma sœur existait encore, mais sa vie touchait à sa fin. Elle s'affaiblissait de jour en jour, et elle mourut

[1] Cette rapide fortune s'écoula vite entre leurs mains; ils se trouvèrent un jour plus pauvres qu'ils ne l'avaient été avant d'être riches, et bien plus malheureux.

Digitized by Google

de vieillesse à vingt ans. Le mercure pris par sa nourrice, pendant qu'elle l'allaitait, détruisit ses forces vitales et altéra sa raison : exemple funeste des dangers auxquels une mère expose son enfant, lorsqu'elle est obligée de recourir au sein d'une étrangère pour le nourrir. La mienne ne s'en consola jamais, et jusqu'à sa mort s'en fit les plus vifs reproches. Cependant, elle avait pris très scrupuleusement des informations sur cette nourrice ; mais sa prudence fut endormie ou satisfaite par les témoignages qu'elle reçut de la conduite d'une femme assez adroite pour en imposer à tous [1].

La courte existence d'Odille n'avait été que souffrance ; née pour être forte et belle, ces avantages disparurent peu à peu et cédèrent à l'excès de ses maux. Je la trouvai heureuse d'en atteindre la fin. Néanmoins, quoique je n'eusse jamais rencontré en elle ce charme qu'offre un retour d'affection, sa perte m'affligea, me laissa seule ; un vide nouveau se fit autour de moi ; c'était la mort, encore une mort dans ce que j'aimais, et je sentis le besoin de fuir la solitude où elle me laissait.

J'allai passer quelque temps chez madame Grimauld.

[1] Ayant une santé très délicate, ma mère n'avait pu nourrir elle-même aucun de ses enfants.

Digitized by Google

Près d'elle, je retrouvai une société douce et protectrice. Elle habitait à Lurcy, terre qu'elle avait achetée, dans le Nivernais, des débris d'une belle fortune que son mari avait presque entièrement dissipée. Il avait été fort bel homme, et s'était rendu fameux par de grands désordres. Sa femme, fort jeune encore, l'épousa par inclination, et fut à peine heureuse un jour. Le reste de sa vie appartint à l'infortune, non-seulement par la conduite licencieuse et les prodigalités de son mari, mais encore par son humeur taquine, par un esprit de contradiction et d'ironie comme je n'en ai vu à personne, et qui n'était surpassé que par la patience de madame Grimauld à supporter ce supplice de toutes les minutes. Jamais une plainte n'échappa de sa bouche; jamais l'amie la plus intime de son cœur ne reçut la confidence de ses douleurs. Elle mourut avec son secret.

L'aspect d'une pareille souffrance fit époque dans ma vie. Je n'avais pas eu le temps d'en apercevoir de ce genre; ballottée dans les tourmentes qui bouleversaient la France, j'avais été, comme tant d'autres, atteinte et frappée par ces grandes catastrophes qui brisaient tout sur leur passage; comme eux, du moins, je pouvais en parler et m'en plaindre. Mais ce malheur-là je l'ignorais, je n'avais point encore vu ces douleurs cuisantes et silencieuses, qui déchirent le

Digitized by Google

cœur où elles règnent, et minent les sources de la vie dans l'ombre et le mystère. Ce malheur-là, c'était la durée entière d'une existence qui se déroulait sans bruit comme sans murmure sur des pointes acérées, se joignant toutes ainsi que les minutes de l'heure.

Forcée de quitter bientôt cette amie vertueuse, je recueillis et gardai soigneusement les hautes instructions dont ses conseils et son exemple avaient enrichi mon ame. Il y avait une puissante leçon dans ce malheur si réel, si peu mérité, si patiemment supporté.

Je revis, en passant à Moulins, les parents que ma position intéressaient, et je retournai aux Écherolles attendre les ordres de mon père. Le temps s'était écoulé; ayant gagné son procès contre la ville de Moulins, il pouvait reparaître sans crainte et reprendre son domicile à Vaise, où il m'appela près de lui; et je partis suivie de Babet.

Le gouvernement se montrant chaque jour plus tolérant, beaucoup d'émigrés hasardèrent de revenir sur le sol français. Il en affluait un grand nombre à Lyon, où ils trouvaient des sympathies. Mon frère aîné [1], suivant leur exemple, vint nous y rejoindre;

[1] Lors du licenciement de son corps, après l'affaire de Liége, il s'était dirigé vers la Hollande, où il se soutint en donnant des leçons de français. Après avoir séjourné long-temps à Amsterdam, il avait été à Hambourg, d'où il se rendit près de nous.

Digitized by Google

quelques-uns de ces nouveaux venus étaient rayés provisoirement, d'autres aspiraient à l'être. Plusieurs, mêlés dans la foule, pressés par l'impérieux désir de respirer l'air de la patrie, bravaient les dangers pour lui seul, et n'avaient fait aucune démarche pour se mettre à l'abri des rigueurs de la loi ; ils étaient là, avec les autres, tous remplis d'espoir et de sécurité, rêvant les douces réunions de famille et les causeries du foyer domestique. Ils racontaient, trop haut peut-être, les vicissitudes et les aventures de leur pénible vie. On avait beaucoup vu, beaucoup souffert, beaucoup à dire; on tenait ensemble par ses malheurs et par les espérances dont l'avenir de chacun semblait riche, enfin tous se croyaient assurés de la félicité, objet de leurs vœux. Les esprits les plus mesurés, entraînés par cette multitude joyeuse, subissaient son pouvoir, et comme elle, se laissaient entraîner par ce doux rêve.

Mon frère cadet, replacé dans l'artillerie par la constante bonté de M. de Gueriot, était en garnison à Grenoble, ce qui lui permettait de venir nous voir quelquefois. Nous nous retrouvions en famille, et l'espoir de rentrer dans la jouissance de sa fortune, ajoutait au bonheur que mon père éprouvait de voir ses enfants réunis près de lui. Nous vivions presque sans soucis, tant nous avions d'espérances ! Nous

Digitized by Google

vivions vite. J'aspirais avec bonheur à ce bien-être inconnu; je savourais cette existence si neuve et si belle, sans me croire si près de la perdre. Trois mois à peine suffirent pour l'épuiser; une nouvelle réaction brisa tant d'illusions chéries, détruisit nos espérances et compléta notre ruine.

C'était le 18 fructidor. Je ne connus de l'histoire de cette époque funeste que la triste nécessité de fuir encore, de m'arracher des bras d'un père que je chérissais, et de recommencer cette vie isolée, errante et décousue, le plus insupportable de mes malheurs.

Les émigrés qui n'étaient pas rayés définitivement, reçurent l'ordre de quitter le territoire français où l'on avait toléré leur présence. Des passeports leur furent délivrés pour la frontière la plus proche du lieu où ils se trouvaient au moment de cette nouvelle mesure révolutionnaire. Mon père et mon frère aîné en demandèrent pour la Suisse. Quant à moi, bien que je fusse inscrite aussi sur la liste des émigrés, il était si notoire que je n'avais point quitté la France, que mon père se flatta que ce décret ne m'atteindrait point. Il fut donc décidé que je regagnerais ma province, dans le vain espoir que ma présence sauverait peut-être quelques parcelles d'une fortune que nous allions perdre sans retour. Nos préparatifs furent

Digitized by Google

prompts, car on ne nous accorda qu'un très court délai. Aussitôt que l'on put trouver des places à la diligence, mon père m'y conduisit lui-même, et, suivie de ma fidèle Babet, je quittai Lyon peu d'heures avant lui. Mon frère cadet échappa, je crois, à cette nouvelle proscription, à l'abri du nom d'emprunt qu'il avait long-temps porté dans le corps où il servait, et il dut plus encore son salut à la généreuse affection de M. de Gueriot.

Ce changement d'existence avait toute la rapidité d'un songe qui s'évanouit à l'aspect de la plus dure réalité. Les voitures publiques ne pouvaient suffire au grand nombre de personnes qui s'éloignaient de Lyon. Ce n'étaient pas seulement les émigrés qui prenaient la fuite. Leur danger suscitant bien des craintes, des parents, des amis venus pour les voir, regagnaient au plus tôt leurs retraites. Mais tous les proscrits ne repassaient pas la frontière; il est si difficile, lorsque les pieds ont touché le sol natal, de leur faire parcourir encore la terre de l'exil! Beaucoup restèrent donc en dépit des nouvelles rigueurs.

Adieu mon père! Adieu mes douces espérances et mes rapides plaisirs, mes joies si pures et si belles! Adieu, mon père!... mes frères, adieu! adieu!

La voiture partit... Excepté Babet, je ne vis autour de moi que des hommes à figure pensive, chacun

Digitized by Google

d'eux, sans doute, regrettait aussi des parents, des amis et de chères illusions; chacun de nous se renfermait dans un silence observateur, en cherchant à découvrir la couleur politique de ses compagnons de voyage; et bientôt, s'abandonnant à la force de ses pensées, on en suivit le cours sans s'occuper de son voisin. Moi-même, j'oubliai long-temps où je me trouvais, pour repasser dans mon esprit les étonnantes vicissitudes dont nous étions victimes. Je ne fus tirée de cette profonde rêverie que par les plaisanteries d'un bon vieillard, dont la franche gaieté devint communicative, et nous arracha à l'état de stupeur où nous étions tous plongés. Il s'établit peu à peu une conversation qui nous donna lieu réciproquement de tâter le terrain. Nous sûmes bientôt à quoi nous en tenir; sans se confier rien, on se devina. Nous portions tous la même livrée; nous le reconnûmes surtout par la gêne qui s'établit dans la voiture à l'arrivée d'un nouveau venu sentant le Jacobin d'une lieue, et que nous rencontrâmes à quelques postes de Lyon.

Les diligences d'alors, très différentes de celles d'à-présent, n'étaient ni promptes ni commodes; on faisait de très petites journées, on mangeait très régulièrement deux fois par jour, sans compter le déjeûner : c'était le bon temps des aubergistes. La per-

Digitized by Google

fectibilité ne s'était point encore mise en toutes choses, et l'on ignorait l'art de se passer de dîner pour mieux fêter le souper au gîte, au bout de douze ou quinze heures de route. Il existait une telle régularité, qu'à midi, la voix de l'hôte vous criait avec une obligeance impérative : La soupe est servie. A huit heures du soir, égal empressement. Tout l'attelage, bêtes et gens étaient admirables d'exactitude. A moins qu'un rare accident ne troublât leur marche prudente, ils arrivaient à la minute, et très rarement aussi un voyageur, même sans appétit, osait résister à cette pressante invitation : la soupe est servie.

C'est ainsi qu'à la première dînée, nous fûmes reçus par l'aubergiste, muni d'un argument irrésistible, je veux dire la soupière; il la posa lui-même sur la table, en nous répétant la phrase d'usage. A peine le premier entrain passé, nous nous aperçûmes qu'il manquait un voyageur : c'était un jeune homme de fort bon air, à figure fraîche et d'une tournure distinguée. Est-il souffrant, malade? On ne le trouva point. La voiture le rejoignit sur la route, où il marchait à grands pas. Le soir il soupa bien, et nous fûmes rassurés sur l'état de sa santé. Le lendemain, à dîner, même disparition; et chacun pensa peut-être ainsi que moi qu'il allait manger sans doute un morceau de pain sec au bord d'un clair ruisseau; qui

Digitized by Google

sait même s'il était clair? pauvre jeune homme! car cela n'est bon que dans les romans! — Permettez, dit alors notre digne vieillard, en se levant de la place qu'il occupait déjà, et tenant à la main son chapeau, d'un air presque respectueux; permettez que je vous fasse une observation : Nous avons sans doute parmi nous un infortuné; m'autorisez-vous à l'inviter, au nom de la société, heureuse de le revoir au milieu d'elle, à venir partager un dîner qu'elle ne saurait trouver bon s'il en est privé? — Il parlait d'une voix pleine d'onction et de prière. Notre consentement n'attendit pas sa dernière parole. Il nous quitta aussitôt, chercha vainement et revint sans l'avoir trouvé. Il est en avant, dit le conducteur, nous le rejoindrons.

Nous nous séparions le lendemain, Babet et moi, du reste des voyageurs, et deux Messieurs qui prenaient la route de l'Auvergne, ainsi que notre jeune homme, nous promirent de ne plus le laisser s'échapper ainsi. Il remonta dans la diligence. Je n'avais pas eu faim à dîner, mais j'avais fait des provisions; j'en offris à tout le monde, en riant de mon caprice : on me refusa, et même celui qui n'avait pas dîné n'accepta rien. Nous arrivâmes le soir à Roanne; il soupa de bon appétit, et je me séparai presque triste de tous ces voyageurs, pour n'en revoir

Digitized by Google

jamais un seul, mais satisfaite de savoir que ce jeune homme dînerait le lendemain.

J'avais pris une voiture particulière pour me rendre aux Écherolles. Au point du jour et déjà prête à y monter, je vis entrer chez moi la maîtresse de l'auberge. — Vous aviez hier parmi vous, madame, un être qui est bien malheureux, et je viens solliciter quelques secours pour lui. — Ce pauvre jeune homme! je m'en doutais, il ne dînait pas! — Ce n'est point un jeune homme, madame, c'est un vieillard. — Quoi! ce brave homme qui s'est douté le premier de la misère de l'autre! Mais il était si gai! — C'est un prêtre, reprit l'hôtesse; forcé de quitter Lyon, il ne sait où aller; il n'a rien, rien. Dans cette profonde détresse, il s'est ouvert à moi hier soir; il ne sait où se réfugier et n'a aucun moyen de pousser plus loin sa route. Je vais m'occuper de lui trouver un asile sûr, où il puisse attendre un meilleur temps. Déjà j'ai reçu quelque chose des étrangers venus avec vous; ils m'ont paru bons. — Ah! pensai-je, il comprenait la misère d'autrui par la sienne, et celui que nous croyions le plus à plaindre n'était pas le plus infortuné.

Le jour suivant, j'arrivai aux Écherolles. A peine en avais-je touché le seuil et dit bonjour à ma bonne, que le maire me fit avertir secrètement d'en repartir

Digitized by Google

au plus vite, parce que mon nom étant sur la liste des émigrés, j'étais comprise dans la loi qui n'admettait aucune exception. Il me suppliait de lui épargner la douleur de le forcer à la mettre en exécution et de me faire transporter, de brigade en brigade, hors du territoire de la république. O mon père! pourquoi ai-je dû vous quitter! Je dis encore une fois adieu à ma fidèle bonne; et, laissant Babet aux Écherolles, j'en repartis seule, dans la nuit même, en patache, conduite par le jardinier Vernière; et je quittai pour toujours le toit paternel.

Je me rendis à Lurcy, chez madame Grimauld. Je croyais pouvoir le faire sans danger pour elle comme pour moi, parce que cette terre était dans un autre département que les Écherolles, et qu'on m'y avait vu souvent. Son accueil fut toujours le même, amical et bienveillant; Joséphine me reçut comme une sœur chérie; mais M. Grimauld ne parut pas satisfait de ma présence. Je ne pouvais guère lui en vouloir, j'étais un être suspect; et bien que je n'eusse jamais respiré que l'air de France, mon nom inscrit sur la liste des émigrés, en attachait le caractère incommode à ma personne, et pouvait, malgré mes jeunes années, compromettre ceux qui me recevaient chez eux. J'avais l'importance d'un proscrit et comme une petite tournure de pestiférée qui faisait me fuir, ainsi

Digitized by Google

qu'au lazaret de Livourne on s'éloigne du Brutto, de peur que son souffle ou le plus léger contact de ses vêtements ne communiquent la contagion à ceux qui le rencontrent.

Il faut dire la vérité : le temps était chanceux ; la terreur brûlait de reparaître. Ses adhérents, revenus au pouvoir, se relevaient menaçants. Il circulait des bruits alarmants ; un projet de loi portait l'effroi dans les esprits les plus fermes : il s'agissait de l'exportation de tous les parents d'émigrés. Ce projet, devenu loi, eût donné une latitude immense à nos persécuteurs. Cette loi était la terreur elle-même, et chacun, ainsi que moi, se voyait déjà, dans sa pensée, traversant la France de brigade en brigade, pour aller porter sa misère au-delà des mers peut-être! On n'expliquait point encore si l'on pourrait choisir le lieu de son exil. J'avoue que, malgré le calme que je devais à tant de pertes déjà subies et qui me laissaient peu à redouter de l'avenir, j'aurais trouvé fort dur d'être déportée en Amérique au lieu d'aller rejoindre mon père en Suisse. Cette loi, lancée au milieu de nous comme un épouvantail, ne passa point ; on en fut quitte pour la peur et pour les innombrables conjectures où chacun s'était perdu.

Comprenant très bien les craintes que j'inspirais, j'annonçai sur-le-champ mon intention de me rendre

Digitized by Google

chez mademoiselle Melon. Je lui écrivis aussitôt pour lui en demander la permission et la prier de m'envoyer des chevaux. Je pouvais rester quelques jours à Lurcy sans risques pour personne : sa situation écartée des grandes routes m'y mettant à l'abri de toute recherche inquiétante. Je suis même certaine que si ma respectable amie eût été seule, jamais elle n'eût consenti à mon départ. M. Grimauld, satisfait de ne point avoir à redouter un séjour de longue durée, consentit de très bonne grace à ma présence chez lui; et peu après, il partit pour Nevers, où il voulait voir une maison, et près de là une petite habitation qu'il avait l'intention de troquer contre Lurcy. Cette habitation, que j'ai vue depuis, n'était qu'une jolie maison au milieu d'un beau jardin. Il assurait gagner prodigieusement à ce troc. C'est par ce système d'enrichissement qu'il avait mangé trente mille livres de rente, et qu'il conduisait sa femme et sa fille à une ruine complète, système auquel madame Grimauld n'opposait aucune résistance, n'en ayant plus la force. Joséphine avait accompagné son père, et nous restâmes seules.

Un jour que nous avions à peine dîné, on vint annoncer à ma cousine qu'un Monsieur qui ne se nomme point demande à lui parler. Elle s'avance vers cet étranger qui lui dit quelques mots à voix basse, et

Digitized by Google

qui voudrait voir M. Grimauld qu'il connaît beaucoup. Il regrette qu'il soit absent; il dit se nommer le Brun, et paraît attendre qu'on l'invite. Madame Grimauld ne se hâtait point, restait froide, et son regard scrutateur tournait vers le soupçon; enfin elle l'engage à s'asseoir, lui demande s'il a dîné, et, sur sa réponse négative, elle lui fait servir quelque chose. Il mange beaucoup, parle humblement, cite les lieux où il a vu M. Grimauld, y joint des détails, des anecdotes. Mon amie conserve son air froid et ses doutes. Il disait être un émigré sans asile, dénué de tout, et obligé de recourir à la charité des personnes bien pensantes. Un émigré! mon cœur fut aussitôt de la partie; mon père, mes frères alors même sollicitaient peut-être aussi des secours!

Il portait une redingote de drap bleu clair, à demi-usée; son ton, quoique réservé, était presque suppliant. Il raconta ses malheurs, les dangers qu'il avait courus; tout cela vainement. Mon amie n'en fut point émue. Pleine d'étonnement, je ne reconnaissais pas sa bonté ordinaire, je la trouvais presque dure, et cet étranger, qui pensait comme moi, se leva pour prendre congé d'elle. En partant, il lui demanda par quelle route reviendrait M. Grimauld. Elle lui en indiqua une toute opposée et le congédia. J'avais été l'attendre à la porte, et lui remettant deux écus de six francs,

Digitized by Google

sans le regarder, de peur de l'humilier : — Veuillez, lui dis-je, Monsieur, accepter la moitié de ce qui me reste ; je ne possède qu'un louis. — Il s'inclina profondément en signe de remerciement, et s'éloigna. Je rentrai dans le salon, très heureuse de ma bonne action, et j'osai demander à madame Grimauld la raison d'un accueil si peu hospitalier.

— Cet homme, me dit-elle, n'est point ce qu'il veut paraître ; un émigré ne se montrerait pas en redingote de la couleur de l'armée de Condé. Il est proprement mis, ses bas sont bien raccommodés, son linge est blanc ; rien en lui ne révèle un homme qui fuit et se cache. Cet émigré-là m'a tout l'air d'un intrigant ou d'un espion qui met à profit nos malheurs pour vivre de notre pitié. Aussi ne lui ai-je pas dit la route que prendra mon mari à son retour[1].

Je n'avais rien remarqué de tout cela, cet homme m'ayant persuadée. Je trouvai la prudence de mon amie bien sèche, sa raison froide, et son calcul bien dépourvu de charité. J'oubliais son expérience. Un grand nombre de chevaliers d'industrie, profitant des circonstances, les exploitaient avec une rare adresse. Tous, porteur de grands noms, ou accablés de

1 Je crois maintenant qu'il s'en était informé, pour ne pas la prendre lui-même.

Digitized by Google

grandes infortunes, ils étaient sûrs de trouver secours et discrétion dans les maisons nobles et persécutées. Un talent exquis de ruses et d'artifices leur rendait le succès facile : munis de renseignements parfaits sur les relations les plus intimes des familles où ils se présentaient, donnant des détails sur leurs parents exilés, rapportant leurs discours, leurs confidences, et tout cela tellement d'après le caractère de chacun, qu'il était impossible de douter de leur véracité. Aussi firent-ils beaucoup de dupes. Plus tard, je reconnus la sagesse de mon amie, mais alors il m'en coûtait de croire à cette profonde hypocrisie.

Peu après, j'étais à l'Ombre tout établie dans la chambre des nièces. Ma tante me reçut avec une grande bonté. Ayant parlé de sa manière de vivre, je n'y reviendrai plus. Mais un grand changement s'était opéré pendant mon absence ; la modération du gouvernement avait fait rouvrir les églises en faveur des prêtres assermentés ; ils jouissaient encore de cet avantage, et le curé de la paroisse de l'Ombre pouvait dire publiquement la messe, les dimanches et les fêtes. Je profitai des bonnes dispositions dans lesquelles se montrait mademoiselle Melon, pour la prier de me dispenser d'y aller, l'opinion de mon père et la mienne nous séparant de ceux qui avaient cessé d'obéir à Rome. Elle m'assura que je jouirais d'une liberté

Digitized by Google

parfaite d'agir à mon gré, trouvant juste que chacun suivît la voix de sa conscience. Ce point gagné, je me sentis fort à l'aise et presque heureuse chez ma tante, qui pour tout le reste me traita avec une affabilité qui excite encore toute ma reconnaissance. Elle poussa la bonté jusqu'à me permettre de faire quelques visites chez plusieurs de mes parents; personne, dans ces campagnes reculées, ne pensant à me trouver suspecte [1]. Elle m'accorda même la permission d'aller chez M. Leblanc de Lespinasse, près de La Charité. Sa fille aînée n'existait plus, mais elle avait légué son amitié pour moi à sa sœur cadette. Je la connaissais déjà, et je dois regarder mon séjour dans cette pieuse famille comme un de ces bienfaits signalés dont la Providence daigna m'enrichir.

Cette maison était une demeure de paix; on y voyait des vertus toutes patriarcales, exercées comme une chose toute simple. Le père et la fille, tous deux d'une piété exemplaire, ne croyant pas pouvoir être autrement, ne songeaient point à s'en faire un mérite. Je n'ai vu nulle part tant d'amour pour le bien, uni à tant d'indulgence pour ceux qui ne pensaient pas

Ayant été sous la surveillance de la municipalité du lieu, ces bonnes gens ne me soupçonnèrent point d'être inscrite sur la liste des émigrés, que peut-être n'ont-ils jamais lue.

Digitized by Google

comme eux. Ils avaient appris de Dieu à espérer, à attendre le retour du pécheur.

Mademoiselle de Lespinasse, pieuse comme une sœur grise, en avait presque l'extérieur; son éloignement pour le monde et ses modes lui avait fait conserver un costume aussi simple qu'elle, sa mise ne frappait pas parce qu'elle était en harmonie avec son être : on n'aurait pu se la représenter autrement. Occupée à diriger la maison de son père, elle consacrait les heures qui lui restaient au service des malheureux et à la prière. Une égalité d'humeur inaltérable ne laissait jamais apercevoir ses peines, ses craintes ou ses souffrances; et si elle était forcée d'en parler, c'était avec calme et douceur qu'elle le faisait. Sa piété était telle, que les afflictions n'abattaient point son ame; cette ame, forte en Dieu, souffrait sans doute mais ne faiblissait pas.

Comme un humble ruisseau fuyant sans bruit et sans murmure à travers les fleurs ou les plantes épineuses qui bordent ses rivages, ainsi s'écoulait sa vie, ignorant le bien qu'elle faisait, et se croyant au-dessous de tous; son humilité sincère ne voyait que ses propres défauts et les vertus des autres[1].

[1] En parlant des vertus modestes de mes parents et de mes amis, en publiant les bienfaits dont ils me comblèrent, les doux soins dont je fus l'objet, j'offense sans doute leur délicatesse; qu'ils me pardonnent,

Digitized by Google

Je n'ai pas besoin de répéter qu'une piété fervente régnait au Battoné. Ainsi se nommait la terre que M. Leblanc habitait à quelques kilomètres de Nevers; ce que j'ai dit de ses vertus et de celles de sa fille le font assez présumer. Une grande exactitude à remplir ses devoirs religieux s'y faisait remarquer. Ranimée, instruite par l'exemple de ma cousine, fortifiée par elle, je trouvai dans cette pieuse demeure les secours dont j'étais privée depuis long-temps. Mon ame y reçut une nourriture céleste; des paroles divines vinrent l'éclairer; et dans cette famille où l'Écriture-Sainte était le livre de tous les jours, mon jeune esprit se forma à des pensées vraies, grandes, et surtout simples. J'ai reconnu depuis que cette dernière qualité est toujours attachée à la vérité.

J'eus le bonheur de revenir quelquefois habiter sous ce toit hospitalier, j'y fus toujours reçue avec cette amitié franche qui vous rend aussitôt membre de la famille, et se montre reconnaissante du bienfait que vous en recevez; et malgré le courroux de ma cousine, dont la modestie s'alarme sans doute, je continue à être indiscrète.

je n'ai que ce moyen de leur en témoigner ma reconnaissance, et n'ai qu'un regret: celui de ne pouvoir les nommer tous; mais aucun d'eux n'est oublié.

Digitized by Google

M. Leblanc avait eu les honneurs de la prison. Après la mort de Robespierre, rendu à la liberté, il revint habiter sa campagne. La bienfaisance et l'hospitalité y rentrant avec lui, les malheureux en trouvèrent bientôt la route.

Nevers en contenait beaucoup sur lesquels les lois portaient toutes leurs rigueurs. Un grand nombre de prêtres non sermentés, n'ayant pas voulu abandonner les fidèles, y avaient traversé la terreur cachés dans de profondes retraites, d'où ils ne sortaient que la nuit pour porter des consolations aux malades. Quelques-uns, surpris dans l'exercice de leurs fonctions apostoliques, d'autres trahis par d'infidèles amis, payèrent de leur vie leur pieux dévouement; mais Dieu en conserva pour le soutien des ames chrétiennes.

La vie de ces hommes de Dieu était dure à supporter : Ensevelis dans d'étroites demeures, privés de mouvement et parfois d'air et de jour, ils succombaient à leurs souffrances. M. Leblanc, plein de compassion pour eux, sut y trouver remède, et bientôt ils vinrent tour-à-tour au Battoné, respirer un air pur et refaire leur santé détruite par cette longue réclusion. Ils arrivaient et repartaient la nuit. Leur présence était un secret pour une partie des domestiques; et comme la maison était petite, il en résultait une surveillance d'une continuité pleine d'intérêt et

Digitized by Google

M. l'abbé étant sourd, il n'en tint aucun compte, et continua comme un sourd. L'étranger continua aussi sa promenade; n'entendit rien ou ne voulut rien entendre et s'éloigna sans toucher à cette porte qu'il eût pu si facilement ouvrir. Oh! j'aurais beaucoup à dire sur ces journées si fertiles en émotions! au milieu de nos alarmes, il y avait parfois des détails très amusants.

Un jour que, pour distraire notre pauvre sourd, nous faisions une partie de reversis, mademoiselle de Lespinasse, une cousine qui demeurait chez elle, et moi, une servante affidée accourt pour nous avertir qu'une dame du voisinage arrive à pied d'un côté par lequel d'ordinaire on ne vient point, qu'elle est sur ses pas. — La curieuse, dit ma cousine, elle veut nous surprendre; vite, vite, monsieur l'abbé, levez-vous. — Hein? qu'y a-t-il? — Paix donc, partez doucement et vite. — Ah! je comprends, reprit-il de sa grosse voix, il vient quelqu'un; — et reculant sa chaise avec grand bruit, marchant de même, il eut à peine le temps de sortir avec fracas par une porte, que l'autre s'ouvrait. — Cachons vite ce panier de fiches, continuons, on ne remarquera pas les quatre couleurs; — et nous levant à l'entrée de la dame, nous eûmes soin de renverser les paniers et de mêler les cartes, qui furent emportées bien vite pour faire place aux rafraîchissements d'usage.

Digitized by Google

On conçoit que de pareilles surprises arrivaient journellement. Parfois des visites qui demandaient à dîner, forçaient nos gens à rester dans leur chambre, sans pouvoir se remuer, car leurs appartements étaient censés inhabités. Nous leur portions nous-mêmes à dîner; il fallait mille ruses pour éviter les nouveaux venus; le sans gêne de la campagne nous exposait à les rencontrer à tous moments. Nos reclus, qui jouissaient d'une liberté d'autant plus chère que long-temps ils en avaient été privés, murmuraient de cette courte détention, et brûlaient du désir d'aller au fond du bois respirer et se mouvoir sans contrainte. Aussitôt l'affaire était entreprise : M. Leblanc faisait une partie, la cousine de Lespinasse entretenait le reste; momentanément on fermait une porte, et les chemins libres, nos prisonniers gagnaient le bois, s'y enfonçaient et restaient dans un fourré jusqu'au signal qui leur annonçait le départ des fâcheux. Leurs voitures éloignées, j'allais donc renfermer ma petite chienne dans ma chambre, puis je courais l'appeler à grands cris dans le bois; à ma voix retentissante, nos bons vieux prêtres sortaient de leur cachette. Le drôle de la chose était que ma chienne s'appelait *Coquette*, et nous avons souvent ri des graves figures qui répondaient à ce nom. Mille petits incidents amenaient la gaieté; j'en profitais vite, car étant rieuse de mon

Digitized by Google

naturel, un certain besoin de compensation se faisait sentir en moi. Tout ce rire du jeune âge, étouffé par tant de larmes, me sortait par les pores, il me suffoquait, et souvent je faisais rire aussi nos vieux abbés. La gaieté est contagieuse quand elle est de bon aloi, et d'ailleurs nous y gagnions tous.

Un soir, il arriva un de ces Messieurs ayant une vue si basse qu'il pouvait à peine se conduire. Son guide l'avait laissé à la porte du Battoné; il venait demander à souper seulement, devant repartir ensuite pour le lieu où il était attendu. — Mais comment faire? nous dit-il, j'y vois peu le jour, la nuit je n'y vois pas du tout; je ne connais pas les chemins de traverse. Si du moins j'étais sur la grande route, je saurais m'en tirer, je n'aurais plus qu'à marcher tout droit.

— Il prendra chaque buisson pour un homme, me dit mademoiselle de Lespinasse, et tombera à chaque motte de terre qu'il trouvera sous son pied. Je n'ai pas de guide sûr à lui donner; Alexandrine, te sens-tu le courage de l'accompagner avec moi jusqu'à la grande route, il y a à peine trois kilomètres? — Certainement, répondis-je; c'est partie faite. — En partant, j'appellerai le jardinier, ajouta ma cousine, pour que nous ne soyons pas seules. Je ne lui dirai rien d'avance, il est brave homme, mais faible et bavard.

Nous partîmes par une nuit fort noire. En passant

Digitized by Google

devant la maison du jardinier Javelle, nous l'appelâmes, et il nous suivit sans soupçonner notre entreprise. Nous voyant gagner au loin, il s'étonna, puis s'effraya; car Javelle n'était point un brave. — Au moins, Mademoiselle, si vous m'aviez prévenu, j'aurais pris des armes.— Nous ne courons aucun danger, Javelle. — Mais si, Mademoiselle, nous pouvons rencontrer des gens, des chiens, et je n'ai pas même un bâton. — Il s'abandonna à de tristes suppositions, dont il ne sortit qu'en remarquant ma robe blanche, et s'écria : — A présent, Mademoiselle, je n'ai plus peur, on vous prendra pour un esprit, et tous ceux qui nous rencontreront s'enfuiront au plus vite. — A merveille, Javelle, repris-je en riant : je dirai que je viens du purgatoire pour prêcher la pénitence aux pécheurs. — Nous gagnâmes la grande route sans encombre et nous revînmes de même, après avoir laissé notre brave homme sur le droit chemin.

Quelquefois nous accompagnions un de ces dignes prêtres chez un malade auquel il portait le viatique. Nous marchions à la suite du serviteur de Dieu, répétant à voix basse les litanies des saints et de ferventes prières. Les bois nous couvraient de leur ombre et ces voûtes de verdure nous gardèrent le secret. Nul écho ne redit nos chants mystérieux; nul traître jamais n'y mêla sa voix perfide. Le Saint des saints, n'ayant pour

Digitized by Google

escorte que des enfants et de faibles femmes, traversait paisiblement les sentiers solitaires pour aller enrichir et consoler le pauvre qui l'appelait. A genoux et prosternées devant lui, nos voix timides répondaient au prêtre, et le mystère s'accomplissait. Nous laissions dans cette humble demeure la vie et la lumière; et revenant tout ravis de joie et d'admiration, nous murmurions doucement encore nos chants d'amour.

Digitized by Google

Digitized by Google

CHAPITRE VI.

Amitié de Madame de Bèze qui me rend heureuse. — Mort de Madame Grimauld. — Genre de vie d'alors. — Affection de Mademoiselle Melon pour moi. — Intrigues des gens que cette affection inquiète. — Mélancolie qui en résulte. — Ma santé en souffre. — Je suis forcée de la quitter. — Je vais chez Joséphine Grimauld, à Nevers. — Je la trouve souffrante. — Je gagne le Battoné. — Loi des otages. — Ce temps de nouvelle terreur passe. — Le préfet de Moulins me permet d'y revenir.

En quittant le Battoné, je trouvai chez M. de Chaligni [1] le même cœur. Tous mes parents semblaient lutter de bienveillance et de générosité pour me dédommager par leur amitié tendre et active de toutes les privations auxquelles j'étais soumise. Je n'oublierai

[1] J'ai parlé plus haut de M. de Chaligni, mon cousin, et neveu de mademoiselle Melon. Il avait été incarcéré avec sa fille et son fils cadet. L'aîné avait émigré.

Digitized by Google

jamais avec quelle délicatesse madame de Bèze, sa fille, soulevant le voile qui en cachait le grand nombre, s'aperçut de mon dénuement, et partagea ce qu'elle avait alors avec sa pauvre amie. Elle eut pour moi l'affection d'une sœur. C'est faire comprendre en un seul mot de combien de soins je fus l'objet; c'est dire leur constance et le bonheur qu'elle sut répandre sur les journées que je passai près d'elle, dans cette petite habitation de Mont[1], où son père se retira avec elle, et Frédéric, son fils cadet, après la terreur, lorsque les prisons s'étant rouvertes pour eux, il leur fut permis d'y revenir respirer l'air pur de leurs montagnes. Ils en trouvèrent les murs entièrement dépouillés, et une si parfaite absence de meubles, qu'une huche retournée leur servit à la fois de table et de chaise pour y prendre leur premier repas. C'était l'unique objet dédaigné par la rapacité des spoliateurs.

La manière dont je fus accueillie dans cette excellente famille est gravée dans mon cœur en traits ineffaçables, et je me plais à revenir sur ces temps où

1 La terre de Mont est située près de Moulins-Engilbert, dans le Morvand (département de la Nièvre), pays très montagneux; la maison en était fort petite; une pièce d'eau, entourée de peupliers, terminait agréablement le jardin, d'où l'on avait une jolie vue. L'accueil gracieux des maîtres de Mont ne permet point d'en perdre le souvenir.

Digitized by Google

ma misère me rendit si riche d'amis dévoués, d'amis dont la générosité était telle, que j'aurais pu y rester toujours, sans qu'ils m'eussent jamais fait sentir que ma présence leur était importune.

Il y avait alors dans les relations qui se reformèrent entre les familles nobles, un charme que le retour de la fortune leur fit perdre plus tard. En retrouvant leur position d'autrefois, beaucoup d'entr'elles s'appauvrirent peu à peu de ces vertus fortes et douces, nées de la conformité de leurs souffrances, accrues par les mêmes épreuves, dans un séjour où d'égales privations les avaient rendu véritablement égaux.

Portant hier des fers, libre aujourd'hui, chacun sentait également le besoin de partager encore avec ses compagnons d'infortune cette nouvelle égalité de sensations agréables, et de jouir de ces bons jours avec ceux qui connurent les mauvais. Les maisons étaient dévastées, mais on n'était pas difficile; le bonheur de se retrouver chez soi empêchait de s'apercevoir de tout ce qui y manquait. Ce bonheur rendait communicatif; on allait se voir, se féliciter. Jamais on n'était inquiet pour loger son monde; si la société était trop grande pour la place, les jeunes gens couchaient sur la paille, les dames s'arrangeaient comme elles pouvaient; on riait de bon cœur de tous ces petits incidents, et le lendemain vous retrouvait con-

Digitized by Google

tents comme la veille. Les plus simples mets couvraient la table, le plaisir de la liberté assaisonnait tout au mieux; trop joyeux du présent pour bien envisager l'avenir, on mettait bien vite en commun tous ses plaisirs pour en doubler le prix.

Lorsque cette douce ivresse fut calmée, qu'à force de temps, d'économie et de sollicitations, les fortunes se rétablirent, cette cordialité disparut. L'inégalité des titres et des richesses en mit dans les relations. L'éveil une fois donné aux orgueilleuses prétentions du rang et de la fortune, le joyeux sans façon qui faisait vivre si heureusement s'évanouit. L'égoïsme et l'ambition, trouvant carrière, travaillèrent les esprits. Tout tendit à s'élever, et l'on ne s'aima plus. Ainsi finit cet heureux temps, nouvel âge d'or, entre deux siècles de fer.

Telle fut la couleur de cette rapide époque, où les passions, lasses de tant de combats, s'étaient assoupies. Mais elles dormirent peu. Bientôt réveillées, elles reparurent sous d'autres formes, arborant de nouvelles bannières, passant par toutes les nuances, pour garder le pouvoir ou pour y atteindre. Mes parents n'en changèrent pas. La loyauté est inaltérable.

Vers ce temps, j'eus le malheur de perdre madame Grimauld. Elle mourut au moment où elle allait quit-

Digitized by Google

ter la terre de Lurcy pour se rendre à Nevers. J'obtins la permission d'aller pleurer, avec Joséphine, sa mère et la mienne. Je passai près d'elle le peu de temps qu'elle resta encore à Lurcy, et je revins tristement à l'Ombre.

Après avoir vécu au milieu d'amis si tendres, la vie m'y parut amère; c'était le dénuement complet de l'exil. Rien pour l'ame, rien pour le cœur, pas une conversation qui pût nourrir l'esprit; une existence toute animale, des divisions, des intérêts qui s'entrechoquaient, des partis attentifs à se nuire, des calomnies réciproques, tel était le tableau qu'offrait la maison de ma tante. Un domestique nombreux, qui voyait rarement sa maîtresse, était peu fait à la respecter. Mademoiselle Melon, ne quittant presque plus sa chambre, ignorait les révolutions qui troublaient la paix de son empire; ne voyant que par les yeux de Babet, sa femme de chambre, et faisant donner ses ordres par elle, ils n'étaient pas toujours justes et trouvaient de la résistance. Cette femme de chambre se rendait redoutable à tous; et si tous la craignaient, tous aussi s'unissaient pour lui vouer une haine parfaite. J'ignorai long-temps l'étendue de son pouvoir, ou plutôt l'emploi qu'elle en faisait, me tenant éloignée des intrigues par un sentiment secret qui m'inspirait la crainte de les connaître. Satisfaite de possé-

Digitized by Google

der l'affection de ma tante, heureuse de voir cette amitié s'accroître chaque jour, je cherchais à m'en rendre digne par les soins les plus assidus, et par toutes les ressources que pouvait m'offrir un cœur reconnaissant et un esprit naturellement porté à la gaieté. En quittant sa chambre, je me rendais promptement dans la mienne, sans pour ainsi dire regarder autour de moi. Redoutant d'apercevoir des désordres qui eussent souillé ma vue, je n'en sortais que pour faire quelques promenades solitaires et retourner chez ma tante. Cette existence était monotone mais calme, et je m'y faisais. Elle dura peu.

La bienveillance que mademoiselle Melon me témoignait, inquiétait deux personnes : le curé, que j'offensais en n'allant point à sa messe, et Babet qui craignait de voir s'élever un pouvoir rival du sien. Ma tante devint de jour en jour plus froide et plus sèche pour moi ; des caprices inexplicables rendirent ma situation très difficile. Ce qui était bien aujourd'hui déplaisait demain ; quelquefois bien accueillie, quand elle écoutait son cœur, l'instant d'après j'étais repoussée. Ma tante ne s'expliquait point, et son mécontentement s'accroissait toujours. Je n'osais lui en demander la cause. Étudiant mes actions, mes paroles et jusqu'à mes mouvements pour ne lui déplaire en rien, je n'y réussissais point. Recourant alors à Babet : — Vous

Digitized by Google

qui connaissez ma tante, lui disais-je, vous qui savez ce qui lui convient ou lui déplaît, instruisez-moi de ce qui lui est agréable, afin que j'en fasse mon étude.

Et cette fille artificieuse, abusant de ma confiance, me donnait de faux conseils, heureuse de trouver un moyen si facile de détruire une affection qui lui causait de l'ombrage. Quand ma tante voulait être seule, Babet m'engageait à me rendre chez elle; et lorsqu'elle désirait me voir, je recevais le conseil de ne pas y aller : de sorte que j'agissais constamment à rebours. Je me rappelle d'être restée huit jours renfermée chez moi, parce que mademoiselle Melon m'avait fait défendre sa porte. Pendant ce temps, Babet lui représentait combien j'étais ingrate et obstinée, puisque recevant une si généreuse hospitalité chez elle, je lui refusais les égards les plus simples et les plus justement dus à la maîtresse de la maison, sans même parler de la tante et de la bienfaitrice ! Quand elle croyait avoir soulevé un grand courroux, elle l'engageait à me supporter encore, à prendre ma position en pitié. L'excellent cœur de mademoiselle Melon plaidait toujours en ma faveur. Rappelée par elle, je reparaissais bien vite; trop contente de la bonne réception qu'elle me faisait, je n'avais pas le courage de lui demander la cause de ma disgrace passée. Ma tante, qui redoutait la moindre explication, s'en trouvait satisfaite, et je

Digitized by Google

me livrais sans défiance à ce calme trompeur, jusqu'à ce qu'une nouvelle bourrasque vînt encore menacer ma nacelle. C'est ainsi qu'à force de revenir à la charge, on parvint à me priver non-seulement de la tendre affection de ma tante, mais encore à lui rendre ma présence importune. Ce ne fut pourtant qu'avec précaution et par degré que l'on parvint à lui faire haïr l'orpheline qu'elle avait reçue avec tant de bonté. L'envie et la fraude mêlent lentement leurs poisons, et travaillent d'une main sûre; leur vue, longue et perçante, découvre de loin la place où elles frapperont, et elles frappent juste [1].

Ma tante, qui ne se rendait plus à l'église, alla à la messe, pour me reprocher à son retour de manquer de religion. Le curé, qui espérait vaincre ma persévérance à le fuir, me parlait de l'influence qu'il exerçait sur l'esprit de ma tante, et cherchait à ébranler ce qu'il appelait ma philosophie, en m'assurant qu'il était maître de porter mademoiselle Melon à faire son testament en ma faveur. — Je n'y ai pas de droit, disais-je; elle a des héritiers plus proches; — et ne m'abaissant point à répondre à ses discours insidieux, je me taisais.

1 Confinée dans ma chambre, je ne m'étais pas aperçue que Babet s'enivrait souvent. Quand elle avait bu, elle ne répondait point à l'appel de la sonnette, et ma tante, furieuse de sa négligence, la lui

Digitized by Google

Je n'avais pas de nouvelles de mon père. Accablée par mon isolement, mes réflexions étaient sombres. Où aboutira cette existence? Quand viendra le soir de ce triste jour? Quand serai-je délivrée de la vie? Oui, la vie commençait à me devenir lourde. Ma santé, minée par une profonde mélancolie, se détruisait visiblement; privée d'amis et de lectures fortifiantes, je tombais comme d'inanition. Ma mémoire, en me rappelant quelques poésies fraîches et gracieuses sur les plaisirs et le bonheur promis à la jeunesse, ajoutait à mon découragement. Sans plaisir ni bonheur, je pleurai amèrement mes dix-huit ans.

La Providence, qui mesure notre courage, vit chanceler le mien. Aussitôt, une consolation inattendue lui fut envoyée. Je vis tout-à-coup arriver mon frère cadet, dont j'ignorais la destinée. Il avait trouvé le moyen de rester au service malgré son inscription sur la liste des émigrés; peut-être grace au nom d'emprunt qu'il y avait porté en premier lieu. Il venait

reprochait vivement ensuite.— Mais je ne pouvais venir, Mademoiselle, je n'en avais pas le temps. — Comment, quand je sonne ? — Oh ! c'est que mademoiselle des Écherolles a besoin de moi ; elle ne sait rien faire, et quand je ne puis pas venir, c'est qu'elle m'occupe à mille choses pour elle.— Ma tante, justement irritée contre moi, redoublait de mauvaise humeur sans m'en dire la cause; et j'étais loin de la soupçonner, car je n'étais même servie par personne, Babet s'y opposant, comme je l'ai appris depuis.

Digitized by Google

d'Italie et se rendait en Bretagne. Le trajet était long, et comme les appointements d'un conducteur des équipages d'artillerie n'étaient pas très considérables, il en fit une partie à pied. Je fus d'autant plus heureuse de son arrivée, que le désir de savoir ce que j'étais devenue l'avait porté à demander un changement de destination. Cette présence si chère, si inespérée, m'apporta la vie. Ma tante le reçut à merveille. De douces causeries, de charmantes promenades ne firent qu'un jour de fête des huit jours qu'il me donna. Nous échangeâmes nos pensées les plus secrètes pour la consolation de tous deux. Un seul point restait un mystère réciproque : c'était notre petite fortune; il soupçonnait que je manquais d'argent, et se faisait riche pour m'en laisser. De mon côté, craignant de le dépouiller, j'en faisais autant. Je parvins à éviter ses dons; et possédant par hasard une légère somme, je la cachai avec soin dans ses vêtements. Ce petit mystère ne lui fut révélé que quand il ne lui était plus possible de me la rendre; mais cette fois seulement j'eus le bonheur de réussir, car le plus souvent mon frère partagea ce qu'il possédait avec moi. Son amitié devinait ce qui pouvait me manquer; et sans doute plus d'une fois, ce fut aux dépens de ce qui lui était nécessaire qu'il vint à mon secours. Je ne puis assez dire combien sa tendresse sut adoucir ma triste existence.

Digitized by Google

Ses lettres soutinrent long-temps mes forces, mais ensuite elles traversèrent difficilement la Vendée. Il était à Port-Louis, nommé alors Port-Libre. Les chouans, se répandant sur les routes, interceptaient les communications, et je retombai bientôt dans l'isolement. Je cherchai quelque distraction dans l'étude de l'italien, dont un bon prêtre m'avait donné quelques connaissances pendant mon séjour au Battoné. Je ne possédais, dans cette langue, d'autre livre que les *Nuits d'Young*. Je les lus avec ardeur, leur mélancolie s'harmoniait avec la mienne. Elles agirent puissamment sur une jeune imagination, qui, fatiguée par sa propre activité, retombait violemment sur elle-même. Les grandes images et les beautés qu'elles renferment me ravissaient d'admiration. Je me lançai dans l'immensité qu'elles ouvraient à mes yeux; j'aimais jusqu'aux sombres tableaux que Young y répand avec profusion. Planant au-dessus de la terre, mon ame se précipitait dans l'infini, mais comme rien n'en modérait l'élan, que la vigueur et l'audace de mes pensées s'accroissaient par la contrainte dans laquelle je vivais : je succombais sous le poids des idées qui se révélaient à cette ame avide, et mon corps s'affaiblissait. Je me sentais heureuse de voir mes jours décliner si tôt vers leur fin. Combien de fois, repassant dans ma pensée ce qu'était la vie et ce que serait la mort, j'ai passé

Digitized by Google

les nuits, assise près du foyer solitaire qui éclairait ma cellule, et plongée dans de graves méditations, mon esprit et mon cœur unissaient leurs forces pour s'élever jusqu'à ces régions célestes où l'on ne souffre plus! Souvent aussi, savourant le repos et le silence: tout dort, pensais-je, je suis libre; et l'air me semblait plus pur et plus léger.

Je n'entrerai pas dans le détail minutieux des peines de chaque jour, ainsi que des menées sourdes qui amenèrent enfin une rupture. Je ne les connus que plus tard. Mademoiselle Melon alors me parut excusable et mes regrets d'avoir été trop sensible à l'amertume de ses discours furent très sincères. Cependant, je n'aurais jamais pu lutter avec avantage contre un pouvoir sous lequel ma tante elle-même courbait la tête, et quand elle m'exprima combien il lui était désagréable d'avoir chez elle une jeune personne qui ne lui convenait pas, je compris qu'il fallait partir et j'en pris sur-le-champ la résolution.

Je ne la quittai point sans l'assurer de ma fidélité à conserver dans mon cœur la reconnaissance que je lui devais, et sans lui demander la permission de venir quelquefois l'en assurer moi-même, permission qu'elle voulut bien m'accorder.

Ma tante, qui me savait sans ressources, avait cru ma résolution l'effet d'une exaspération passa-

Digitized by Google

gère. Elle parut surprise et affligée de mon départ, elle eut même la bonté de me l'exprimer; mais ses dernières paroles étaient encore brûlantes dans mon ame, et rien ne pouvait me faire changer. Je lui demandai pardon des torts que je pouvais avoir eu envers elle; mes excuses la touchèrent, et toutes deux nous pleurâmes en nous séparant. Plus tard, le pouvoir de Babet força ma tante à m'écrire quelques lettres fort dures; mais revenant à sa générosité naturelle, j'en fus accueillie avec une grande bienveillance, lorsque plus tard, je vins lui présenter mes respects.

Pour achever ici ce triste épisode, je dirai encore que l'arrogance de cette femme de chambre devint telle, que mademoiselle Melon, affaiblie par son grand âge, n'ayant plus la force de rompre le joug qui l'accablait, se vit obligée d'appeler son neveu, M. de Chaligni, à son secours, pour chasser une servante-maîtresse qui la maltraitait. La méchante Babet fut remplacée par une femme honnête et douce. Ma tante, ayant retrouvée la paix dont elle était privée depuis longtemps, passa les dernières années de sa vie paisiblement; elle reconnut alors combien elle avait été trompée et daigna me rendre justice.

J'allai à Nevers chez Joséphine, qui depuis longtemps ne me donnait pas de ses nouvelles, elle avait craint de m'alarmer en me parlant de son état, qui

Digitized by Google

m'arracha des larmes. Joséphine ne marchait plus; un rhumatisme qui s'était porté sur une jambe l'avait fait aller aux eaux, mais inutilement : elle n'en avait rapporté que des béquilles. Il me parut bien pénible de ne pouvoir lui donner mes soins, mais il était possible que l'on connût à Nevers ma qualité d'émigrée; je repartis donc bien vite pour la campagne, triste de me séparer d'une amie aussi chère. Bientôt son état empira au point de faire craindre pour sa poitrine; un chagrin destructeur minait ses forces. Elle m'écrivit qu'elle partait pour Paris, et je revins lui faire mes adieux.

Son père, ennuyé de ses souffrances, l'y envoya chercher d'inutiles secours. Il n'avait plus besoin d'elle, depuis qu'il lui avait arraché un testament en sa faveur. — Joséphine, lui avais-je toujours dit, reste maîtresse de ta fortune pour ton bien, pour celui de ton père. Tu mourras dans la misère si tu lui abandonnes ce que tu possèdes. — Je n'aurai pas le temps de l'éprouver, me répondit-elle. — Et cependant elle vécut assez pour connaître des privations bien cruelles : il l'abandonna en quelque sorte à des soins étrangers. Elle le fit prier de venir à Paris; il avait ses foins à faire. Le médecin lui récrivit : — Si vous voulez voir encore votre fille, ne perdez pas un moment. Il répondit qu'il partirait aussitôt que ses affaires seraient

Digitized by Google

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

ler sur vos jours; ce n'est plus pour vous que je le demande, c'est pour moi, c'est pour mon frère; conservez-vous à vos enfants. — Il céda aux instances de sa fille, et elle s'occupa sur-le-champ de cacher ses gens; car il y avait encore de la contrebande dans la maison. Un bon vieux prêtre y était à demeure sous un autre nom que le sien, il est vrai, mais en arrêtant l'un on pouvait reconnaître l'autre.

Au premier bruit de la proposition qui fut faite de s'emparer de ces quatre Messieurs, un ami de M. Leblanc, quittant Nevers sur-le-champ, vint l'en avertir, ainsi que les trois autres, afin que leurs mesures fussent prises, en cas que cette proposition, une fois agréée, on passât rapidement à son exécution. Il arriva au milieu de la nuit; tout fut bientôt sur pied. J'entendis le bruit qui se faisait avec étonnement d'abord, mais reconnaissant les pas de toutes les personnes de la maison, je compris ainsi qu'aucune d'elles n'était malade. — J'attendrai tranquillement, pensai-je; si l'on a besoin de moi on viendra me le dire; en attendant, dormons encore. — Ce petit monologue à peine achevé, ma cousine entra. — Lève-toi, nous avons besoin de ta chambre; — et lorsqu'elle m'eut fait part de son plan, il fut convenu qu'étant malade, je me recoucherais en cas de visite.

La maison fut aussitôt comme en état de siége; on

Digitized by Google

n'y entrait qu'en montrant patte blanche; à la moindre apparence de danger, chacun devait courir à son poste. Nous fûmes ainsi trois jours; on ne vint point. La motion ne passa pas; peut-être craignait-on qu'elle ne fût prématurée. Après cette petite alerte, tout reprit son cours régulier.

Distraite un instant de mes inquiétudes, je les retrouvai toutes, dès que je n'eus plus à craindre pour mes bienfaiteurs. Je n'avais aucune nouvelle de mon père ni de mon frère aîné. Le cadet, ayant fait partie d'une expédition malencontreuse, languissait prisonnier dans les cachots d'Édimbourg, depuis près de huit mois. Je languissais aussi, n'espérant pas une fin prochaine à tant de souffrances, lorsque je reçus une lettre de Chambolle lui-même, qui m'annonçait sa délivrance et son retour à Paris. Quelque temps après, je vis arriver chez M. de Chaligni, où j'étais alors, un jeune militaire le sac au dos; c'était lui! De pareils moments font oublier les jours mauvais. Il était gai, bien portant; il m'ouvrit sa bourse : elle contenait cinquante beaux louis en or. Je savais qu'il était revenu avec rien; qu'on lui avait disputé et retenu son traitement; qu'enfin il avait été maintenu sur la liste des émigrés, pendant qu'il gémissait dans les cachots. — D'où vient donc cet or? est-il à toi? — Très fort à moi! — Sans avoir dévalisé la diligence?

Digitized by Google

(car cette mode prenait [1]). — Fi donc! je l'ai gagné. Joséphine m'a cru fou, quand elle m'a vu suspendre mon départ pour attendre le tirage de la loterie, où j'avais mis les quatre francs qui me restaient pour toute fortune. Je n'étais pas si fou! Je lui ai rendu ce qu'elle m'avait prêté pour venir; il m'en reste pour toi.

Il s'arrêta peu; rechargeant gaiement son sac sur ses épaules, il gagna Grenoble, où notre constant et vertueux ami, M. de Gueriot, lui offrait une place près de lui.

Ce fut à peu près vers cette époque que l'on apprit le retour du général Bonaparte, qui, traversant rapidement la France, arriva inopinément à Paris; et bientôt on apprit aussi les changements que sa présence apporta dans le gouvernement. En le voyant marcher d'un pas ferme au pouvoir, les uns pressentirent ce qu'il devint; d'autres se plurent à espérer et à voir en lui le soutien de la cause royaliste et le précurseur des Bourbons, dont, pensaient-ils, cet homme puissant préparait le retour. Un grand nombre sus-

[1] Bien des voleurs de profession arrêtaient les voyageurs au nom du roi, pour s'emparer des fonds appartenant à la République; car ils profitaient merveilleusement de l'exemple que leur donnaient les Vendéens qui, comme on le sait, s'emparaient de toutes les caisses publiques pour en solder leurs troupes.

Digitized by Google

pendaient leurs jugements; mais tous avaient besoin de repos, tous aspiraient au bonheur de s'endormir le soir, sans crainte d'être enlevés le matin par les sbires révolutionnaires, troupe désireuse des troubles qui la rendaient puissante; toujours prête à remplir les ordres de la tyrannie, en y ajoutant la sienne. Cette disposition générale des esprits fut au-devant des vues de Bonaparte, et la modération qu'on remarqua bientôt dans les actes qui émanaient de son gouvernement justifia l'attente de tous.

Quelques émigrés rentrèrent tacitement; on apprit que plusieurs d'entre eux avaient été rayés. Mon père revint à Lyon. J'éprouvai aussi le désir de revoir Moulins; croyant même qu'il serait bien d'y reparaître, j'écrivis à M. Delacoste [1], alors préfet de ce département, pour lui en demander la permission. Il me répondit gracieusement que, bien que je ne fusse pas rayée de la liste des émigrés, l'injustice de cette inscription était tellement reconnue, que je pouvais arriver sans crainte et m'attendre à trouver protection.

L'accueil que je reçus à Moulins fut extrêmement flatteur. Tous les amis de mon père, toutes ses connaissances vinrent me voir. Il était bien doux pour

[1] Frothier-Delacoste-Messelières.

Digitized by Google

moi de recueillir tant de marques de l'intérêt qu'on lui avait conservé; je fus très sensible à ces preuves de l'estime qu'on lui portait. Me revoir était aussi une espérance que chaque famille saisissait avec empressement pour elle-même; j'étais la première de ma catégorie reparaissant ouvertement, et comme l'hirondelle, j'annonçais le printemps.

Digitized by Google

Digitized by Google

Moulins. — Vue prise de la Levée.

Digitized by Google

CHAPITRE VII.

Accueil flatteur que je reçus à Moulins. — Louise et ma légèreté. — Grands reproches que je me fais. — Mon père revient à Lyon. — M. Lemaire. — Voyage à Genève. — M. Jurine me déclare poitrinaire. — Retour à Lyon. — Mon père me renvoie au Battoné pour y suivre le traitement ordonné par M. Jurine. — M. Untel. — Je suis mon père à Paris. — Élimination de la liste des émigrés. — Mon frère cadet veut partir pour l'Amérique. — Il reste. — Je vais à Auxonne. — Nous nous fixons à Moulins. — Je me décide à chercher une place. — Tristesse de mon père. — J'en refuse une.

Il est rare qu'une jeune personne obtienne la considération dont j'étais entourée à Moulins ; j'en étais fière, non que je m'en crusse digne, mais parce j'y trouvais un témoignage flatteur de celle dont ma famille avait joui ; c'était un legs de ma tante, on révérait

Digitized by Google

en moi la fille adoptive de cette courageuse victime, et peut-être croyait-on y apercevoir aussi le reflet de ses vertus. Cependant, je ne possédais pas toutes les qualités dont on se plaisait à me croire pourvue; je manquai souvent de prudence, en voici une preuve :

Je me rappelle qu'un matin je vis entrer dans ma chambre l'ancienne cuisinière de ma tante [1]. Elle était dans ses plus beaux atours, toute sa personne sentait l'importance, et marchant d'un air d'ambassadrice, elle s'approcha de moi avec cérémonie. — Qu'as-tu aujourd'hui, Louise, m'écriai-je gaiement; on te croirait de fête; vas-tu donc à la noce? — S'il n'est pas encore question de noce, me répondit-elle d'un ton grave, du moins il s'agit de mariage, et cela vous regarde. — Je restai stupéfaite du singulier à propos de ma question. Profitant de cette heureuse introduction, elle me dit qu'elle était chargée de sonder mes intentions, et de me demander de la

1 Ma tante, à son départ de Moulins, lui avait confié une malle remplie des papiers de notre famille; elle la garda fidèlement pendant la grande terreur, puis un beau jour que le danger était passé, une terreur panique revenant s'emparer d'elle, elle ouvrit la malle, en brûla tous les papiers, et compléta notre ruine.— Ah! Mademoiselle, me dit-elle depuis, c'est bien vrai, j'ai eu tort; le péril n'était plus grand, mais je n'ai pu maîtriser la peur qui m'a prise, et j'ai passé deux nuits à les brûler.

Digitized by Google

part d'un Monsieur qu'elle me nomma, si je consentirais à épouser son fils; que dans le cas où j'accepterais sa proposition, il se faisait fort de racheter la terre des Écherolles. Étonnée de ce qu'il ne se fût pas plutôt adressé à un de mes parents, pour me faire cette demande; craignant qu'un piége ne fût caché sous la promesse que l'on cherchait à obtenir ainsi, je répondis promptement, je devrais dire sottement : — J'ai tout perdu, excepté ma liberté, je veux la conserver encore. — Mais Mademoiselle, me dit Louise, pensez à votre père, à votre position. C'est un très honnête homme, son fils est très bien. — .... Je ne l'ai jamais vu, répondis-je, il ne me connaît pas; qui sait s'il m'aimerait ! — J'en restai là. Les objections de Louise furent vaines; elle s'en retourna d'un pas moins orgueilleux, et je fus très satisfaite de ma belle réponse et de ma haute sagesse, tandis que je n'étais qu'inconsidérée. La proposition de M. L. était digne de réflexion; en demandant du temps, j'aurais cherché près de personnes plus éclairées que moi les lumières qui me manquaient pour me diriger dans une affaire aussi importante. M. L. appartenait à une famille respectable de la bourgeoisie; lui-même était très estimé. Tout me faisait une loi d'accorder à sa proposition l'attention qu'elle méritait, car je ne doute point que la générosité de son carac-

Digitized by Google

tère n'eût proposé des conditions honorables pour mon père, qu'il connaissait depuis longues années. Je me suis fait bien des reproches de la légèreté de ma conduite dans cette circonstance; chaque fois que j'ai vu mon père souffrant et malheureux, le souvenir de mon imprudence pesait sur mon cœur : — il eût dépendu de moi, disais-je, de lui rendre son aisance passée; — et je m'affligeais, mais c'était sans retour. Oh! combien on doit réfléchir sur la moindre de ses actions, avant de se décider; tout est important dans la vie; il n'est rien qui ne porte son fruit jusqu'à la tombe, et ne traîne avec soi son bien ou son mal pendant toute l'existence. A ce dommage réel se joignait, sans doute, celui d'être jugée dédaigneuse et hautaine; je n'étais qu'irréfléchie et insensée.

De retour à Lyon, mon père, cette fois-ci, ne logea point chez madame Guichard, dont la pension eût été trop chère pour ses moyens. Il était chez son tailleur, qui avait pris soin de l'avertir du moment où il pouvait reparaître à Lyon, en y ajoutant l'invitation de descendre chez lui. — Vous trouverez, lui disait le bon M. Lemaire, une petite chambre que vous habiterez aussi long-temps que vous le voudrez, un ordinaire fort simple offert de bon cœur; ne tardez point à venir. — Mon père vint donc s'installer chez ces nouveaux amis, où il fut reçu comme on le

Digitized by Google

lui avait annoncé. Madame Lemaire, pieuse et bonne, le soigna comme s'il eût été son père. Craignant d'être à charge à ces braves gens, je ne pensais point à me rendre près de lui, lorsque je reçus un court billet de M. Lemaire, qui, dans son mauvais français (il était Liégeois), me disait avec une franche bonté : — Nous mangerons une dinde à Noël, venez en prendre votre part; votre papa s'ennuie, je vous attends. — Et je revis mon père, je partageai avec lui la table du bon tailleur; et souvent depuis j'allai m'y asseoir, me trouvant là en famille, et révérant les vertus qui brillaient dans ce ménage, trop modeste pour se douter de sa propre valeur.

On s'aperçut alors du prodigieux dépérissement de ma santé. Une longue habitude de souffrances m'en avait à moi-même dérobé le progrès. Mon père, qui s'affligeait de ma répugnance à consulter un médecin, fit part de ses craintes à son fils cadet, alors à Genève [1], où M. de Gueriot commandait l'artillerie. Mon frère arriva bientôt; il venait me chercher, disait-il, pour visiter avec lui quelques amis qu'il avait en Dauphiné et me faire voir Genève, où M. de Gueriot m'invitait à venir. Mon père approuvant cette proposition, je l'acceptai avec plaisir.

[1] Genève était alors à la France, et chef-lieu du département du Mont-Blanc.

Digitized by Google

Ce voyage fut charmant, je vis Grenoble et plusieurs petites villes où mon frère avait des connaissances. Je ne puis me rappeler sans sourire, qu'en arrivant à Saint-Marcellin, il me dit : — Ici, on mesure le dîner à l'amitié ; comme on m'y aime beaucoup, il faudra manger beaucoup. — En effet, à un souper où nous étions quatre, je comptai cinq rôtis énormes ; il n'y avait pas moyen de faire honneur à tant d'amitié.

Nous passâmes par Chambéry pour nous rendre à Genève, où j'arrivai fort heureusement.

M. de Gueriot me reçut avec une bonté toute paternelle, s'informa en ami de l'état de ma santé ; puis il me dit : — Ma petite, vous vous reposerez demain ; après-demain, vous verrez M. Jurine[1] qui vous attend. Je l'ai prévenu que vous veniez ici pour le consulter.

J'appris ainsi le but de mon voyage. M. Jurine jouissait d'une réputation grande et méritée ; il me devint impossible d'éviter une consultation en règle. Le résultat en fut grave, il crut reconnaître ma maladie à des symptômes très alarmants, et me déclara poitrinaire. Je fus donc soumise à toute la diététique de cet état ; il me prescrivit un régime

[1] M. Jurine, médecin d'une habileté reconnue.

Digitized by Google

austère et des remèdes qui me parurent violents. J'acceptai tout avec la résignation la plus parfaite.

M. Jurine aurait désiré pouvoir diriger lui-même le traitement qu'il m'avait ordonné, mais M. de Gueriot ayant alors reçu l'ordre de partir [1], son départ entraînait celui de mon frère et me contraignit aussi de retourner à Lyon, toute seule et par la diligence, comme si je me portais bien, emportant les plus doux souvenirs d'un voyage que je devais en entier à la générosité de mon frère.

Je ne puis m'empêcher de placer ici une courte réflexion sur ces consultations rapides que l'on va chercher loin, et que l'on rapporte vite. Le malade ne sait pas toujours rendre un compte exact de ses maux; il y a des symptômes trompeurs; le médecin qui ne connaît pas les particularités du tempérament de celui qui le consulte, qui ne connaît pas davantage sa vie et ses habitudes, peut être facilement induit en erreur; et voilà un malade qui repart consolé, muni d'une savante consultation portant à faux. C'est ainsi que M. Jurine, homme très habile, m'ayant reconnue poitrinaire, j'achevai, avec son secours, de détruire mon estomac, où gisait le mal, pour guérir ma poitrine qui se portait bien.

[1] Il fut nommé directeur de l'arsenal d'Auxonne.

Digitized by Google

Mon père fut très inquiet de cette consultation ; et je me vis obligée à le quitter encore, ne pouvant faire les remèdes qu'elle me prescrivait chez M. Lemaire. J'écrivis à mademoiselle de Lespinasse pour lui demander la permission d'aller chez elle, et le printemps me retrouva au Battoné.

Je ne parlerai pas de la juste douleur que j'éprouvai en quittant mon père. Mes forces décroissaient chaque jour, et je croyais voir pour la dernière fois les lieux dont je m'éloignais. Mes amis me disaient adieu comme à une mourante ; cet intérêt me touchait profondément, mais la solennité attachée à toutes ces séparations augmentait la mélancolie qui, elle aussi, minait sourdement ma vie.

Tous ces voyages n'étaient pas fort dispendieux, mais incommodes et très fatigants. Les diligences et les pataches [1], voitures à la portée des pauvres de mon espèce, étaient fort dures. J'arrivai très fatiguée chez ma cousine, et j'y commençai bientôt le lait d'ânesse. madame de Bèze vint passer avec nous quelque temps ; et malgré la tristesse de l'époque d'alors, nous passions des moments embellis par l'amitié réciproque

[1] Je crois avoir déjà dit que c'étaient de petites charrettes à deux roues et quatre places. On y était assis dos à dos. Elles étaient conduites par un homme assis sur le brancard et n'avaient qu'un cheval. Elles allaient alors aussi vite que la poste.

Digitized by Google

qui nous unissait. Un vieil abbé Pepin était encore commensal du Battoné, mais présenté dans le monde comme M. Du Raisin, ancien ami de la maison, il y vivait assez librement, malgré son titre à être suspect. On ne désirait plus trouver autant de coupables, cependant les émigrés n'osaient point encore se montrer ouvertement.

Nous étions tous réunis dans le salon, et c'était vers le déclin du jour, lorsqu'on vint dire à M. Leblanc qu'un étranger demandait à lui parler. Il s'avance aussitôt au-devant d'un homme à la contenance humble, au regard baissé, qui lui exprime à voix basse combien il lui en coûte de réclamer l'appui de personnes auxquelles il est inconnu, mais qu'il s'y voit forcé par sa triste position; qu'il est émigré, sans passeport et sans ressources, que ne sachant où aller, il sollicite un asile pour cette nuit seulement. M. Leblanc le laisse à peine achever, se retourne vers nous en nous le représentant comme un infortuné dont le sort le touche profondément, et le recommande aux soins de sa fille. Mademoiselle de Lespinasse était portée par son cœur à voler au secours de tous les êtres souffrants. Cet étranger avait un titre de plus pour l'émouvoir : ses oncles, ses cousins étaient émigrés, et peut-être alors sollicitaient aussi la pitié des ames compatissantes.

Digitized by Google

Nous avions toutes la même pensée, et moi qui venais de reconnaître mon inconnu aux douze francs[1], je me sentais fort embarrassée de ce petit bienfait, et je fis semblant de ne pas le connaître. Il vint au-devant de mes vœux en faisant de même, et je lui sus gré de ménager ainsi ma délicatesse.

Cependant, je dis à ma cousine que je croyais l'avoir vu deux ans auparavant chez madame Grimauld; mais craignant de lui faire tort par un récit peu fidèle, j'appuyai légèrement sur ce qui m'était resté de cette courte entrevue. Il me semblait qu'alors il avait dit se nommer Lebrun, et qu'il avait parlé de ses sœurs religieuses, demeurant à Bourges. Maintenant il n'était point question de cela, il nous fit la touchante histoire de ses dernières infortunes. Après avoir couru de grands dangers, il s'était vu forcé de sortir une seconde fois de France; puis, fatigué qu'il était d'errer loin de sa patrie, il avait voulu la revoir. A peine en eut-il touché le sol, qu'il fut arrêté, traîné de prison en prison. Enfin, il venait de s'en échapper..... Son récit, qui parfois avait suspendu notre respiration, nous émut profondément. Il eut le talent de réveiller toute notre sensibilité, et lors-

[1] J'ai parlé plus haut de cet étranger, qui vint chez madame Grimauld, et qui en fut si froidement traité.

Digitized by Google

qu'il se retira, nous restâmes fort touchées de ses malheurs, regrettant de n'avoir aucun moyen de les alléger.

La redingote bleue, qui causa les soupçons de madame Grimauld, avait fait place à un habit gris assez propre. Son extérieur, peu distingué, était, je ne dirai pas modeste, mais humble. Sa position suffisait pour le rendre intéressant à nos yeux. En se retirant dans sa chambre, il remit à la personne qui l'y conduisit une chemise et deux mouchoirs de poche, en la priant de les faire laver dans la nuit, voulant, disait-il, repartir le lendemain matin; malgré cela, il se leva fort tard. Bien avant son réveil, ma cousine, instruite de l'histoire de la chemise, qui n'était qu'un pauvre lambeau, avait fait un appel à notre bonne volonté. Une pièce de toile, rapidement mesurée et coupée, se transformait, sous nos doigts, en bonnes chemises, et quand notre inconnu entra dans le salon, chacune de nous travaillait avec ardeur. Mademoiselle de Lespinasse, armée d'un grand bas de son père, se hâtait d'y recréer un pied neuf. Notre zèle parlait. Il s'avança modestement pour la remercier de la généreuse hospitalité qui l'avait accueilli, et voulut prendre congé d'elle. Ma cousine lui représenta qu'il devait encore être trop fatigué pour continuer sa route, et que, d'ailleurs, elle était chargée par son père de le prier

Digitized by Google

de leur donner quelques jours encore. Il répond en exprimant la crainte d'être importun, hésite, se laisse vaincre, et nous voilà tirant l'aiguille avec un nouveau courage. Lui, pendant ce temps, se tenait à une respectueuse distance, sans trop regarder ce que nous faisions et parlant peu.

J'ai déjà fait comprendre que sa tournure était commune; mais, disions-nous, il y a des émigrés de toutes les classes. Il ne paraît pas aimable; mais reprenions-nous encore, on peut être fort bon soldat sans être aimable. Enfin, toutes disposées à l'indulgence, nous ne songions guère à lui faire un crime de ce qui lui manquait pour plaire.

De son côté, il semblait chercher à nous en dédommager par les soins qui se trouvaient à sa portée; et notre bienveillance nous empêchait de convenir que ses manières avaient une teinte servile. Le fils de madame de Bèze, alors fort petit, nous suivait parfois à la promenade, monté sur une ânesse; notre inconnu lui donnait toute son attention : il le tenait sur sa monture, trottait, allait au pas, assaisonnant toutes ces allures d'instructions à l'avenant. Tout entier aux soins qu'exigeait l'inexpérience de son jeune cavalier, il se mêlait rarement aux conversations de notre petite caravane, qui parcourait joyeusement les paisibles bois du Battoné. De retour à la maison, c'était autre

Digitized by Google

chose : on ne savait comment répondre à sa demande de se rendre utile. Mais il assure savoir parfaitement bien dévider ; aussitôt mademoiselle de Lespinasse ouvrit ses trésors, et les pelotons naquirent en foule sous ses doigts. Il nous raconta qu'une blessure au talon l'ayant empêché de suivre ses camarades, il n'avait eu que ce faible gagne-pain pour se soutenir. — Dans quel pays étiez-vous? demanda l'une de nous. — En Hongrie, répondit-il. — Nous étions peu instruites de la marche de l'armée de Condé[1], nous laissâmes passer la Hongrie sans réflexion. Il resta, je crois, près d'un mois parmi nous sans dire son nom, et discrètement personne ne le lui demanda, ce qui étonnait beaucoup le petit Bèze, qui dit un jour à sa mère : — Maman, je n'entends jamais son nom, il ne s'appelle donc pas ce Monsieur? — Mon ami, repris-je, nomme-le M. Untel ; — et le nom en resta au Monsieur qui ne s'appelait pas.

—Mais, Monsieur, lui demanda un jour mon respectable cousin, comment faites-vous pour ne pas vous tromper et pour éviter toujours de tomber entre des mains dangereuses à votre sûreté? — Oh! rien n'est plus facile, répondit M. Untel : je m'adresse au

[1] Il est certain qu'on était fort peu instruit de ce qui se passait hors de France; du moins nous en étions fort ignorantes.

Digitized by Google

premier paysan que je rencontre, car les paysans sont moins soupçonneux que les citadins; je lui dis que j'ai perdu le nom d'un particulier de ce canton auquel je suis adressé; que je me rappelle seulement que c'est un homme respectable, connu par sa bienfaisance et ses vertus, ayant été persécuté pendant la terreur, et c'est ainsi que l'on m'a montré le chemin du Battoné, en me disant : — allez, ce ne peut être que M. Leblanc. — Nous applaudîmes à cette ruse, qui contenait une louange aussi douce que vraie des vertus de mon cousin.

Enfin, au bout d'un mois, il annonça son départ. Les chemises étaient faites, les bas rentés, il n'y avait plus de raison pour l'engager à prolonger son séjour, on le laissa partir. Un petit paquet de trois chemises neuves et autant de paires de bas fut déposé dans sa chambre. Madame de Bèze, la seule qui pût disposer de quelque chose, fit cacher dans son bonnet de nuit le prix des leçons d'équitation de son fils, qu'une noble délicatesse l'empêchait de lui offrir elle-même. Notre homme, qui ne s'apercevait de rien, reçut nos adieux avec une humble reconnaissance, et le lendemain à la pointe du jour, M. Untel et son paquet étaient partis.

Ces détails sur un personnage aussi obscur paraîtront peut-être minutieux, mais ils ajoutent un trait

Digitized by Google

de ressemblance au portrait de cette époque, et quelque opinion qu'ils puissent donner de M. Untel, que je retrouvai plus tard, il faut, en les lisant, se transporter au temps d'alors, mais dépouillé de l'expérience qu'il nous a laissée.

Les malheurs publics et les persécutions particulières avaient isolé les familles; chacun vivait renfermé chez soi, entretenant peu de relations avec le monde, craignant de voir ou d'être vu, et cherchant à en être oublié. Un grand nombre de proscrits obligés de changer souvent de retraites, protégés par la nuit et le silence, venaient demander un asile passager à ceux de leur parti, sûrs d'avance de la discrétion qui les y protégerait. Une juste délicatesse empêchait très-souvent de s'informer curieusement du nom véritable de celui qui s'arrêtait sous votre toit. Il repartait sans l'avoir révélé. Nul soupçon ne le suivait, et le soir encore le toit hospitalier abritait un nouveau fugitif, qui s'en éloignait de même. Beaucoup d'intrigants exploitèrent avec talent les vertus et l'innocence des ames pieuses, inhabiles à deviner la fraude, faciles à tromper parce qu'elles ne connaissent pas le mensonge, préférant d'ailleurs exercer l'hospitalité envers tous, plutôt que de s'exposer au malheur de repousser un véritable infortuné. N'était-ce pas un beau côté de ce temps-là!

Digitized by Google

J'ai dit que j'avais commencé le lait d'ânesse, une violente coqueluche vint l'interrompre. Cette maladie, dangereuse aux grandes personnes, fut épidémique parmi elles. Beaucoup en moururent, et j'en fus violemment attaquée; mais sous une apparence très délicate, je cachais beaucoup de force, et je me remis bientôt assez pour désirer suivre mon père qui passa au Battoné vers l'automne, en se rendant à Paris, où il avait obtenu la permission d'aller solliciter lui-même sa radiation définitive. Eut-il la volonté de m'emmener ou céda-t-il à mes prières? c'est ce dont je ne me rappelle plus. Être avec lui et près de lui me semblait ma seule place dans ce monde; c'était mon unique bien! Ah! ce n'était pas seulement la souffrance qui altérait ma santé, je ne pouvais supporter la vie errante que je menais; je languissais partout, parce que je recevais tout. Sans demeure fixe, changeant de domicile à tout instant, je craignais de m'attacher au moindre objet. Je me promenais tristement dans les jardins, dans la campagne, en regrettant de ne pouvoir pas même posséder un rosier. Il faut partir, qui l'arrosera? comme moi, il mourra.

L'arrivée de mon père me ranima sans doute, car il me permit de le suivre, ce qui fait supposer que ma mine ne l'inquiéta point. Il est vrai que le désir de

Digitized by Google

l'accompagner me fit taire mes souffrances. Nous partîmes en patache [1], locomotive dont la simplicité ignorait le luxe des soupentes. On était peu difficile alors. Presque assise sur l'essieu, trottant, cahotant sur le pavé de la grande route, ma coqueluche et moi nous arrivâmes à Paris, comme si nous nous portions bien, et la première personne que j'y aperçus fut un médecin qui, l'année d'avant, m'avait dit un de ces adieux éternels que je recueillais sur mon passage. Il me croyait morte, et ma vue lui causa une surprise réelle. J'avais appelé de son arrêt, c'était de bon augure. Chambolle, mon frère cadet, se rendit à Paris en même temps que nous. Il y était amené par l'espérance d'obtenir de l'avancement, et pour solliciter sa radiation de la liste des émigrés. Nous en fûmes rayés le même jour, et nous allâmes ensemble promettre de ne pas troubler le repos de la république, promesse que je fis de bon cœur et fort gaiement, car il me paraissait drôle d'être redoutable. La radiation de mon père éprouva beaucoup de difficultés; elle traîna en longueur. Les démarches se multiplièrent sans fruit, ce qui me causait la double affliction de

1 Ces voitures avaient un départ régulier comme les diligences. Leur nombre était subordonné à celui des voyageurs, et s'accroissait avec eux, ce qui rendait cette entreprise florissante, malgré la modicité de son prix.

Digitized by Google

voir le découragement de mon père et d'être forcée de m'en séparer encore. Notre situation gênée ne nous permettant pas un long séjour à Paris.

C'est vers ce temps qu'il fut question d'une expédition maritime dirigée contre l'Amérique, et pour laquelle on promettait beaucoup d'avantages à ceux qui se faisaient inscrire volontairement pour en faire partie; et mon frère, croyant y trouver des chances certaines d'avancement, courut y mettre son nom. Cette nouvelle m'affecta beaucoup. Je craignais toutes les expéditions lointaines; ne pouvait-il pas être fait prisonnier pour la seconde fois, ou périr, sinon par le fer, du moins par la fièvre jaune, qui y faisait de grands ravages. Tendrement attachée à mon frère, frappée des périls où il courait se précipiter, cette nouvelle séparation, sous de si tristes auspices, me semblait devoir être éternelle. De son côté, il ne s'y préparait pas sans un grand déchirement de cœur; il croyait bien y trouver un avantage personnel, mais l'âge avancé de mon père et l'isolement où je pouvais rester encore, jetaient dans son ame de graves sollicitudes.

— Si mon père venait à mourir, me dit-il le soir, que deviendrais-tu seule en France, quand, loin de toi, je ne pourrais venir à ton secours? — J'y ai pensé, mon ami. Hélas! il fallait bien y penser! Je me ferais sœur grise; j'aime à soigner les malades, je serai

Digitized by Google

servante du Seigneur. — Parles-tu sérieusement? reprit-il presque avec effroi; est-ce vraiment ta volonté? — Oui, c'est ma volonté. N'imagine pas que ce soit le résultat d'une impression passagère; j'en nourris le projet depuis long-temps. Le mauvais état de ma santé y serait maintenant un obstacle, mais j'espère que Dieu me la rendra. — Mon bon père dormait déjà profondément lorsque nous eûmes cette conversation au coin du feu, où les confidences échappent au cœur oppressé, où l'on aime à penser à deux. Chambolle me quitta d'un air sombre; il était tard. Au point du jour, je le vis près de mon lit. — Alexandrine, me dit-il, est-il bien vrai que tu te fisses sœur grise, si? — Oui, avec plaisir même. — Je n'ai pu fermer l'œil de toute la nuit. Ton projet me poursuit. Je sais que mon départ t'afflige : promets-moi d'abandonner ton idée, je quitte la mienne; dis adieu aux sœurs grises, et je fais mes adieux à l'Amérique. J'ai encore quelques heures pour retirer ma signature[1], et j'y cours, si tu consens. — J'eus bientôt promis; il resta.

Comme je l'ai déjà dit, la radiation de mon père tirait en longueur. On fait peu de cas des sollicitations du pauvre, parce qu'on ne le craint pas, et qu'on

[1] On avait accordé vingt-quatre heures de réflexion.

Digitized by Google

n'en espère rien ; on le dépouille sans pudeur du peu qui lui reste, en l'amusant par de vaines promesses qui usent son temps et vident sa bourse. On vous dit : si vous ne sollicitez vous-même, vous n'obtiendrez rien; vous venez, et vous n'obtenez rien encore, parce que vous êtes pauvre et que vous êtes dans l'impossibilité de parler d'or comme le riche, auquel on accorde parce qu'il n'est pas dans le besoin. Les portes s'ouvrent devant la richesse, elles se ferment devant la pauvreté; c'est ce qui nous arriva.

Il fut décidé que j'irais à Auxonne, chez M. de Gueriot, avec mon frère, tandis que mon père, qui ne voulait pas abandonner la poursuite de sa radiation, resterait chez une de ses connaissances, qui lui offrit un logement jusqu'à la fin de ses affaires. Cette offre faite avec bonté fit couler nos larmes; pénétrés de reconnaissance par ce secours inattendu, nous priâmes ensemble, et bientôt je quittai encore mon père. Chambolle partit avant moi, parce qu'il faisait la route en partie à pied, et que nous n'avions pas de quoi payer plus d'une place à la diligence. La mienne était dans le cabriolet, fort exposée aux intempéries de la mauvaise saison; car un manteau de cuir, jouant de côté, en garantissait très imparfaitement les voyageurs. Je montai en voiture avec un violent retour de coqueluche, assez peu vêtue, et j'arrivai très malade à Auxonne.

Digitized by Google

Les tendres soins de madame de Gueriot et de son mari me rétablirent bientôt. Ce temps est un des plus doux de ma vie. Je ne saurais assez dire combien je me sentis heureuse et touchée des bontés qu'ils me prodiguèrent. Je passai là un hiver charmant, près de mon frère, jouissant d'un bien-être qui m'était inconnu depuis long-temps, et dont la douceur était augmentée par les espérances que mon père me donnait de sa prochaine radiation, qui eut enfin lieu au printemps suivant. Bientôt après il obtint une pension de 1,800 francs. Ce n'était pas celle de son grade [1]; mais on prétendit qu'il ne le possédait pas depuis assez long-temps pour en obtenir la pension entière, et que la moitié était son droit. Il fallut bien s'en contenter, et même s'en trouver heureux.

Malgré la répugnance que mon père éprouvait à revenir habiter Moulins, il s'y décida dans l'espérance de s'arranger avec quelques-uns des acquéreurs de ses biens. Il y avait déjà bien des exemples, que de braves gens, prenant en pitié leur propre conscience et la misère de ceux que l'on avait dépouillés, leur avaient fait des propositions à la portée des faibles moyens qu'ils avaient conservés, et s'étaient arrangés à l'amiable. Quelques-uns, complétement généreux,

[1] Il était maréchal-de-camp. Je crois l'avoir déjà dit.

Digitized by Google

se contentant des profits faits dans des terres qu'ils avaient acquises pour rien, les avaient remises sans condition aucune à leurs vrais propriétaires. Quelques autres, tout en annonçant une bonne volonté parfaite, faisaient d'onéreuses conditions, impossibles à remplir, et s'en allaient célébrant eux-mêmes leur désintéressement, se plaignant tout haut de ceux qu'ils voulaient obliger. Ce sont eux qui me refusent, disaient-ils. Se faire généreux est un déguisement comme un autre.

Nous nous rendîmes donc à Moulins, mon frère et moi; et mon père vint nous y rejoindre dans un petit appartement convenable à sa médiocre fortune. Nous l'avions meublé avec d'anciens meubles à nous, conservés par les soins de M. de Tarade, dans une petite masure qu'il avait rachetée de la Nation, comme l'on disait alors. Il rendit le tout à mon père. Chambolle retourna près de son bienfaiteur. Ma bonne, madame Duvernai, revint près de nous; elle avait passé tout ce temps chez des amis. Dès qu'elle se crut utile, nous la vîmes reparaître. Aidée d'une femme étrangère, qui lui apportait du dehors tout ce qui lui était nécessaire, elle voulut se charger des soins de notre petit ménage, et nous vécûmes avec toute la sobriété qu'exigeaient nos moyens. Bientôt mon frère aîné arriva d'Allemagne; et, pour la première fois de-

Digitized by Google

puis bien des années, nous eûmes une demeure à nous.

Un seul acquéreur [1] nous rendit un domaine à des conditions raisonnables, quoique onéreuses dans notre position. Un autre se vanta partout de vouloir nous rendre le château des Écherolles et un domaine qu'il avait acheté; mais il ne parla pas des conditions qu'il y mettait, se plaignit de nos prétentions, et s'acquit à nos dépens la réputation d'une grande générosité, sans courir le risque de se défaire d'une terre qu'il voulait garder.

Beaucoup d'émigrés, plus heureux que nous, rentrèrent dans une partie de leurs biens; ils trouvèrent dans une sage économie, jointe à une grande activité, le moyen de payer les dettes contractées pour le rachat de leurs demeures, et coulèrent paisiblement leurs jours au coin du foyer domestique. Il est des familles destinées à sombrer; la nôtre ne put jamais se relever. Tous nos efforts pour nous soutenir sur les flots furent vains; soit qu'aucun de nous ne comprît les affaires, soit, comme je viens de le dire, que nous fussions destinés à périr par d'autres circonstances.

Le peu que nous avions retrouvé n'avait pas suffi

[1] Je dois faire connaître le nom de cet honnête homme; il s'appelait Andrillard, fabricant de faïence.

Digitized by Google

pour racheter le domaine remis à mon père; un brave homme avait avancé le reste : c'était donc une dette. La faible pension de mon père ne pouvait nous soutenir tous. Que d'amertumes se mêlaient à cette réunion si désirée! Combien je me reprochais de le priver de l'aisance modeste dont il aurait joui sans nous. Préoccupée nuit et jour du moyen d'y remédier, je pris alors la résolution d'utiliser ma vie et de chercher une place. Peut-être, pensais-je, j'aurai le bonheur d'ajouter quelque chose à sa faible fortune. Une fois cette idée adoptée, je vivais avec elle. Mon frère aîné, qu'une habitude d'indécision empêchait de prendre pour lui-même un parti décisif, était cependant pour moi de bon conseil, et me fortifiait dans l'intention où j'étais. Mon père [1], inquiet de mon avenir, en comprenait la nécessité, mais il craignait mon éloignement et répugnait à me voir dépendante des caprices d'autrui. On m'offrit d'être sous-maîtresse dans un pensionnat de jeunes personnes; c'était à Moulins même. Il s'y opposa formellement. Plus tard, une dame de ma connaissance voulut me faire entrer chez des parents à elle qui cherchaient une bonne pour

[1] Je dois dire ici que la santé robuste de mon père me permettait de m'éloigner de lui avec sécurité, et si mes soins lui avaient été nécessaires je n'y eusse jamais pensé. Du reste il serait venu habiter la ville où je me serais fixée.

Digitized by Google

leurs enfants; ils habitaient Paris. Elle ne m'avait pas proposée sous mon nom, car ils n'auraient pas voulu prendre une demoiselle; du moins on avait promis que, séparée du reste de la maison, je n'aurais de relations qu'avec la mère. J'étais décidée à tout, mais mon pauvre père ne l'était pas. Ce fut une journée bien triste que celle-là, où, nous fuyant et nous cherchant, nous n'osions nous regarder dans la crainte de lire un arrêt dans nos yeux.

Ma fille une simple bonne! — Pour vous-même, mon père, ne le faut-il pas... — Qu'il avait l'air malheureux!... Je refusai. Sa joie fut grande, et je reconnus à celle que j'éprouvai moi-même tout ce que cette cruelle résolution me coûtait.

Combien les gens riches et heureux ignorent de choses! Ils ne savent ni ne pressentent ces combats entre la nécessité et les sentiments les plus doux au cœur; ces brisements de l'ame qu'il faut cacher comme un crime; ces délicatesses que l'on ne vous pardonne plus, parce qu'elles sont l'apanage de la richesse. Oh! ces nuances de douleurs, que chaque jour rend plus sombres, auxquelles un mot ajoute une ombre; ces nuances qui parcourent toutes les gradations depuis la teinte la plus légère jusqu'au noir le plus noir, qui les connaît bien? qui pourra les décrire? Les heureux du jour s'ennuient de vos malheurs; s'ils croient vous

Digitized by Google

devoir un mot complaisant, il tombe du haut de leur dédain, et cette froide consolation va s'écrire en pointe de feu dans le cœur qu'elle déchire; c'est une glace qu'ils y jettent, et pourtant elle vous brûle.

Digitized by Google

Digitized by Google

Lyon. — Vue du pont de pierre, près du quai de la Saône.

Digitized by Google

CHAPITRE VIII.

Vélocifères. — Mon père placé, à Lyon, dans cette entreprise. — Je vais attendre à Auxonne, chez Madame de Gueriot, le moment d'aller l'y rejoindre. — Singulier roman. — Il se remarie. — Je fais connaissance avec ma belle-mère. — Je vais chercher, à Moulins, Madame Duvernai. — Mon père consent à ce que je cherche une place.— Madame de Malet. — M. de Sancry.— Je pars pour Moulins, sans oser parler de mes projets à ma bonne. — Je me décide à partir pour la Russie.

Dès que mon père eut perdu l'espoir de retrouver pour nous quelques débris de sa fortune, son cœur se brisa et le séjour de Moulins lui devint amer. Nous comprîmes qu'il fallait fuir, et chercher, dans des aspects nouveaux, des distractions à sa mélancolie.

Digitized by Google

Nous allâmes à la campagne, chez des parents, où mon père, accueilli avec une amitié franche, entouré d'objets étrangers à ses tristes souvenirs, retrouva bientôt sa gaieté naturelle et la vivacité de son esprit, dont la fraîcheur, rare à tout âge, le rendait d'une amabilité peu commune. Quant à moi, j'avais rompu avec toute idée de séparation; ma présence lui était chère; heureuse de lui consacrer mes soins, je voyais mon avenir se dérouler paisiblement dans cette douce occupation, lorsqu'une lettre de Martial, mon frère aîné, qui ne nous avait point accompagné, vint donner un tour de roue à notre fortune et nous rejeta dans l'espace.

M. le marquis de Chabannes venait d'obtenir un brevet d'invention pour de nouvelles diligences que tout le monde connaît maintenant, ce sont les *vélocifères*. Occupé à en organiser le service sur la route de Paris à Lyon, il venait de passer à Moulins, où ayant rencontré Martial, il le chargea d'offrir à mon père la direction du bureau de Lyon avec 1,200 francs d'appointements. Beaucoup d'émigrés furent placés par la générosité du marquis de Chabannes, qui secourut ainsi la misère de ses frères d'armes et de ses compagnons d'infortune. J'ignore si ses affaires s'en trouvèrent aussi bien que son cœur. J'ai toujours pensé que mon respectable père était détestable directeur d'un pareil bureau.

Digitized by Google

Mon frère, inspecteur dans cette entreprise, et déjà parti pour Lyon, invitait mon père à s'y rendre au plus tôt, afin d'y commencer promptement les occupations qui l'y attendaient.

Aussitôt que mon père vit une carrière ouverte devant lui, il s'y précipita avec une impétuosité de jeune homme, et saisissant rapidement l'espérance qui lui était offerte, il partit à l'instant même à pied, afin de se rendre à une petite ville voisine où passait une diligence pour Lyon. En peu d'heures je me vis séparée de lui et du paisible avenir rêvé si doucement à ses côtés; mais combien j'étais touchée! car c'était pour moi que mon père courait consacrer ses derniers jours au travail, afin d'alléger les miens. Son départ m'affecta profondément; je ne pouvais me faire à le voir, à son âge, commencer la vie d'un commis de bureau.

Il m'avait promis de me faire venir près de lui, dès que sa position serait fixée. Bien des mois s'écoulèrent; j'attendais impatiemment l'ordre de le rejoindre, lorsqu'il m'écrivit la chose la plus inattendue, la plus extraordinaire pour moi. Il se mariait. Il m'en donnait la nouvelle avec une gaieté spirituelle qui me fait regretter de ne pouvoir le laisser parler lui-même. Je n'ai plus sa lettre.

—On me demande en mariage, me disait-il, je n'ai

Digitized by Google

point envie de me marier; mais puisque je plais et qu'on me trouve aimable, je me vendrai pour 18,000 francs; si on te les assure, c'est chose faite.— Je lui écrivis aussitôt que je le suppliais de ne point risquer son repos pour moi; que jamais je ne pourrais me consoler d'avoir été peut-être la cause de son malheur. Ma lettre arriva trop tard. Il m'apprit bientôt son mariage et ne me cacha point que l'empressement de sa femme en avait précipité la conclusion. Cette particularité accrut mes inquiétudes, ne pouvant me rendre compte des raisons singulières qui avaient porté mademoiselle de Cirlot à faire cette démarche. Je reconnus plus tard que cette union était heureuse et que nous devions être reconnaissants d'un événement qui d'abord se montra sous l'aspect d'une bizarrerie alarmante pour la tranquillité d'un père si tendre.

Puisque c'est à toi, Maria, que ce récit s'adresse, tu prendras quelque intérêt au singulier mariage de ton grand-père; et si d'autres me lisent, ils pardonneront ces détails de famille, car à tout prendre, je ne raconte que cela.

Mon père étant retenu chez lui par un fort gros rhume, ne sortait plus de sa chambre depuis quelques jours, quand il y vit entrer un Monsieur qu'il rencontrait souvent dans la société. Ce Monsieur,

Digitized by Google

étonné lui-même de sa mission, lui apprit, après un assez long préambule, qu'il venait le demander en mariage, ou plutôt lui proposer la main d'une demoiselle qui le trouvait aimable. Cette nouvelle jeta mon père dans un de ces étonnements que rien ne peut traduire. — Mais sait-elle donc que j'ai tout perdu? — Oui. — Que j'ai trois enfants? — Oui. — Que ma pension est médiocre? — Oui. — Que j'ai soixante-quatorze ans? — Elle sait tout cela, et elle va s'expliquer elle-même. — En effet, à ces mots, mademoiselle de Cirlot entra dans la chambre.

En femme entendue, elle donna les détails les plus exacts sur ses affaires, fut très pressante. Mon père, encore surpris de cette vive attaque, se retrancha dans la nécessité d'en parler à ses enfants, pour se ménager une retraite honorable; mais sans doute inquiète d'accorder trop de temps à la réflexion, elle revint bientôt à la charge, et mon père, flatté peut-être d'un intérêt aussi vif, céda. Aussitôt que mademoiselle de Cirlot fut assurée de son consentement, elle se chargea de toutes les démarches nécessaires, et le mariage fut conclu [1]. Elle éluda fort adroitement

[1] Il ne faut point en accuser son cœur; elle craignait que cette clause étant connue de ses parents avant son mariage, ils ne parvinssent à l'empêcher.

Si elle n'a point entièrement rempli envers moi la promesse qu'elle avait faite à mon père, elle s'est du moins montrée très généreuse envers mon frère cadet.

Digitized by Google

la condition que mon père avait faite. Touché de tant de preuves d'attachement, il lui parut plus doux de se donner que de se vendre, et il ne la lui rappela point.

Il n'est personne qui, en lisant ceci, ne pense, comme j'ai fait moi-même, qu'un peu de folie s'en mêlât, ou que cette dame eût quelque chose à cacher. Eh bien! point du tout; quand plus tard je la vis dans le sein de sa famille, je compris toute son histoire.

Mademoiselle de Cirlot avait cinquante ans, lorsque la fantaisie lui vint d'épouser mon père, qu'elle voyait souvent chez sa sœur, madame du Foissac. Elle avait vieilli près de cette sœur, dont le mari la brusquait journellement et la fatiguait sans cesse par de triviales plaisanteries. L'esprit peu étendu de mademoiselle de Cirlot ne lui fournissait pas les moyens de les repousser ou de les supporter; traitée par les siens comme un grand enfant, elle les voyait à la fois spéculer sur sa fortune et livrer ses petits ridicules aux sarcasmes de leur société. L'être le plus faible a ses moments d'énergie. Obsédée d'un esclavage humiliant, elle sut échapper à cette honteuse tutelle au moment où l'on s'en doutait le moins. L'amabilité de mon père et la considération dont il jouissait, la portèrent à chercher en lui le protecteur qui lui était

Digitized by Google

nécessaire. Pour réussir dans une affaire de laquelle son bonheur dépendait, il fallait du secret et de la célérité, c'est ce qui explique tout ce que sa conduite offrit alors d'inconcevable [1].

Ignorant les motifs qui avaient fait agir mademoiselle de Cirlot, j'avais des préventions contre elle, et mon étonnement d'avoir une belle-mère était mêlé d'un peu d'irritation. Je quittai la Bourgogne, où j'avais passé tout ce temps-là, pour rejoindre mon père et faire la connaissance de sa femme. J'arrivai à Lyon par le coche d'eau. Tout le monde sait ce que c'est que l'arrivée d'un coche; l'agitation qui s'y répand à l'abordage prend aussitôt la place de l'ordre et du repos qui s'y faisaient remarquer auparavant. J'attendis, moi, paisiblement dans un coin, que la foule des voyageurs, des paquets et des portefaix se fût éclaircie pour passer à mon tour, lorsque je vis paraître une figure amie : c'était mon père. L'embrasser et causer avec lui comme par le passé ne fut qu'un. Tout-à-coup il me dit : — Ma femme t'attends. — Mon père avait une femme! Nous partons, nous causons encore; il s'arrête : — La voilà. — Je

[1] En effet, elle développa presque du génie dans l'exécution de ce projet où elle avait placé toutes ses espérances de repos et de bonheur. Elle tira un grand parti de l'opinion que l'on avait de sa faiblesse, et triompha avec esprit de ceux qui la croyaient sotte.

Digitized by Google

l'avais de rechef oubliée! Je me trouvai devant une femme petite et ronde, à figure large, plate et colorée, dont le nez était à peine visible; elle était coiffée d'un bonnet-chapeau noir et orange, d'où partait une espèce de résille espagnole terminée par un gland aux mêmes couleurs, qui jouait sur son épaule. J'en restai stupéfaite; mais je reconnus par la suite que son goût pour les couleurs éclatantes ne l'empêchait pas d'être une très bonne femme.

Nos affaires une fois réglées à Moulins, que nous quittâmes sans retour, je me trouvai tout établie chez mon père; mais mon existence n'y était plus la même, ne lui étant plus utile, j'y étais de trop; la petite fortune de ma belle-mère[1], réunie à la pension de mon père, suffisait à leurs goûts tranquilles; mais ma présence dans leur modeste ménage en diminuait l'aisance. Je repris donc mes anciens projets. Les soins de madame des Écherolles pour son mari ne me laissant aucune inquiétude sur une existence si chère, je pouvais donc m'éloigner avec sécurité, et par là j'accomplissais un des vœux les plus ardents de ma belle-mère, qui craignait toute affection rivale de la sienne dans le cœur de son époux.

[1] Il ne restait à ma belle-mère qu'une fortune très médiocre. Elle avait perdu plusieurs maisons incendiées pendant le siége de Lyon. Quelques bijoux attestaient encore l'ancienne opulence dont elle avait joui.

Digitized by Google

De son côté, mon père me voyant sans avenir, reprit toutes ses inquiétudes. — Si je meurs, me dit-il un jour, tu resteras sans ressources; qu'il me sera pénible de mourir! — Profitant de cette ouverture, je le priai de me permettre de chercher une place, fût-ce même hors de France. — Ce sacrifice une fois fait, lui dis-je, le bonheur de me savoir du pain vous consolera de mon éloignement, et vos derniers moments ne seront point troublés par l'idée de ma misère. — Je n'oublierai jamais la réponse qu'il me fit après avoir dompté son agitation : — J'y consens, ma fille; ton bonheur me consolera de ton absence; un père doit sacrifier ses jouissances personnelles à l'avantage de ses enfants, et lors même que je devrais pour jamais renoncer à te voir, pars et sois heureuse... — Il pleura, mon vieux père...

D'après le conseil de mon frère aîné, j'écrivis à madame de Malet, femme d'un de ses camarades, qu'il avait retrouvée à Paris. M. de Malet avait fait la connaissance de mademoiselle de Bélonde pendant son émigration et il l'épousa avant de rentrer en France. Un sentiment impérieux ramène presque toujours un Français dans sa patrie; un sentiment tout aussi impérieux, mais moins doux, me forçait à la fuir. Je peignis franchement ma situation à cette dame que je ne connaissais pas; je lui détaillai

Digitized by Google

les raisons qui me forçaient à chercher une place, et ne cachant point mon ignorance, je ne vantai que le zèle que je mettrais à remplir mes devoirs. Cette lettre, écrite avec une grande émotion, toucha son cœur; une réponse aimable et bonne me parvint rapidement. Madame de Malet, justifiant l'idée avantageuse que mon frère m'en avait donnée, m'écrivit avec une bienveillance pleine de charmes pour moi. — Craindriez-vous d'aller en Russie? me disait-elle. — Ah! je ne craignais que d'être à charge à mon père et de vivre aux dépens d'autrui. — J'irais plus loin encore, lui répondis-je.

Madame de Malet avait une sœur dame d'honneur de son altesse royale madame la duchesse Louis de Wurtemberg, alors à Pétersbourg; ce fut par elle qu'elle espérait m'y trouver une place de gouvernante. Vers ce temps, M. de Lancry, émigré, fixé à Pétersbourg, fit un voyage à Paris. La nouvelle amie que m'avait donnée la Providence lui parla de moi et me fit trouver en lui un protecteur.

M. de Lancry, ancien militaire, était à la tête d'une fonderie considérable dans les environs de Pétersbourg. L'impératrice-mère, qui appréciait les connaissances de cet homme instruit, lui accorda sa protection; il méritait l'estime générale par l'emploi qu'il en fit et ses compagnons d'infortune trouvaient en lui tous les

Digitized by Google

secours dont ses moyens lui permettaient de disposer en leur faveur.

A peine eut-il entendu parler de ma situation qu'il y prit une part toute paternelle. Il convint avec madame de Malet de tous les arrangements de mon voyage. Une fois rendue à Lubeck, il se chargeait du reste des frais jusqu'à mon arrivée à Pétersbourg. Bien plus, il exigeait que j'attendisse six mois chez une dame de ses amies, avant d'accepter une place, afin que je fusse à même de mieux choisir; — car il faut choisir, dit-il; trop de hâte ferait perdre à mademoiselle des Écherolles le fruit d'un si grand sacrifice. Lorsqu'elle aura trouvé une place avantageuse, nous prendrons des arrangements pour le remboursement de mes frais. — Une générosité aussi grande, levant toutes les difficultés, mon départ fut résolu; j'avais un oncle à Pétersbourg, ce qui était une raison de plus pour en préférer le séjour. Non que mon oncle fût en état de m'y soutenir, mais il y était connu, et son nom devenait un appui pour moi, en me tirant de la foule d'aventuriers accourant de toutes parts en Russie, pour y vivre de leur dangereuse industrie.

Un départ comme celui auquel je me préparais, était semblable à une mort qui vous laisserait le sentiment de vos douleurs et de vos affections. Je voyais tout pour la dernière fois. Mes amis me semblaient

Digitized by Google

plus aimants; tout s'embellissait à mes yeux, car j'allais tout perdre. Cette existence était affreuse. Je n'osais fixer mes regards sur mon pauvre père, et je sentis la nécessité de hâter une séparation que l'attente rendait chaque jour plus déchirante. Les affaires que j'avais à Moulins en furent le prétexte, je devais y presser la rentrée de quelques fonds nécessaires à mon voyage. Je demandai la permission de m'y rendre, promettant de revenir avant mon départ définitif[1], et je quittai mon père en le trompant, en me trompant moi-même. — Je reviendrai, lui dis-je, en montant dans la diligence. — Je vois encore mon père, mon respectable père, debout, silencieux, dévorant ses larmes, les yeux fixés sur les miens. La voiture partit. Oh! quelle douleur était dans son cœur et dans le mien. — Je reviendrai! — Mais nous sentions l'un et l'autre qu'un éternel adieu serait impossible à prononcer, et qu'il fallait ne plus se revoir. Nous nous étions compris.

Le peu que nous possédions encore ayant été vendu et partagé, il me resta une faible somme, à peine suffisante pour gagner Lubeck. Je devais me rendre à Paris au printemps. Jusque-là je restai à Moulins et dans le Nivernais, où je voulus prendre congé des

[1] Moulins n'est qu'à dix-huit myriamètres de Lyon.

Digitized by Google

amis dont pendant si long-temps j'avais reçu des preuves d'affection.

Le bruit de mon départ pour la Russie avait circulé rapidement; on le trouva étrange et de toute part le blâme parvenait à mes oreilles. Quel parti désespéré, disait-on dans la société; que ne reste-t-elle chez ses amis, on l'aime, on la verra toujours avec plaisir; mais s'expatrier! A quoi bon? Que trouvera-t-elle dans cette Russie! des désagréments, de fausses promesses, des dangers. Le préfet, M. le marquis Delacoste, qui y avait séjourné, me fit dire de bien réfléchir avant de me rendre dans ce pays éloigné, où je ne trouverais que déceptions; enfin on me blâmait ouvertement de cette entreprise. Que mettait-on à la place de l'espérance dont on voulait me priver, de cette espérance déjà payée par de si douloureux sacrifices? Rien. Blâmer, puis blâmer encore, est le fort de ce grand nombre d'amis, qui n'offrent rien en dédommagement de ce qu'ils vous ravissent. Je fus très fatiguée d'avoir tant d'amis qui m'enlevaient jusqu'à la consolation d'espérer, et j'aurais quitté Moulins sur-le-champ, si le bonheur d'être utile à une amie malheureuse comme moi, ne m'y eût retenue : c'était mademoiselle Guichard, à laquelle je fus assez heureuse de procurer une place de gouvernante à Moulins même. Je ne parlerais pas

Digitized by Google

de cette circonstance qui m'y retint plus long-temps que je le projetais, si je n'éprouvais le besoin de faire remarquer ici que l'être le plus dépourvu de biens et de pouvoir a pourtant quelquefois la félicité d'être utile à ceux qu'il aime, félicité d'autant plus vive qu'il peut plus rarement la goûter. Devant une grande reconnaissance à madame Guichard [1], il me fut bien doux de lui donner une preuve de ce souvenir du cœur.

Je dois parler ici d'une chose qui m'a laissé de longs regrets, qui ressemblaient à des remords. Madame Duvernai, ma bonne, cette femme estimable, dévouée, cette femme rare enfin, nous avait suivie à Lyon; mais ma belle-mère ne voulut pas la recevoir chez elle, soit qu'elle y vît un surcroît de dépense, ou que les recommandations de mon père [2] lui eussent déplu, il ne put la faire changer sur ce point et un éloignement invincible s'établit entre ces deux femmes. Ma pauvre bonne se vit forcée de profiter de l'offre généreuse de madame Guichard, qui la garda chez elle. Son travail y payait bien au-delà de la dépense qu'elle pouvait lui occasionner. Elle s'y soutenait aussi par l'espérance que tôt ou tard, les

[1] C'est chez elle que mon père fut caché pendant long-temps.

[2] Il avait exigé que ma bonne fût traitée avec les égards dus à une amie de la famille. Elle crut peut-être avoir encore à redouter un pouvoir rival du sien. Elle se trompait.

Digitized by Google

difficultés qui nous séparaient s'applanissant, nous pourrions vivre réunies ; et ce fut pour elle un coup de foudre que la nouvelle de mon départ pour la Russie.

Je l'avoue, je n'eus pas le courage de lui en parler moi-même ; tant d'adieux éternels dépassaient mes forces. Ma pauvre bonne, sans crainte comme sans soupçon, me vit partir avec sécurité, croyant mon absence de peu de durée. Je plaçai pour elle, à Lyon, une somme que je possédais en propre et dont mon père m'avait laissé la disposition ; mais toujours vaincue en générosité par cette excellente femme, elle ne voulut jamais en faire usage, et jusqu'à sa mort, elle ne dut son existence qu'à son travail. Elle fut long-temps à me pardonner d'avoir douté de sa force et de son cœur, et de l'avoir quittée sans lui confier mes projets. Ce ne fut qu'à ma vive douleur de l'avoir offensée, à mes prières réitérées, qu'elle voulut bien m'accorder un pardon si nécessaire au repos de mon ame et que mes torts envers elle en avaient banni.

Les affaires de madame Guichard ayant nécessité la vente de sa maison, ma bonne se retira chez un ami de mon père, M. Fellot[1], où elle trouva jusqu'à sa mort les soins et la considération dont elle était

[1] M. Fellot avec lequel nous étions restés en relations depuis le siége de Lyon, devint notre ami et donna de grandes preuves d'attache-

Digitized by Google

digne. N'ayant aucun moyen de rendre à cet honnête homme tout ce que je lui dois, je me trouve heureuse de placer ici l'expression d'une juste reconnaissance. Elle lui était acquise par tout ce qu'il avait fait pour nous, il l'accrut encore en remplissant mon devoir, devoir que la noble conduite de madame Duvernai rendait sacré.

Je ne crois point avoir à m'excuser des détails que je donne sur elle, car tout ce qui est noble et grand a des droits à l'admiration publique, et c'est chose louable que de révéler au monde les vertus et la conduite généreuse de ces ames élues, mais trop humbles pour vouloir paraître.

La renommée insouciante et légère ne porte avec elle que les actions bruyantes qu'elle va rapidement semer dans l'univers. Les hommes, surpris et désireux de l'écouter, apprennent par elle les faits éclatants : les grands crimes, les erreurs célèbres.... mais les vertus modestes échappent à son regard, comme à son vol rapide. Qu'il soit donc permis à une faible voix de raconter la générosité, le désintéressement, la fidélité, l'élévation des sentiments et la grandeur d'ame d'une pauvre et simple femme.

ment à mon père, qu'il ne craignit pas de recevoir et de cacher dans sa maison à une époque bien dangereuse. Il faisait partie de la députation qui vint annoncer à mon père qu'on l'avait choisi pour commander les Lyonnais.

Digitized by Google

CHAPITRE IX.

Je pars pour Paris. — Madame de Bèze m'y accompagne. — La guerre se déclare avec la Russie. — Je ne puis partir. — Madame de Bèze veut que je retourne avec elle en Nivernais. — Je refuse. — Triste séparation. — M. Royer-Collard. — Mademoiselle d'A... — Me voilà chez une folle. — Procès désagréable. — Caractère, esprit, folie de Mademoiselle d'A... — Le procès est jugé. — La famille F... remplie d'égards pour moi. — Victorine. — La baronne de Choiseuil.

Après avoir revu et dit adieu à mes excellents parents du Nivernais, je me rendis à Paris. A peine y étais-je arrivée, que l'on apprit que la guerre était déclarée et les hostilités commencées ; il ne m'était plus possible de partir pour la Russie. Ce contre-temps était cruel. Combien durera-t-il? Que devenir?

Digitized by Google

Madame de Bèze, qui m'avait accompagnée à Paris, me proposa de retourner en Nivernais et d'attendre près d'elle un temps plus favorable à mes desseins. Je refusai cette amie si chère, et Dieu seul sait tout ce qu'il m'en coûta. Mon pauvre cœur avait à peine assez de force pour ce dernier adieu. Ses affaires la rappelant chez elle bientôt, trop tôt, selon mes vœux, je la vis repartir, et je restai seule [1] à Paris.

Avec elle se brisait le doux lien qui me tenait encore attachée à mon pays, à mes habitudes, à tant de souvenirs chéris. Désormais le passé de ma vie serait sans rapport avec le présent; je ne pourrais plus dire : Vous savez, vous étiez-là. A qui pourrai-je parler de mes amis? Qui comprendra mes douces souvenances? Tout me sera étranger. Quand on n'a jamais quitté sa patrie on ne connaît pas le nombre des sacrifices journaliers qui se révèlent à votre ame étonnée. Chaque instant lui apporte une souffrance nouvelle; les plus sensibles passent souvent inaperçues de ceux qui vous entourent. C'est un mot dont pour vous, ils ignorent la valeur, un regard qui fait mal,... et rien ne dédommage de ces douleurs secrètes

[1] Mon frère aîné était encore à Paris; comptant quitter bientôt cette ville et forcé par sa position d'accepter un logement chez un ami qui demeurait très loin de moi, je me trouvais en effet à peu près seule.

Digitized by Google

dont vous rougiriez de vous plaindre. Tandis qu'un grand sacrifice trouve dans sa grandeur même une compensation; car la force engendre la force.

J'avais pris congé de mon pays et de mes parents avec la ferme volonté de ne les revoir jamais, si je ne pouvais parvenir à me créer une existence libre de leur appui. — Si je ne puis atteindre ce but, dis-je à un de mes cousins, je vous dis adieu pour toujours, je saurai mourir sans me plaindre; on ignorera ma misère. — Faire des vœux pour mon retour, c'est donc en faire pour mon bonheur et pour le succès de mon entreprise.

Après le départ de ma cousine, je pris dans l'hôtel où nous avions logé ensemble une petite chambre, très modestement meublée, au quatrième étage. Je me procurai de l'ouvrage pour alléger ma dépense, et j'attendis.

Je cultivai les connaissances que j'avais faites et celles que j'avais retrouvées. Madame de Malet, dont l'accueil avait été plein de bienveillance, me devint chaque jour plus chère. Je partageai mon temps entre elle et madame Royer-Collard [1], née de Piolenc, une des amies que j'allais voir jadis au couvent de la Visitation de Moulins. Désirée, sa

[1] M. Royer-Collard, son mari, était médecin et frère de celui si connu par son opinion politique.

Digitized by Google

sœur, était venue la rejoindre à Paris, Désirée que j'avais vu partir de Lyon dans un temps si fertile en infortunes. Toutes les deux avaient éprouvé de grandes vicissitudes : Victorine, sans quitter Chambéry, sa ville natale; Désirée, en parcourant l'Allemagne à pied, travaillant ainsi que sa jeune sœur Agathe [1] pour nourrir leur vieux père et les deux enfants qu'il avait eu d'un second mariage. Enfants elles-mêmes, appelées tout-à-coup à remplir d'immenses devoirs, elles se sont aussitôt élevées à la hauteur de leur tâche. Ces temps ont été riches en épisodes intéressants, qui joignaient aux charmes de la vérité tout l'attrait du roman.

Une longue séparation n'avait point effacé les douces relations de notre enfance; nous retrouvâmes notre vieille amitié fraîche et jeune encore. Chacune, après avoir raconté son histoire, revint avec délices vers ces temps passés si doucement au sein de la paix. Souvenirs chers, dont le prix grandissait par les tristes expériences que nous avions faites toutes trois. Je trouvai près d'elles amitié, secours, conseils; enfin, tout ce qui pouvait adoucir mon existence isolée. J'aime à rappeler tout ce que j'ai dû à leur affection.

[1] Agathe, en rentrant en France, fut chez une tante où se trouvait déjà sa sœur Césarine.

Digitized by Google

On vit chèrement à Paris. Ma bourse diminuait; je gagnais peu, et je compris qu'il fallait prendre des mesures plus économiques. Je résolus d'aller attendre à la campagne l'époque où je pourrais partir pour la Russie. Nous approchions de l'automne, saison trop dispendieuse pour moi; et ne voulant point toucher à la petite somme qui faisait tout mon espoir, je demandai à madame de Souligné[1] la permission d'aller chez elle attendre le printemps; sa réponse ne tarda point, elle m'attendait.

Je fis mes préparatifs de départ, et je me hâtai d'achever une bande de broderie que je voulais rendre au plus tôt, lorsque je vis entrer M. Royer-Collard dans ma petite cellule; c'était le mari de mon amie. Sa vue m'annonça tout de suite quelque chose d'extraordinaire; car il n'avait guère le temps de monter à un quatrième étage, pour voir quelqu'un qui se portait bien.

— Je viens, me dit-il, vous proposer un moyen de rester à Paris. Il est un peu dur, j'en conviens, mais il s'adoucira par la suite; vous resterez au centre de vos affaires et près de nous, qui vous aimons; et,

[1] J'ai parlé d'elle dans la première partie de ce récit. Son mari fut guillotiné à Lyon. Elle se retira ensuite dans une très petite maison près de Villeneuve-la-Guyard. Sa fille, mon amie, était morte depuis peu.

Digitized by Google

malgré les difficultés que nous aurons à vaincre, nous pourrons vous voir quelquefois. — Eh bien! voyons, parlez, qu'est-ce que c'est? — Il s'agissait de me mettre à la tête de la maison d'une dame qui était folle. — Vous y serez la maîtresse, vous y aurez un joli appartement, 1,200 francs, et défrayée de tout. Voilà le beau côté de la chose. Je ne puis vous cacher que vous serez prisonnière et réduite à la société de mademoiselle d'A... jusqu'à la fin d'un procès intenté à M. F..., administrateur de sa fortune, par une vieille tante à elle, qui soutient qu'elle n'est point folle. Les deux parties contestantes se sont engagées à ne pas aller, avant le jugement, chez mademoiselle d'A..., qui doit rester étrangère à toutes ces discussions; et pour éviter les intrigues, personne jusque-là ne sera admis dans la maison.

Ma position m'interdisait toute hésitation sur ce qui n'était que désagréable. — Je n'ai pas le droit de refuser, dis-je à M. Royer; il me semble ici voir le doigt de Dieu : j'accepte. — Je pris jour pour voir M. F... chez madame Royer, où je me rendis, afin de faire connaissance avec celui dont j'allais dépendre désormais. J'y allais aussi pour être vue, et cette espèce d'examen me coûtait un peu. L'accueil de M. F... me rassura. C'était un homme de bon ton, la délicatesse des expressions dont il se servit me

Digitized by Google

prouva qu'il comprenait ma position, et lui acquit toute ma reconnaissance. Il évita tout ce qui pouvait me faire sentir l'espèce de domesticité à laquelle je me soumettais, en ne parlant que des choses qui en éloignaient l'image.

— Vous prenez une bien grande résolution, me dit-il ; je ferai du moins tout ce qui dépendra de moi pour rendre votre existence plus supportable. Ma cousine étant beaucoup mieux dans ce moment-ci, je désire lui procurer la société d'une personne de son rang, qui par son esprit et ses manières, lui en rappelle peu à peu le ton et les usages.

M. Royer eut la complaisance de se charger des conditions, car M. F... ne me parla jamais d'argent, et mit tous ses soins à m'épargner ce que ce premier pas avait de pénible pour moi.

En attendant le jour où je devais entrer en service, disons le mot, je me fis instruire de l'histoire de ma folle, et la voici à peu près :

Mademoiselle d'A..., spirituelle et instruite, avait toujours eu dans le caractère un peu de bizarrerie, ce qui s'accrut encore par des études trop abstraites pour elle. Son père, attaché au comte d'Artois, fut guillotiné, ainsi que sa mère; son frère périt à la Martinique, elle resta seule. Tant de malheurs affaiblirent son esprit en même temps qu'ils l'exaltèrent.

Digitized by Google

Sa fortune considérable devint en quelque sorte le riche patrimoine des intrigants. Un aventurier, qui parvint à captiver toutes ses affections, en reçut des dons énormes. Dévouée à la cause des Bourbons, et pénétrée de douleur à cause de l'irréligion qui régnait en France, on peut dire que la piété, l'amour et la politique bouleversèrent ses idées et lui firent perdre la raison. Pendant long-temps on vit croître sa singularité, sans y trouver des motifs assez puissants pour autoriser sa famille à la traiter en aliénée. Elle donna enfin la preuve qu'elle l'était tout-à-fait par une lettre qu'elle écrivit à Napoléon, et qu'elle porta elle-même aux Tuileries. — J'avais, me dit-elle depuis, en me parlant des causes qui, selon son opinion, amenèrent sa réclusion, j'avais évité d'employer même une épingle à ma toilette, afin qu'on ne me soupçonnât point d'en vouloir aux jours de l'empereur. — Après avoir cité dans sa lettre plusieurs conciles, elle disait à Napoléon qu'il était trop grand pour vouloir usurper le trône, et lui demandait une audience pour convenir des moyens à employer afin de le rendre à son légitime maître. Ici commençait la folie : c'était le Dauphin, mort au Temple, qui devait reparaître, tel jour, à la messe, dans l'église de l'Assomption, etc., etc. Napoléon envoya cette lettre à Fouché, et bientôt mademoiselle d'A..., amenée de-

Digitized by Google

vant lui, sa folie fut avérée. Reconduite chez elle, sa famille nomma M. F... administrateur de sa fortune, et il fut chargé de prendre toutes les mesures nécessaires au retour de sa raison. Cette décision déconcerta une foule de gens, qui, abusant à leur profit du dérangement d'esprit de mademoiselle d'A..., avaient mis tous leurs soins à le cacher à sa famille; on retira ses affaires aux uns, on chassa les autres. Irrités de perdre leur influence, mais n'ayant pas le droit pour eux, ils mirent en avant une bonne vieille tante de mademoiselle d'A..., qui avait peu de capacité et beaucoup de crédulité. Ils se servirent de son nom pour intenter un procès à l'administrateur des biens de sa nièce, l'accusant de la faire injustement passer pour folle, afin de se rendre maître de sa fortune.

M. F... demanda que, pendant la durée de ce procès, sa cousine fût remise entièrement sous la surveillance des médecins; que pour éloigner tout soupçon de vouloir l'influencer, il ne la verrait point, mais qu'il désirait que sa partie adverse y mît la même réserve, condition que le tribunal trouva juste et qui lui fut accordée.

Toutes les communications avec l'extérieur furent défendues, et voilà pourquoi je devais être prisonnière.

Au jour fixé pour mon installation, je me rendis

Digitized by Google

chez M. F... avec mon frère aîné, qui se trouvait alors à Paris. Nous montâmes tous trois dans une voiture dont la quatrième place fut occupée par un M. Pussin, employé à la Salpêtrière, et chargé d'assister tous les jours au dîner de mademoiselle d'A... C'était sur lui que reposait le soin de m'introduire près d'elle. Nous traversâmes les Champs-Élisées, et la voiture s'arrêta à l'entrée de la rue de Chaillot, devant une jolie petite maison. C'était donc là ma prison! Nous entrâmes sans bruit, et M. Pussin se rendit chez mademoiselle d'A..., mais malgré tous nos soins, elle avait entendu une rumeur inaccoutumée, et lorsqu'elle passa devant la porte de la chambre où elle supposait avoir entendu quelqu'un, elle regarda par le trou de la serrure. J'entendis aussitôt une voix rude et brève dire : — Je vois une dame! Je vois M. F...! M. F... ici! trahison! trahison! — Je fus un peu émue de cette exclamation qui me présageait de sa part une réception pleine de méfiance. Au bout de quelques instants, on vint de sa part m'inviter à descendre. Jamais présentation à la cour n'a plus fait battre le cœur; cependant je me donnai un air courageux et j'entrai. Elle était à table, et me reçut avec beaucoup de politesse, me pria de m'asseoir près d'elle et s'informa des raisons qui m'amenaient à Paris. Je répondis que les malheurs qui

Digitized by Google

pesaient sur la France ayant ruiné ma famille, j'y étais venue pour quelques réclamations, et que l'on m'avait procuré un logement dans la maison qu'elle occupait. M. Pussin lui observa que dans la solitude où elle vivait, on avait pensé qu'il lui serait agréable d'avoir de la société. Mademoiselle d'A..., pensant de son côté qu'il était précieux pour elle d'acquérir une connaissance de plus, me fit aussitôt donner un couvert et m'invita à dîner avec elle pendant tout le temps de mon séjour à Paris. Puis, me fixant de son œil [1] vif et pénétrant, elle s'écria : — Je vous connais; oui, je vous reconnais : vous êtes la fille du comte d'Artois, morte l'année 1783. Je vous ai vu enterrer; ce qu'il y a d'étonnant, c'est que vos yeux et vos dents se soient aussi bien conservés. — J'eus beau l'assurer en riant ne point me rappeler d'être jamais morte. — C'est possible ; il n'en est pas moins vrai que je vous reconnais. — Enfin, ce premier dîner fini, elle remonta chez elle et je rentrai dans ma chambre, espérant y retrouver mon frère et M. F...; ils étaient partis! Un froid aigu circula dans mes veines; c'en était fait! seule! seule! séparée de tout ce que je connaissais; au milieu de Paris, et pourtant seule! Mes yeux se gonflèrent de larmes

[1] C'est à la lettre, elle n'en avait qu'un.

Digitized by Google

que je n'osais répandre. Assise et silencieuse, j'aurais cédé bientôt peut-être à la puissance de tant de pensées douloureuses, sans l'arrivée du valet de chambre de mademoiselle d'A..., qui me présenta les gens de la maison, auxquels désormais je devais commander. Je vis entrer tous mes nouveaux subordonnés, marchant par ordre, d'un air cérémonieux, faisant la révérence chacun à son tour. C'était sa femme de chambre [1], la garde-malade, une cuisinière, la femme du portier, enfin le portier lui-même, le chapeau à la main, saluant à sa manière. La maison était entre cour et jardin, tout m'aurait paru charmant, si la raison l'eût habitée. Peu après, je reçus un billet de M. F... Il s'excusait d'être parti sans m'attendre, mais il avait craint d'être aperçu par sa cousine, et d'ébranler mes succès près d'elle; il m'en félicitait et joignait à ce billet l'envoi de quelques livres pour charmer un peu les premiers instants d'une vie si nouvelle pour moi. Le goût qui en avait dirigé le choix ajoutait du prix à cette attention. Touchée de tant de délicatesse, un sentiment de reconnaissance vint terminer doucement une pénible journée.

Je fus bientôt faite à mon sort; si je ne pouvais

[1] Si j'en fais ici l'énumération, c'est parce qu'on a dit plus tard qu'elle n'avait personne pour la servir.

Digitized by Google

recevoir personne, j'avais du moins la liberté de sortir quelquefois, et l'intérêt que mademoiselle d'A... m'inspira en peu de temps rendit ma chaîne moins pesante. Elle avait beaucoup d'esprit, d'instruction et de mémoire. Elle savait nos classiques par cœur; souvent même elle causait avec un bon sens qui me surprenait, auquel je me laissais aller complaisamment jusqu'à ce qu'une bonne folie vînt me réveiller en sursaut pour me rejeter avec rudesse dans le domaine de l'extravagance.

Parfois elle racontait les malheurs de sa famille avec la plus scrupuleuse exactitude, parlait de son père et de sa mère avec amour et raisonnait sensément sur tout ce qui était étranger à sa manie.

En retrouvant des éclairs de raison, mademoiselle d'A... devenait fort à plaindre; elle souffrait de sa dépendance et désirait sa liberté; la persistance et la ruse qu'elle employait pour la recouvrer exigeaient la surveillance la plus soutenue. Elle s'aperçut bientôt que mon pouvoir s'élevait au-dessus du sien. — Vos yeux, me dit-elle, ont pris en ces lieux une puissance inconcevable; je suis chez moi, je devrais y être la maîtresse, et je ne sens que trop que vous y commandez. — Souvent elle se livrait à des accès d'une douleur si profonde, qu'elle m'arrachait d'abondantes larmes.

Je lui fus d'abord agréable, mais la puissance dont

Digitized by Google

elle me soupçonnait investie lui inspira bientôt pour moi un éloignement qui fut nourri par les soins des gens de bas étage, auxquels ma présence était importune. Je ne compte pas donner ici les détails minutieux des désagréments qui croissaient sous mes pas, dans cette jolie maison, pleine d'intrigues, où le bien-être de celle qui l'habitait n'occupait que sa fidèle Victoire, paysanne d'une de ses terres et sa filleule. Ce fut par mademoiselle d'A... elle-même que j'appris les accusations qui pesaient sur moi. Malgré son malheureux état, retrouvant parfois le tact d'une personne distinguée, et ne remarquant rien dans ma manière d'être qui pût justifier les soupçons que l'on avait voulu lui inspirer, elle me dit un jour en riant : — Que les gens du peuple sont stupides et crédules ! cette femme prétend que ma vie est en danger près de vous.

Cependant, ces soupçons lui revenaient souvent à la mémoire, alors elle n'était pas commode; mais le plus ordinairement, bonne, originale, aimable même à sa façon, habile à soutenir son opinion et la poursuivant avec une dialectique admirable, elle fit de nos conversations des discussions sérieuses. Ses récits étaient vifs, animés, pleins d'une originalité qu'elle ne tenait point uniquement de sa folie. On sentait qu'un peu de bizarrerie naturelle avait toujours fait

Digitized by Google

partie de son caractère. D'autres fois, elle souriait en pitié de mon ignorance, et je ne puis m'empêcher, à ce sujet, de raconter ce qu'elle me dit un jour que nous nous promenions ensemble dans le jardin. Elle avait passablement divagué en parlant de ses idées favorites [1], et je la suivais silencieusement, en me livrant aux miennes, quand tout-à-coup elle s'arrête et me dit : — Avez-vous pris des leçons d'astronomie? — Non, répondis-je. — Mais vous connaissez un peu l'histoire du ciel? — J'en ai reçu de légères notions dans mes leçons de géographie. — Je suis sûre qu'on vous aura dit que le soleil est un globe. — Oui, et c'est l'opinion reçue. — Eh bien! on vous trompe, le soleil est un trou. — A ce mot je me mis à rire. — Oui, je vous dis, moi, que c'est un trou; — et poursuivant avec un enthousiasme de prophétesse: — le soleil est la porte de l'éternité, par laquelle il nous parvient quelques faibles rayons de la grandeur de Dieu... [2] Vous ne riez plus. — J'avoue, lui répondis-je, que je suis stupéfaite de votre définition. — Je ne puis qu'admirer en silence, et c'est ce que chacun fera comme moi. Cette idée est belle.

[1] Elle se croyait tour-à-tour prêtre, reine ou épouse délaissée par son mari. Souvent elle voyait le ciel ouvert et la main de la Providence dirigeant le fil de la vie des hommes.

[2] Je n'ai pas changé un seul mot.

Digitized by Google

Je vis chez elle les sommités de la faculté de Paris; c'étaient MM. Portal, Désessarts, Hallé, Pinel, Audry, Royer-Collard, etc., qui venaient tour-à-tour, et quelquefois ensemble. Mademoiselle d'A... convenait qu'elle se trouvait un peu intimidée lorsque cet imposant sénat était rassemblé chez elle. Bientôt, remise de sa peur, elle répondait avec aisance aux questions qui lui étaient faites; et à l'heure qu'il est, après plus de trente années écoulées depuis cette époque, je ne peux m'empêcher de sourire encore des choses ridicules traitées et débattues devant cette grave faculté avec toute l'importance qu'y mettait mademoiselle d'A..., importance que ces Messieurs devaient avoir l'air de partager pour le bien de leur malade.

Pendant que nous mettions tous nos soins à suivre les ordonnances de tant de modernes Esculapes, le procès allait son train, et les antagonistes de M. F... publiaient, tantôt que sa cousine n'était pas folle, mais qu'il la faisait passer pour telle, afin de rester administrateur de sa fortune; tantôt ils convenaient que son esprit était un peu faible, mais que son cousin avait placé près d'elle des gens chargés de s'opposer à l'efficacité des remèdes ordonnés par la Faculté, ce qui amenait pour lui le même résultat. Toutes ces noirceurs de la partie adverse, après avoir circulé dans le monde, allaient retentir dans le tribunal,

Digitized by Google

tournées en crime, ou tout au moins arguées de mauvaises intentions.

Le tribunal nomma une commission prise dans son sein, pour s'assurer de l'état de mademoiselle d'A..., et vérifier si, en effet, elle habitait une espèce de prison malsaine, où, privée d'air, mal logée, mal servie, mal nourrie, tout se trouvait réuni pour la rendre folle, si elle ne l'était pas, ou l'empêcher de retrouver la raison, si vraiment elle ne la possédait pas.

Je fus prévenue de l'arrivée de ces Messieurs, auxquels je présentai moi-même les gens attachés au service de mademoiselle d'A..., et répondis à leurs questions, sur la dépense de la maison, sur sa table, son entretien personnel, etc. Ils parurent satisfaits et surpris de l'agrément de sa demeure, et les conduisant à son appartement, je les y laissai avec elle, voulant leur prouver qu'elle était parfaitement libre de répondre à son gré.

La vieille tante n'en fit pas autant; elle était venue préparer sa nièce à cette importante visite, qui allait décider de la vérité des accusations auxquelles elle avait attaché son nom respectable. Tout le temps que dura cette séance, elle tirait la main de sa nièce, qu'elle avait prise dans les siennes, pour l'arrêter quand elle divaguait; mais elle n'en retirait qu'un

Digitized by Google

impatient : — laissez-moi donc, ma tante; vous n'y entendez rien.

Ces Messieurs lui demandèrent si elle n'avait aucune plainte à former contre la dame qui était près d'elle, ainsi que contre ses domestiques. Elle répondit qu'ils étaient bons et fidèles, et ne se plaignit que d'être renfermée contre le droit des gens, qu'elle était indépendante et riche, et cependant frustrée de sa liberté contre toute justice. — Quant à la dame qui est ici, c'est une très bonne personne, et je n'aurais point à m'en plaindre ainsi que des autres, s'ils n'avaient tous la faiblesse de vouloir obéir à de prétendus médecins qui ordonnent mille choses qui me sont désagréables et me contrarient; ils me forcent à prendre des bains et des douches dont je ne me soucie pas; mais je le leur pardonne, parce qu'ils ont la maladie à la mode. — Peut-on savoir, Madame, quelle est cette maladie? demanda un de ces Messieurs. — Ils sont fous : de bons fous, il est vrai, mais enfin ce sont des fous ainsi que les soi-disant médecins qui viennent me voir. Vous vous serez sans doute aperçus, Messieurs, de cette maladie qui régne dans Paris, et qui tient à la Lune, à Mars et à Jupiter... aux constellations... — et la voilà qui se jette dans les divagations les plus extravagantes. La pauvre tante, toute déconcertée, mais qui n'avait pas quitté la main

Digitized by Google

de sa nièce, la serrait convulsivement à chaque grosse folie qui lui échappait, et celle-ci n'en tenait aucun compte, répétant de plus belle : — Laissez-moi donc, ma tante ; pourquoi voulez-vous m'empêcher de parler? J'entends les affaires mille fois mieux que vous, qui de votre vie n'y avez rien compris.

Les juges n'ayant plus rien à apprendre, se retirèrent. Le personnage le plus ridicule de cette scène était sans contredit la vieille tante, qui venait de recevoir en personne le démenti le plus formel de tout ce qu'elle avait avancé en justice. Je la reconduisis à sa voiture, et voulant apparemment soutenir sa thèse, voici à peu près ce qu'elle me dit en termes choisis : — Ne tuez pas ma nièce. — Je pardonne à vos quatre-vingts ans, Madame, — et je la quittai. Pauvre femme ! sans s'en douter, elle n'était que le prête-nom d'une troupe d'obscurs intrigants, qui la revêtaient de leur bassesse et la traînaient dans leur boue.

Quelque temps après, je travaillais tranquillement dans ma chambre, lorsque j'y vis entrer M. F... suivi d'un de ses cousins. Sa présence dans la maison annonçait une importante nouvelle ; en effet, il venait directement du tribunal pour m'annoncer le gain de son procès. — Vous étiez la première à qui je devais l'apprendre, parce que vous avez beaucoup souffert pour nous, me dit-il. Je reste administrateur de la

Digitized by Google

personne et des biens de ma cousine. Après avoir prononcé le jugement, le procureur impérial a parlé de vous. — De moi! et pourquoi? — J'ai désiré qu'il vous rendît justice afin d'anéantir les traits aigus de la calomnie. Il a vivement représenté combien on doit de respect aux malheurs qui vous ont forcée de prendre une place si peu faite pour vous, et à quel point il est indigne de noircir la réputation d'une jeune personne étrangère et sans appui, à laquelle il ne reste que l'honneur de son nom. Je vous prie, ajouta-t-il, de venir dîner demain chez ma mère; toute ma famille s'y réunira pour vous remercier des désagréments que vous venez d'éprouver pour nous. — J'acceptai avec plaisir, car j'étais fort sensible à la manière délicate dont M F... me déguisait ma servitude; cependant un certain embarras, à la pensée de ma présentation à toute cette famille, ne laissait pas que de m'agiter un peu. Je le cachai sous un énorme chapeau et je partis. J'en fus accueillie avec la grace et la bienveillance qui distingue les personnes bien nées, et qui formaient l'apanage particulier de cette famille connue par son esprit et son amabilité, mais encore plus par ses vertus. Je revins doucement satisfaite, étonnée qu'on ait eu à me remercier d'avoir fait mon devoir, et parfois sans doute quelques bévues.

Digitized by Google

— Dites-moi donc, ma chère Victorine, demandai-je à madame Royer-Collard, la première fois que je la revis après l'importante conclusion de ce procès, qu'ai-je fait pour avoir besoin d'être justifiée ? — Ce que vous avez fait ? Quoi ! vous ignorez tout ce qu'on a dit et ce dont on vous accuse ? — Mais comment voulez-vous que je l'aie appris dans la profonde retraite où j'ai vécu ? — Eh bien ! je vais vous le dire : d'abord vous êtes très belle, c'est toujours cela de gagné à ce qu'on ne vous ait jamais vue ; ensuite vous aidez M. F... à manger agréablement la fortune de sa cousine ; enfin vous plaisez aussi à mon mari, et vous possédez au plus haut point l'esprit nécessaire pour mener de front ces deux intrigues. — Mais c'est affreux, m'écriai-je ; comment peut-on déchirer ainsi la réputation d'une femme qui n'a fait de mal à personne ! Ah ! je bénis maintenant la délicatesse qui m'a épargné la connaissance de tant d'horreurs ; j'aurais été bien malheureuse.

— Et madame Royer, ajoute-t-on, continua Victorine, est assez sotte pour aimer cette femme dangereuse. Mais vous aviez trouvé un défenseur dans ma tante [1]. Elle a pris hautement votre parti dans une assemblée nombreuse où ces calomnies circulaient

[1] Madame la baronne de Choiseuil.

Digitized by Google

rapidement. — M. Royer, a-t-elle dit, est le mari de ma nièce : c'est un très honnête homme; et quant à mademoiselle des Écherolles, ma cousine, qui n'est pas belle du tout, c'est une jeune personne aussi estimable qu'infortunée. Respect au malheur.

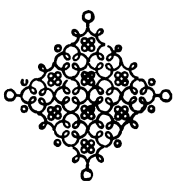
La fin de ce procès nous fit une existence plus douce. L'état de mademoiselle d'A... ayant été reconnu incurable, elle fut déclarée folle à jamais, et les essais tentés pour rappeler sa raison égarée furent abandonnés sans retour. On ne chercha plus qu'à répandre sur sa vie autant d'agrément que le permettait sa triste situation; n'étant plus contrariée, son humeur perdit de son irritation, et son commerce devint plus supportable; enfin les scènes violentes qui nous faisaient trembler furent plus rares. Je ne puis nier que parfois quelques-unes de ces bruyantes scènes n'aient eu leurs dangers, et je veux, avant de terminer cet article, en raconter une.

Mademoiselle d'A... ne se séparait ni jour ni nuit d'un grand parapluie vert, chargé d'écharpes et de cocardes blanches, qu'elle nommait l'égide de la Providence, et à laquelle elle attachait des vertus protectrices. La Faculté décida l'enlèvement de cette fameuse égide. En sortant du bain, elle ne la trouva plus : grande fureur et grande rumeur; elle bouleversa la maison, parcourut le jardin, chercha partout

Digitized by Google

sans retrouver son trésor. Quand elle vint dîner, sa figure portait l'empreinte de son violent chagrin ; le souvenir de sa perte lui devenant plus sensible à l'aspect de la place qu'occupait ordinairement son parapluie, et maintenant vide et comme en deuil de son égide. Son désespoir s'en accrut au point, qu'à peine étions-nous assises, elle se relève furieuse en se saisissant d'un couteau et s'avançe vers moi. Je crus le sentir dans mes épaules. Ce moment fut rapide, mais déplaisant. Elle passa... J'en fus quitte pour une belle peur et pour une contenance plus belle encore. La réflexion l'atteignit à travers son entreprise, elle revint sans avoir frappé personne. Je ne lui demandai point ce qu'elle avait voulu faire, mais dès le le lendemain je dînai seule.

J'aurais assez aimé à savoir un de nos Esculapes entre mes épaules et le couteau, afin de goûter un peu la différence qui se trouve souvent entre ordonner et exécuter : l'un est bien plus facile que l'autre.



Digitized by Google

Digitized by Google

CHAPITRE X.

M. Untel. — Madame de Malet. — Son billet. — Je reviens de chez elle placée chez Madame la duchesse Louis de Wurtemberg. — M. Royer ne m'approuve pas. — Élisabeth de la R... — Son histoire. Je la propose à ma place. — M. de F... résiste. — Il l'accepte. — Mes adieux à Madame de Choiseuil. — Elle me blesse par ses paroles. Elle avait raison. — Mon départ. — Mon arrivée à Louisbourg. — Mort de Mademoiselle de Belonde. — Ma tristesse et mon découragement. — Je trouve les jeunes princesses intéressantes. — Madame la Duchesse. — Sa vue consolante relève mon esprit. — Sa beauté, sa bonté. — Je m'attache à mes élèves.

J'AI dit plus haut que je retrouverais M. Untel[1], cet être mixte qui sentait le fripon et pouvait être un honnête homme; en effet, ce personnage douteux parvint à me découvrir chez mademoiselle d'A... Je le reconnus parfaitement, malgré le changement extraordi-

1 On se rappellera sa visite chez madame Grimauld, puis chez madame Leblanc. La première l'avait seule deviné.

Digitized by Google

naire qu'avait produit sur lui une violente maladie. Il marchait à peine, boitait prodigieusement, et portait la livrée d'une grande misère. Son triste état m'inspira de la pitié, à laquelle succéda un sentiment de répulsion. Cet homme savait toute l'histoire de mademoiselle d'A..., avait connu son frère, et me dit plusieurs particularités de cette famille. Voilà un homme prodigieux, pensai-je, il connaît tout le monde, et j'en avais peur, comme si cette figure humble cachait un serpent. Je lui proposai de tâcher de le faire entrer dans une maison de charité, où il serait soigné jusqu'à la fin de sa vie; il accepta, me donna une fausse adresse, ce qui le dévoila à mes yeux, et je ne le revis plus; je crois même que son infirmité ne le prenait qu'à la porte.

N'y a-t-il pas de quoi frissonner en réfléchissant à cette existence qui reposait sur l'astuce et la fraude, s'introduisant dans les familles sous le masque qui convenait à chacune d'elles; s'initiant à leurs secrets pour y puiser les moyens d'en tromper d'autres. Que de contrainte, que de dissimulation, que d'empire sur soi-même! Il y a du démon là-dedans. Toute moralité à part, je m'étonne qu'on se fasse fripon, il est bien plus commode d'être honnête homme.

Peu de temps après le jugement du procès de

Digitized by Google

mademoiselle d'A..., je reçus un billet de madame de Malet, qui me priait de me rendre chez elle au plus tôt, ayant une affaire importante à me communiquer. — Asseyez-vous là, me dit cette charmante femme. Voici des plumes et du papier : remerciez madame la duchesse Louis de Wurtemberg, qui vous place auprès des princesses, ses filles. — Moi, mais vous n'y pensez pas; moi! gouvernante de princesses ! je n'ai rien de ce qu'il faut pour l'être; jamais je n'aurais osé porter mes vues si haut, je n'ai aucun talent. — Vous n'en avez pas besoin, les princesses ont des maîtres. — Je ne suis pas assez instruite. — Vous étudierez; les princesses sont jeunes, vous avez du temps devant vous. — Mais, je vous assure, je ne me crois pas capable. — Mais moi, je vous connais, reprit cette indulgente amie, pleine de zèle pour mon bien. Du reste, madame la Duchesse vous connaît aussi. — Comment cela se fait-il donc, demandai-je? — Le plus simplement du monde; j'ai envoyé vos lettres à ma sœur qui est sa dame d'honneur, elle les lui a fait lire. Cette princesse habitait alors à Pétersbourg. Elle est maintenant en Wurtemberg; c'est plus commode pour vous. Lisez sa lettre, asseyez-vous, écrivez, vous dis-je, et remerciez. — Madame de Malet combattit résolument mes craintes et mes

Digitized by Google

scrupules, elle avait des réponses victorieuses à toutes mes observations, et, ne me laissant pas un instant pour réfléchir, elle emporta mon consentement. La peinture charmante qu'elle me fit du caractère, des vertus et des grandes qualités de madame la duchesse Louis de Wurtemberg, acheva de m'entraîner, et je me trouvai engagée avant d'avoir mûrement pensé à ce que je faisais. Mon amie, certaine d'avoir contribué à mon bonheur, éprouvait une joie si pure et si grande, que je n'osai l'attrister par une plus longue résistance.

Je ne sais ce que j'écrivis, ni comment je me retrouvai dans ma chambre. Je ne dormis pas. Une foule de réflexions vinrent m'assaillir, un changement si prompt causait un ébranlement dans toutes mes idées. La Providence, me disais-je, semble favoriser mes premiers projets, puisque je me trouve choisie et préférée sans doute à beaucoup d'autres plus dignes que moi de remplir une place qui m'est donnée sans avoir fait ni vœux ni démarches pour l'obtenir. C'est, il est vrai, pour atteindre ce but que j'ai fait de grands sacrifices; enfin, je quitte la société d'une folle pour vivre avec l'esprit et la raison. Cependant, ma position s'est changée : j'ai acquis une existence à moi. J'ai des amis, on m'estime, je suis bien logée,

Digitized by Google

bien servie, à peu près maîtresse d'une jolie maison, où désormais la vie sera plus douce; que puis-je désirer de mieux ? Lorsque je pris la résolution de m'expatrier, rien de tout cela n'existait pour moi, et maintenant j'abandonne la solide réalité pour aller au loin tenter la fortune dans une carrière nouvelle et dans un pays où tout m'est étranger; que me donnera-t-elle de plus ?

Je fis part à M. Royer de la résolution que j'avais prise, il ne l'approuva pas.— Nous vous connaissons, nous vous aimons, pourquoi voulez-vous nous quitter ? êtes-vous sûre de plaire à ces étrangers ? vous plairont-ils ? Savez-vous que ce n'est pas un petit sacrifice que celui qui renferme l'abandon de son pays, de sa langue et de ses habitudes? Lorsque vous n'aviez aucune ressource, toutes ces considérations devaient rester muettes, maintenant votre situation est différente. Si vous ne convenez pas, que deviendrez-vous? Croyez-moi, ne quittez pas le certain pour l'incertain, et remarquez qu'on vous offre moins que vous n'avez ici, où vos devoirs sont bien plus faciles à remplir. — Tout cela était vrai, mais j'avais accepté.

M. F... me dit la même chose en me témoignant les regrets qu'il éprouvait de mon départ. — Si vous n'êtes pas contente de vos appointements, ajouta-t-

Digitized by Google

il, on peut les augmenter. — Il me fit même entendre que pour me conserver auprès de sa cousine, sa famille ferait des sacrifices et m'assurerait une somme convenable à la mort de mademoiselle d'A... Je fus touchée, plus que je ne puis l'exprimer, de tant de témoignages d'estime, mais j'avais accepté.

N'y avait-il pas une apparente folie à partir? Mon existence était assurée dans ma patrie, sans qu'il m'en coûtât de nouveaux sacrifices; j'avais atteint mon but. En le dépassant de beaucoup, j'en poursuivais un autre, peut-être imaginaire; car j'avais soigneusement caché à M. Royer que madame la duchesse de Wurtemberg me prenait à l'essai, et qu'au bout de six mois j'étais, comme on le dit dans la classe des serviteurs, sur le pavé, si je n'avais pas le bonheur de lui plaire. — Enfin, ajouta M. F..., la plus grande partie des désagréments que vous avez éprouvés est passée sans retour; sauf l'ennui d'avoir parfois la société d'une folle, vous pourriez désormais vivre suivant votre goût. Du reste, il serait contre vos principes de partir avant d'être remplacée, et je vous préviens que je serai difficile. — J'ai prévu cette objection, lui répondis-je, et j'y ai pourvu : c'est encore une amie de madame Royer que je vous propose, si vous refusez la seconde, je croirai que la première vous a mécontenté. — Il

Digitized by Google

était trop poli pour ne pas répondre suivant mes désirs.

Aussitôt que j'eus pris la résolution de partir, j'avais formé un projet qui m'ôtait la possibilité de revenir sur cette volonté, et qui m'interdisait même jusqu'aux regrets dans le cas où, ne convenant pas à madame la duchesse Louis de Wurtemberg, je me fusse trouvée sans place au bout des six mois d'essai. En annonçant à M. Royer que cette auguste Princesse avait daigné me choisir pour être gouvernante de ses deux filles aînées, je lui demandai s'il me permettait de présenter, pour me remplacer, mademoiselle Élisabeth de la R..., aussi ancienne amie de sa femme. — Je vous fais cette question, ajoutai-je, parce qu'il m'a paru étonnant que vous ne l'ayez pas préférée lorsque vous m'avez choisie. Élisabeth est mieux que moi sous tous les rapports, et bien plus à plaindre. Elle est fort intéressante par elle-même et plus encore par son triste sort; enfin, je me suis souvent demandé pourquoi vous m'aviez désignée plutôt qu'elle. — Ce choix, me dit-il, m'a occupé pendant trois jours et trois nuits; vous étiez toutes deux malheureuses, il était pénible de choisir; cependant j'ai craint que l'infortune même d'Élisabeth ne fût une raison pour l'exclure de cette place, et je vous ai nommée. — Si ce n'est que cela, repris-je, j'en fais mon affaire.

Digitized by Google

J'avais souvent rencontré Élisabeth chez madame Royer; elles avaient été élevées dans le même couvent, et la même amitié les avait réunies après les grandes épreuves que l'une et l'autre avaient eues à supporter. Quant à Victorine, elle oubliait les siennes près d'un mari tout occupé de la rendre heureuse, entourée d'enfants charmants qui complétaient son bonheur. Élisabeth, au contraire, subissait la plus dure de toutes ses infortunes; son respectable père gémissait en prison.

M. de la R..., compromis dans une conspiration contre Napoléon, fut arrêté et renfermé au Temple. De fortes accusations pesaient sur lui, et sa vie fut en péril. L'intérêt que son département lui témoigna, vint accroître le danger où il se trouvait, en le rendant trop important aux yeux de l'empereur. Cet homme puissant reçut très mal les députés qui osèrent lui demander la grace de M. de la R... — Il a voulu attenter à ma vie, leur dit-il, la justice réclame son droit : il mourra. — Un de ces députés, s'apercevant que leur intervention nuisait au malheureux qu'ils désiraient sauver, se hâta d'ajouter d'une voix suppliante : — Dès que votre Majesté le sait coupable, il ne nous reste plus qu'à recourir à sa clémence, plus grande encore que sa justice, pour en obtenir la vie d'un père de famille, dont la mort

Digitized by Google

fera onze orphelins. — Si cela est, reprit aussitôt Napoléon, je vous accorde la vie de M. de la R..., mais non sa liberté, ma sûreté s'y oppose. — Il resta au Temple, Élisabeth fut la seule de cette nombreuse famille qui obtint la permission d'être à Paris, et de voir son père. Elle allait tous les jours au Temple partager le modeste dîner de son cher prisonnier, et revenait chaque soir dans sa demeure solitaire, où les plus rudes privations l'attendaient, où très souvent n'ayant pas de feu en hiver, faute d'argent pour se procurer du bois, elle restait au lit jusqu'au moment où elle retournait chez son père.

Elle fit de généreux efforts pour toucher le cœur de Napoléon. Tout Paris entendit qu'un soir après un grand feu d'artifice tiré sur la Seine, au moment où l'Empereur quittait les Tuileries pour retourner à Saint-Germain, une jeune personne charmante, trompant la vigilance des gardes, s'était jetée à ses pieds pour lui demander une grace importante. On parla de son dévouement, de ses pleurs et de sa beauté, mais on n'entendit pas le dur refus qu'elle éprouva, et Paris qui vantait ce courage, ne vit pas la malheureuse Élisabeth, restée seule après que la foule attendrie, mais distraite, se fut écoulée; seule, loin de sa demeure écartée, seule, au milieu de la

Digitized by Google

nuit, sans appui et sans protecteur ; quand la fièvre de l'enthousiasme l'eut quittée, quand un froid découragement vint remplacer son espérance, et que se traînant à peine elle regagna lentement son humble asile. Elle y arriva avec le frisson, se mit au lit et tomba malade.

Tu vois bien, toi, pour qui ces lignes sont écrites, qu'Élisabeth devint ma pensée dominante ; que je ne pouvais plus regarder en arrière, que son nom répondait aux regrets qui naissaient dans mon cœur à la vue de tout ce que j'allais quitter ; qu'enfin Élisabeth m'était montrée par la Providence comme un exemple et une source où je pourrais puiser du courage, et que je me trouvais heureuse de contribuer à rendre sa position moins amère.

Je me rendis chez elle en quittant M. Royer, pour lui faire part de mon plan ; elle ne demanda que le temps d'en parler à son père. Sa réponse me parvint très vite. Elle acceptait [1].

Dès ce moment, je pressai les préparatifs de mon départ, et en cela je satisfaisais au désir de madame de Malet qui tenait beaucoup à ce que je me ren-

[1] J'appris alors qu'elle était sur le point de quitter Paris, n'ayant plus les moyens de s'y soutenir, et que son absence allait priver son père de la seule et douce consolation qu'il lui fût permis de goûter.

Digitized by Google

disse très promptement à mon nouveau poste. Lorsque mes arrangements furent à peu près terminés, j'allai chez M. F... pour lui annoncer le jour de mon départ. Il en fut surpris. — Je n'ai trouvé personne pour vous remplacer, me dit-il, j'avoue même que j'espérais vous faire revenir de votre décision; ne pouvez-vous différer encore ce départ? — Très difficilement, parce que je trouve pour compagnon de voyage un brave Allemand qui parlera pour moi; je ne voudrais pas m'exposer à perdre une occasion qui peut-être ne se retrouvera plus. Mais prenez à ma place mademoiselle Élisabeth de la R...; vous en serez certainement très satisfait. — Mais c'est un nom fameusement suspect. Le début de la folie de ma cousine avait déjà fixé sur elle les regards de la police. Elle aussi était suspecte; je suis bien embarrassé, vous me laissez si peu de temps! — C'est bien ce que je voulais, pensais-je. — Tout cela peut s'arranger, Monsieur, ne prenez mademoiselle de la R... que jusqu'à ce que vous ayez trouvé une personne qui vous convienne davantage. Permettez-moi de vous l'amener, vous serez sûr d'avoir près de votre cousine une noble fille, dont le cœur droit et reconnaissant lui vouera les plus doux soins. Élisabeth, par ses vertus, ne mérite-t-elle pas l'admiration générale? — Il nous invita

Digitized by Google

toutes deux à dîner chez sa mère. Ma protégée leur parut fort bien, elle fut agréée; heureuse d'avoir réussi, j'en remerciai Dieu du fond de mon ame.

J'étais certaine qu'elle conviendrait dès qu'on l'aurait vue, l'important était de ne pas laisser le temps d'en choisir une autre, et j'avoue sans remords que j'avais tout fait pour cela. J'ajouterai ici, pour répondre à la curiosité bien naturelle qui attend la fin de son histoire, qu'au bout de peu d'années, Napoléon, touché de ses vertus filiales, lui accorda la liberté de son père; c'est-à-dire qu'il commua sa peine en un exil à Provins où il vécut tranquillement. Elle resta près de vingt ans près de mademoiselle d'A... qu'elle vit mourir, et dont la famille reconnut généreusement les soins.

Avant de quitter Paris, je crus devoir aller remercier madame la baronne de Choiseuil de la protection qu'elle m'avait accordée, en repoussant les accusations dont on m'avait chargée. Elle me reçut très bien, mais lorsque je lui annonçai mon départ, et pourquoi je partais, elle me regarda avec étonnement et me dit d'une voix haute qui me sembla fort dure : — Comment, ma cousine, vous voulez élever des princesses? mais vous-même vous n'avez pas été élevée ! — Cette réflexion me traversa le cœur, je la trouvai rude, indélicate, offensante; elle n'était que

Digitized by Google

juste. Lorsque tous les devoirs de cet état se déroulèrent à mes yeux, que chaque jour m'en révéla l'étendue et l'importance, que chaque heure vint réclamer des lumières nouvelles, et chaque minute sa part de prudence et d'abnégation; étonnée de l'immensité de ces devoirs, surprise de la légèreté avec laquelle j'avais osé me charger d'un emploi aussi difficile, madame de Choiseuil me parut bien justifiée; et souvent, bien souvent, dans les moments d'épreuves et de découragement inévitables dans cette carrière, je croyais entendre encore, mais trop tard, ce terrible et vrai... Comment, ma cousine.... ?

Mademoiselle d'A... me vit partir avec plaisir, supposant que mon éloignement lui rendrait plus de liberté. Elle se montra fort aimable au milieu du petit cercle d'amis qui vinrent prendre congé de moi. Ses adieux furent même obligeants, puis elle ajouta aux vœux qu'elle fit pour mon bien-être : — Je n'avais pas besoin d'une dame d'honneur, lorsque je remonterai sur mon trône, je choisirai moi-même les dames de ma cour.

Madame de Malet, en m'obligeant à partir aussi vite, me priva du bonheur de revoir madame de Bèze, cette amie si tendre, qui était sur le point d'arriver à Paris. Ce fut encore un sacrifice bien pénible à joindre à tous ceux que je faisais. L'inac-

Digitized by Google

tion de la route m'en fit découvrir un grand nombre ensevelis au fond de mon cœur; l'espèce d'enthousiasme qui inspire ou suit un parti décisif, les y avait tenus assoupis; ils se réveillèrent tous à la vue du Rhin, de cette majestueuse barrière qui allait me séparer pour toujours peut-être de mon père, de mes amis, de ma patrie. Une vague incertitude dominant mon avenir, je me trouvai bien à plaindre. J'aurais voulu m'agenouiller pour baiser cette terre chérie, et du moins de la voix et du cœur je répétai : — Adieu, mon père, adieu mon pays, adieu à tout ce que je connais et que j'aime.

Mon compagnon de voyage m'ayant quitté à une demi-journée de Louisbourg [1], j'y fis mon entrée toute seule. On me demanda vainement à la porte ce que j'y venais faire; la phrase allemande que j'avais étudiée toute la matinée s'était perdue, je ne la retrouvai point. Je ne pus dire que mon nom, le militaire qui m'interrogeait ne le comprit pas; il me donna son livret pour l'y inscrire, mais il ne put le lire. Là-dessus, nous nous mîmes à rire de concert, et mon cocher s'en étant mêlé, on me laissa passer. J'arrivai riant encore à l'auberge. — Comprenez-

[1] Le 10 mai 1807. La Cour de Wurtemberg passait une partie du printemps et de l'été à Louisbourg, et l'hiver à Stuttgart.

Digitized by Google

vous le français, Monsieur, demandai-je aussitôt à la première personne qui vint à ma voiture? — Oui, Madame. — Dieu soit loué ! c'est bien plus commode. J'ordonnai à dîner, et je me retirai dans une chambre pour y passer seule le peu d'heures qui me restaient, et jouir en liberté de ce reste de temps où j'étais encore à moi; je n'en aurais pas cédé une minute.

Vers cinq heures, j'écrivis un billet à mademoiselle de Belonde, sœur de madame de Malet, et à laquelle je devais la place que je venais occuper. Sur elle reposait l'espoir de ma réussite dans un pays dont je ne connaissais ni la langue ni les usages. — Venez, lui disais-je, j'ai besoin de vous voir; venez me donner du courage et m'instruire de mes nouveaux devoirs; vous êtes ma consolation, et près de vous je me croirai moins éloignée de tout ce que je viens de quitter. — Ce billet parti, je ne m'appartenais plus. J'en attendis la réponse avec un grand battement de cœur; elle ne tarda pas. Peu après, je vis entrer dans ma chambre un homme en veste jaune-serin, galonnée en argent, portant sur la tête une espèce de bonnet surmonté de grandes plumes rouges, noires et jaunes, et, le prenant pour un danseur de cordes qui se trompait d'appartement, j'allais le congédier lorsqu'il me tendit un billet; c'était la réponse que j'attendais.

Digitized by Google

— Mademoiselle de Belonde, m'écrivait-on, a été enterrée il y a trois jours; suivez le coureur [1]. — C'est à peu près tout ce que j'en compris. Au bas de quelques lignes assez confusément écrites, je lus le nom de Chaillot. Cette nouvelle inattendue me jeta dans un état de stupeur, pour lequel je ne trouve pas de termes. Cette mort cruelle me privait à la fois de l'appui et des conseils que j'espérais trouver en mademoiselle de Belonde, il me sembla quitter de nouveau ma patrie. Je suivis machinalement ce coureur me connaissant à peine, souffrant d'une douleur qui m'ôtait toute réflexion. Je traversai des rues, puis des appartements sans rien voir, sans idées distinctes, allant toujours; enfin je me sentis arrêtée par ma robe, et l'on me dit : — Où allez-vous donc, mademoiselle? c'est ici que vous devez rester. — Je me réveillai de mon étourdissement; c'était mademoiselle de Chaillot, gouvernante des deux princesses cadettes. Elle me fit des excuses sur le désordre qui régnait dans son billet : — l'adresse du vôtre, me dit-elle, en a été la cause; j'en ai été toute bouleversée. — Je l'étais prodigieusement moi-même et je m'assis. Elle me donna quelques détails

[1] Je n'en avais jamais vu. Ce genre de serviteurs avait cessé d'exister en France depuis fort long-temps.

Digitized by Google

sur mademoiselle de Belonde, et me parla de sa maladie ainsi que de l'affection que lui portait madame la Duchesse, qui lui avait prodigué les plus doux soins jusqu'à sa mort. — Puis-je voir madame la Duchesse? lui demandai-je. — Non, elle est à la comédie à Stuttgard; vous ne la verrez que demain. — Cette réponse me troubla; mais j'ignorais alors que les princesses sont moins libres de pleurer que nous, j'ignorais que, bien souvent obligées de paraître en public, elles doivent lui cacher les profondes blessures de leur cœur, pour ne lui laisser voir que le sourire et l'amabilité qu'il exige d'elles.

Nous fûmes interrompues par l'arrivée des quatre princesses qui venaient de faire leur toilette pour aller chez la reine [1], où mademoiselle de Chaillot devait les conduire. Si j'étais pour elles un objet de curiosité, elles étaient pour moi celui d'un haut intérêt. Je fus tout-à-fait ravie de l'air doux et plein d'innocence de ces quatre petites filles dont la mise, d'une extrême simplicité, me semblait un charme de plus dans des princesses.

Je restai seule au milieu de gens que je ne comprenais pas, et, ne sachant comment supporter mes propres réflexions, j'écrivis à madame de

[1] Charlotte-Auguste-Mathilde, née princesse royale d'Angleterre.

Digitized by Google

Malet, pour unir ma douleur à la sienne, unique moyen d'alléger le poids qui m'étouffait. Je fus interrompue par le comte de Chaillot [1] qui, ayant appris mon arrivée par sa fille, avait quitté la cour pour venir voir une compatriote. Sa conversation me fut agréable. Peu après, les princesses revinrent, je leur distribuai les joujoux que j'avais apportés pour elles, et le plaisir qu'elles en éprouvèrent répandit quelques douceurs sur une soirée bien sombre et restée ineffaçable dans mon souvenir.

Lorsque tout ce qui m'entourait se fut livré au repos, je ne pus en goûter moi-même. Je devais voir madame la Duchesse le lendemain matin, et l'importance de cette entrevue éloignant mon sommeil, je me promenais à grands pas dans ma chambre pour essayer de fatiguer l'agitation intérieure qui me dominait, lorsque j'entendis une rumeur lointaine; le bruit et le mouvement se rapprochant, ma porte s'ouvrit. Madame de Chaillot entra bientôt avec une dame dont le grand air et les manières nobles me disaient : c'est elle. Je fus frappée de sa beauté, mais plus encore de la bienveillance répandue sur ses traits. — Mademoiselle, me dit madame

1 Il était gouverneur du prince Adam, fils aîné du duc Louis de Wurtemberg.

Digitized by Google

la Duchesse, d'une voix venant du cœur, je n'ai pas voulu remettre à demain une entrevue aussi importante pour toutes deux ; nous en reposerons mieux l'une et l'autre, — et, continuant avec le ton de bonté qui la distingue, elle daigna me parler de la peine que j'avais dû ressentir en m'éloignant de ma famille et de mon pays ; et passant à madame de Malet, qu'elle croyait instruite de leur perte commune, elle me demanda comment je l'avais laissée. — Elle l'ignorait encore, lui répondis-je, et, se réjouissant pour moi de l'amie que je trouverais dans sa sœur, elle m'enviait le bonheur de la voir.

Il y avait tant d'ame et de cœur dans tout ce que madame la Duchesse me dit, son regard spirituel était si doux, qu'elle me laissa déjà satisfaite de lui appartenir, et uniquement occupée du désir de mériter son estime, en répondant à sa confiance, sinon par mes talents, du moins par mon exactitude à remplir ses ordres.

Le sentiment que m'inspira cette première entrevue ne me trompa point, et je n'eus qu'à bénir Dieu qui m'avait réservé le bonheur de connaître et d'admirer chaque jour un mérite si rare.

Il m'en coûte d'obéir au respect qui m'interdit de tracer ici le portrait des grandes qualités qui la

Digitized by Google

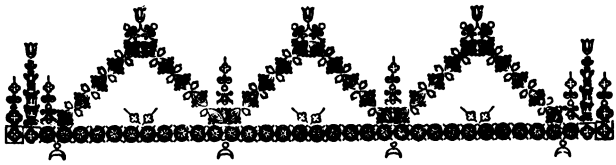
distinguent, dans la crainte de blesser la modestie qui les couronne toutes.

Attentive au bien de ses enfants, madame la Duchesse, de ce regard dont la mère est douée, pénétrait dans leurs cœurs pour y chercher et y développer les précieux germes que Dieu y avait déposés. Elle en cultivait avec amour les vertus naissantes. Sous ce regard, à la fois protecteur, juge et récompense, je les ai vu grandir, se former d'après leur modèle, et devenir dignes de lui. Que pouvais-je désirer de plus?

Je m'étais attachée promptement aux jeunes princesses confiées à ma surveillance, et dès lors mon sort fut heureux.

J'ai vieilli dans cette auguste maison, comblée de bienfaits qui ont rejailli sur les miens!.... Et toi, l'objet de leur bienveillance particulière; toi, pour qui ces lignes furent écrites, alors enfant, maintenant épouse et mère, dévouée aux devoirs que ces titres sacrés t'imposent, toi, dont ma plume trop prophétique a tracé la fortune, reçois mes vœux pour ton bonheur; il en est toujours pour un cœur pur, et le tien le renferme.

Digitized by Google



NOTES

ET PIÈCES JUSTIFICATIVES.

PAGE 37.

Une de ces anecdotes me parut si singulière, que je ne puis m'empêcher de la rapporter ici.

« J'étais petite fille, me dit mademoiselle Melon, quand ma grand-mère vint nous voir à Nevers. Après y avoir passé quelque temps, elle obtint de mon père la permission de m'emmener avec elle. Je la suivis donc à Paris, où elle demeurait habituellement, et comme elle m'avait en grande affection, je la quittais peu. Je l'accompagnais très souvent à un couvent où elle allait voir une vieille religieuse qui avait plus de quatre-vingts ans. Ces visites ne m'amusaient guère, et les récits qu'elle faisait à ma grand-mère, du vieux temps passé, m'ennuyaient. Cependant, un jour qu'elle disait : quand j'étais petite, on m'a dit... , je devins tout oreille, car étant petite aussi, cela m'intéressa, et je n'ai jamais oublié qu'elle raconta que Catherine de Médicis, curieuse de l'avenir, et, comme on le sait, très superstitieuse, fit tourner la roue de la fortune pour connaître la durée du règne des successeurs de son fils. Elle sou-

Digitized by Google

pira d'envie au règne de Louis XIII. La roue tourna si long-temps pour Louis XIV, qu'elle s'écria plusieurs fois : — Que ne suis-je de ce temps-là. — Le règne de Louis XV excita le même vœu. La roue ayant à peine tourné pour Louis XVI, elle s'arrêta.

PAGE 74.

Tous ces gens que leur cruauté avait fait nommer buveurs de sang, comptaient sur une délivrance prochaine, se flattant, non-seulement de recouvrer leur liberté, mais encore de reconquérir avec elle toute la puissance dont ils avaient joui. En attendant ce moment si désiré par eux, pour passer le temps, ils jouaient à la guillotine. On dit qu'ils avaient su s'en procurer de très petites. Simulant des exécutions, des billets de faire part pénétraient mystérieusement jusqu'aux frères et amis, pour leur annoncer que tels et tels de leurs ennemis venaient d'être mis à mort. Cette nouvelle circulait de prison en prison, une joie infernale s'y répandait avec elle ; car c'était un arrêt jeté à l'avenir, et tous juraient que, revenus au pouvoir, ils l'exécuteraient ; mais ils n'eurent plus d'avenir : le clepsydre s'était écoulé.

PAGE 83.

J'ai perdu le compte de ces fréquents voyages qui formaient à eux-seuls une véritable infortune. Il m'est arrivé bien souvent d'envier le sort des paysannes que je voyais tranquillement assises à la porte de leur maison. Les plus pauvres cabanes me semblaient désirables. Oh ! si jamais je pouvais en posséder une, je ne la quitterais jamais, me disais-je, la plus laide me paraîtra belle, si je puis y vivre en repos. Je versais des larmes sur moi-même, pauvre, errante, sans demeure, et la voiture allait toujours. Ces diligences étaient alors fort mauvaises, doublées en cuir, lourdes, dures et cahotantes ; la rudesse de leurs mouvements me faisait cruellement souffrir. Il m'est arrivé une fois de m'y trouver seule avec ma fidèle *Coquette*. La voiture n'étant pas chargée, les cahots en devinrent plus secs et plus rudes. Ma petite chienne, roulant comme une balle à paume au fond de la voiture, me sollicitait vainement du regard d'avoir pitié d'elle ; mais comment aurais-je pu venir à son secours ? Glissant sur le siége en

Digitized by Google

cuir grossier, ne trouvant rien que ma main pût saisir, je ne pouvais me tenir moi-même, et comme elle j'étais jetée violemment d'un côté à l'autre. Cet exercice forcé m'épuisa tellement, que lorsque la diligence s'arrêta pour changer de chevaux, je restai comme anéantie à la place où m'avait laissée le dernier cahot, et j'entendis, à travers mon abattement, le postillon qui me quittait s'approcher de la portière, puis dire à son camarade : — Cette pauvre jeune dame, mon ami, ne la mène pas sur le pavé, car elle arriverait morte à l'autre poste. — La pitié de ce postillon me fut droit au cœur, et si j'avais pu ouvrir les yeux, mon regard l'en eût remercié.

PAGE 89.

Pour donner une idée du peu de souci qu'il prenait de sa femme et de ce qui pouvait lui arriver, je veux raconter le trait suivant :

Un ordre émané de la terreur obligeait toutes les personnes suspectes de Moulins à se rendre à la Municipalité, pour y entendre la lecture des lettres qui leur étaient adressées, après que préalablement on leur en eût soumis l'écriture afin de la reconnaître. Ce qui faisait que l'on écrivait peu, dans la crainte de compromettre ses amis.

M. Grimauld, poursuivi, traqué comme une bête fauve, sut toujours échapper à ses persécuteurs, irrités au plus haut point de ne pouvoir le saisir. Cette irritation était nourrie par les lettres qu'il écrivait à sa femme, et qui, lui parvenant des points les plus opposés de la France, déconcertaient leurs mesures. Je crois bien, qu'au fond du cœur, madame Grimauld trouvait qu'il écrivait trop souvent, car outre le désagrément d'être traînée à la Municipalité, escortée par des soldats comme un vil criminel, le style de ces lettres n'était pas fait pour adoucir cette épreuve. Son humeur taquine cherchant à se dédommager de la vie errante qu'on le forçait à mener, les transformait en satires mordantes, et s'y répandait en sarcasmes amers sur les puissants du jour. Il les frappait sans relâche dans les parties les plus sensibles, et comme s'amusant à retourner le fer dans leurs blessures, il riait de leur impuissance à l'en punir. Je laisse à penser les commentaires qui suivaient cette lecture, ils n'étaient pas doux pour madame Grimauld. Et cependant ces gens eux-mêmes s'affligeaient pour elle de lui voir un mari qui l'exposait à des scènes pareilles, et la pauvre femme avait à joindre à tout son malheur celui de leur inspirer de la pitié.

Digitized by Google

Des incidents assez drôles venaient parfois mêler quelques tons clairs à ces peintures sombres. Une dame appelée aussi à la Municipalité pour entendre lire une lettre, vit tous les membres de cette nombreuse assemblée soulevés par un mot : on lui demandait des nouvelles d'Aza. — Quel est cet Aza ? — C'est un chien.—Un chien, cela n'est pas naturel ; il y a quelque chose là-dessous. — Il n'y a rien du tout ; c'est mon chien. — Qui s'appelle Aza ? — Qui s'appelle Aza. — Qu'on amène ce chien.—On va chercher Aza. Il comparaît devant cette auguste magistrature, qui se met à appeler Aza sur tous les tons. Aza, fort bourru de son naturel, ne répondit qu'en grognant à toutes leurs avances. Persuadés de son identité, la dame et le chien furent mis hors de cour.

PAGE 98.

Dans un voyage fait en 1818, je fus au Lazaret de Livourne, où j'avais l'honneur d'accompagner S. A. R. Madame la duchesse Henriette de Wurtemberg. On me signala ainsi l'homme chargé de faire l'essai des marchandises venues de l'Orient : *il Brulto*, espèce de sobriquet, né de sa triste profession. Il Brulto donc était chargé de déplier et toucher les châles et les étoffes ; il fourrait ses bras nus dans les balles de coton, le remuait dans tous les sens, après quoi, il étalait toutes les marchandises dans des magasins ouverts, où l'air pénètre par des grilles qui en défendent l'entrée ; là, elles y restent exposées pendant quarante jours. Si, pendant ce temps, il Brulto n'a pas pris la peste, les marchandises sont livrées au commerce.

Cet homme mène la plus triste vie du monde, au milieu des gens faisant quarantaine. Il est seul de son espèce, personne ne l'approche; car en lui parlant de trop près ou en le touchant, il faudrait recommencer la quarantaine, fût-on à la dernière heure de cet ennuyeux séjour. J'ai cru qu'on donnait cet emploi à des criminels, mais non, ce sont ordinairement de pauvres paysans des Apennins qui viennent s'offrir pour le remplir, dans l'espérance d'en léguer à leurs enfants le modique produit, s'ils ne peuvent le rapporter eux-mêmes.

Le prix qu'ils reçoivent pour un pareil métier est même assez modique ; il me semble qu'il s'élève à peine à deux francs par jour. Au bout de peu d'années, le pauvre homme fait la quarantaine à son tour, et va jouir de son bien-être dans ses montagnes, d'où un autre descend

Digitized by Google

pour le remplacer. On me dit alors qu'il n'y avait point encore eu d'exemple à Livourne que le Brulto fût mort de la peste.

PAGE 15.

M. Alix et madame Laurent, mère d'une nombreuse famille, étaient alors fermiers des Écherolles. Le premier avait fait des spéculations heureuses, une fortune brillante en fut la suite; mais elle fut éphémère comme les assignats qui lui avaient donné l'être, et disparut avec eux : le rêve en fut court. Madame Laurent, qui ne le partagea point, resta dans sa médiocrité. Je n'ai eu personnellement qu'à me louer d'eux.

PAGE 107.

L'abbé Laurent, un de ceux qui étaient venus respirer le bon air du Battoné, y tomba malade. C'était un incident fort embarrassant; les proscrits devraient par état se porter toujours bien. Ma cousine sut, par sa prudence ordinaire, conjurer le péril qui pouvait en résulter pour son père.

Aidée d'un fidèle domestique, le seul qui connût la présence de l'abbé Laurent dans la maison, elle le veilla et le servit comme aurait pu le faire une sœur grise. Un médecin, ami de la famille, et que ce titre y amenait souvent, le visitait en secret. Monsieur Leblanc ne laissait pas d'être fort inquiet des suites de cette maladie, qui en effet tourna à la mort. Mlle de Lespinasse qui en avait caché en partie le danger à son père pour lui éviter d'inutiles angoisses, entra chez lui un matin et lui annonça tranquillement que l'abbé Laurent venait de mourir. Cette nouvelle, toute prévue qu'elle pouvait lui paraître, lui causa un juste effroi. Ce trépas clandestin, la présence d'un cadavre chez lui l'exposaient à toute la rigueur des lois, et ce pauvre prêtre, mort ou vivant, pouvait également les perdre. — Rassurez-vous, mon père, lui dit-elle, j'ai tout prévu, et Dieu aidant, le mystère le plus profond couvrira ce triste événement. — Elle lui expliqua le projet qu'elle avait formé, et, sans admettre personne de plus dans cet important secret, elle fit simplement ensevelir le corps par son domestique, et l'aida elle-même à le porter dans la fosse qu'il venait de creuser dans une ancienne grange servant alors de bûcher; tous les deux la comblèrent et la recou-

Digitized by Google

vrirent de vieille terre, de bûches et de fagots. Une annonce secrète fut envoyée à ses confrères, et lorsque les circonstances le permirent, le clergé vint en pompe relever les ossements du serviteur de Dieu, car l'abbé Laurent était un saint homme.

Dans cette circonstance, les vertus modestes et le grand courage de ma cousine brillèrent malgré elle d'un grand éclat et furent admirés de tous. Qu'elle me pardonne d'en renouveler le souvenir; c'est un besoin pour mon cœur de publier le vrai mérite, et je n'ai d'autre moyen de montrer ma reconnaissance aux personnes qui me firent du bien, qu'en les désignant à l'estime générale.

PAGE 169.

Madame de Malet, née de Belonde, a depuis été lectrice de la reine de Westphalie, née princesse Catherine de Wurtemberg. Elle devint plus tard gouvernante de L. A. R. Mesdames les princesses Louise et Marie d'Orléans, filles du roi Louis-Philippe.

Madame de Malet joignait à un extérieur agréable un caractère charmant, des talents et de l'instruction, de grandes vertus et une piété sincère. Tout en elle était gracieux : l'amabilité de la femme du monde ne servait qu'à embellir ses belles qualités; par un doux attrait répandu sur toute sa personne, elle plaisait sans le vouloir. Elle fut toujours amie dévouée, attachée à ses devoirs, et tout-à-fait digne de la confiance de l'auguste princesse qui lui remit le soin de former à la vertu le cœur de ses enfants.

PAGE 171.

C'était M. de Tarade, frère de ma mère, ancien capitaine de vaisseau, qui servit depuis l'émigration en Russie et reçut le grade de contre-amiral. Il vivait d'une petite pension à Pétersbourg; mais alors il était presque en enfance. Ami de monsieur de Lancry, marin comme lui, il allait souvent dîner avec cet ancien camarade. Il eut beaucoup de peine à comprendre pourquoi je venais à Pétersbourg; et quand il l'eut compris, il ne put jamais concevoir comment je pourrais dépasser la ville de Meaux, et répétait toujours : — Oui, je comprends bien; mais comment fera-t-elle pour traverser Meaux ? — Il est donc bien vrai de dire qu'il n'était pour moi qu'un nom.

Digitized by Google

PAGE 202.

Nombre de femmes développèrent dans ce genre une adresse étonnante. Ces chevaliers d'industrie en jupon, s'aidant d'une ressemblance qu'elles augmentaient par tout ce que l'art pouvait y ajouter, représentèrent avec succès de nobles dames. Instruites du passé de leur Sosie, elles jouaient son rôle avec aplomb et vérité. C'est ainsi que des amies de madame de Bourbon Busset furent abusées par une femme de cette espèce.

Une fausse madame du Pradt sut, même au sein de la famille de cette dame, passer pour elle, tandis que la véritable madame du Pradt gémissait en Suisse où on ne lui envoyait plus rien (*). La difficulté des communications avec l'étranger, le mystère qui enveloppait des apparitions aussi dangereuses que celles des émigrés, enfin la rigueur des lois encore existantes, tout contribuait à prolonger l'erreur. Lorsqu'un doute paraissait s'élever sur leur identité, elles savaient amener à point des détails si vrais, si minutieux, sur leur enfance et leur jeunesse, ou sur des affaires secrètes de famille, que l'on se disait : elle seule peut les connaître, et le nuage se dissipait. La fausse du Pradt se voyant sur le point d'être démasquée, gagna au large en disant tout tranquillement : — J'en ai trompé beaucoup, j'en tromperai encore d'autres.

Un monsieur d'Antichamp, qui n'était qu'un fripon, compromit quelques personnes de ma connaissance. Non qu'il les eût dénoncées, ayant besoin des dupes qui les faisaient vivre, ces gens-là ne les dénonçaient pas ; mais tombant dans son propre piége, il fut arrêté pour celui dont il exploitait le nom.

PAGE 208.

Il n'est presque personne qui ne sache que le Temple, jadis un palais, fut transformé en prison pour Louis XVI.

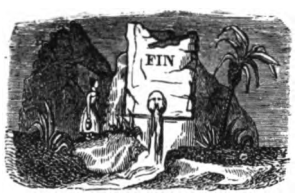
Beaucoup de prisonniers d'état y furent renfermés par la suite. Ce fut sous la restauration que, transformé une autre fois encore, le Tem-

(*) Ce qui fait supposer que cette intrigante savait intercepter toutes les relations déjà très difficiles à entretenir.

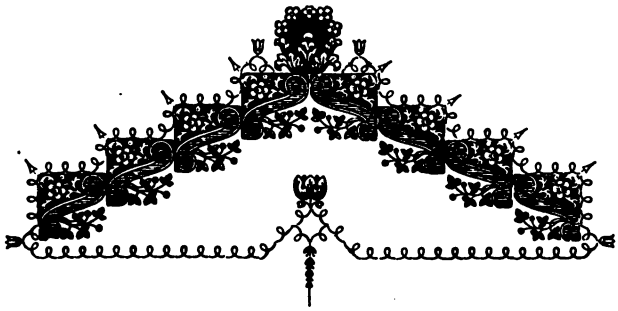
Digitized by Google

ple devint la maison de la prière. Des religieuses de l'adoration perpétuelle du Saint-Sacrement y prient à toutes les heures du jour et de la nuit.

S. A. S. madame la princesse de Condé, qui fonda ce monastère, en fut la première abesse. Elle y est morte peu d'années après, comme une sainte, et telle qu'elle avait vécu.



Digitized by Google



TABLE

DES

MATIÈRES DU SECOND VOLUME.

CHAPITRE I.

Pages

Mon retour aux Écherolles. — J'y retrouve ma sœur et ma bonne. — C. m'interroge. — Le Comité révolutionnaire de Moulins veut me mettre au Dépôt. — Ce que c'est. — Le médecin Simard s'y oppose. — Je reste provisoirement en arrestation aux Écherolles. — Madame de Grimauld. — Ma vie aux Écherolles. — Arbre de la liberté. — Je coupe mes cheveux..... 1

Digitized by Google

CHAPITRE II.

Pages

Je pars avec M. Bonvent. — Je me représente l'avenir superbe. — Première entrevue avec Mademoiselle Melon. — Sa bonté. — Vie de l'Ombre. — Grande uniformité des journées. — J'y reçois une petite somme d'argent. — De qui venait ce bienfait. 27

CHAPITRE III.

Un ami de mon frère aîné vient me voir. — Il engage mademoiselle Melon à m'envoyer à Moulins pour les affaires de ma famille. — Le temps y étant devenu favorable, elle y consent. — Je vais chez madame Grimauld. — On me nomme un curateur. — J'y reçois des nouvelles de mon père. — Une amie me remet un dépôt que lui avait confié ma tante. — Je reviens à l'Ombre. — Mademoiselle Leblanc de Lespinasse. — Fête de ma tante. — Ma cousine retourne chez son père. — Arrivée du mien. — Nous repartons pour Moulins..... 49

CHAPITRE IV.

Mon père recouvre provisoirement ses biens. — Je retrouve l'argenterie cachée par l'ordre de ma tante. — Nous partageons notre temps entre la ville et la campagne. — Nouvelles persécutions et nouvelle fuite. — Nous repartons pour Lyon. — Mon père y est poursuivi avec acharnement. — Il échappe à ses ennemis. — Je retourne aux Écherolles..... 67

CHAPITRE V.

Mort de ma sœur. — Je passe quelque temps chez Madame Grimauld. — Réaction qui ramène un gouvernement plus doux. — Mon père me rappelle près de lui, à Lyon, où mon frère aîné vient nous rejoindre, et mon frère cadet, rentré dans les équipages d'artillerie, vient nous y voir de Grenoble, où il est en garnison. — 18 fructidor. — Tous les émigrés rentrés doivent quitter la France. — Je dis adieu à mon père et retourne aux Écherolles. — On m'y traite en émigrée. — J'en repars la nuit

Digitized by Google

Pages

pour Lurcy et l'Ombre. — Bonté de la famille Leblanc. — La terre des Écherolles vendue par la Nation..... 85

CHAPITRE VI.

Amitié de Madame de Bèze qui me rend heureuse. — Mort de Madame Grimauld. — Genre de vie d'alors. — Affection de Mademoiselle Melon pour moi. — Intrigues des gens que cette affection inquiète. — Mélancolie qui en résulte. — Ma santé en souffre. — Je suis forcée de la quitter. — Je vais chez Joséphine Grimauld, à Nevers. — Je la trouve souffrante. — Je gagne le Battoné. — Loi des otages. — Ce temps de nouvelle terreur passe. — Le préfet de Moulins me permet d'y revenir. 115

CHAPITRE VII.

Accueil flatteur que je reçus à Moulins. — Louise et ma légèreté. — Grands reproches que je me fais. — Mon père revient à Lyon. — M. Lemaire. — Voyage à Genève. — M. Jurine me déclare poitrinaire. — Retour à Lyon. — Mon père me renvoie au Battoné pour y suivre le traitement ordonné par M. Jurine. — M. Untel. — Je suis mon père à Paris. — Élimination de la liste des émigrés. — Mon frère cadet veut partir pour l'Amérique. — Il reste. — Je vais à Auxonne. — Nous nous fixons à Moulins. — Je me décide à chercher une place. — Tristesse de mon père. — J'en refuse une..... 135

CHAPITRE VIII.

Vélocifères. — Mon père placé, à Lyon, dans cette entreprise. — Je vais attendre à Auxonne, chez Madame de Gueriot, le moment d'aller l'y rejoindre. — Singulier roman. — Il se remarie. — Je fais connaissance avec ma belle-mère. — Je vais chercher, à Moulins, Madame Duvernai. — Mon père consent à ce que je cherche une place. — Madame de Malet. — M. de Sancry. — Je pars pour Moulins, sans oser parler de mes projets à ma bonne. — Je me décide à partir pour la Russie..... 161

CHAPITRE IX.

Je pars pour Paris. — Madame de Bèze m'y accompagne. — La

Digitized by Google

Pages

guerre se déclare avec la Russie. — Je ne puis partir. — Madame de Bèze veut que je retourne avec elle en Nivernais. — Je refuse. — Triste séparation. — M. Royer-Collard. — Mademoiselle d'A... — Me voilà chez une folle. — Procès désagréable. — Caractère, esprit, folie de Mademoiselle d'A... — Le procès est jugé. — La famille F... remplie d'égards pour moi. — Victorine. — La baronne de Choiseuil. 177

CHAPITRE X.

M. Untel. — Madame de Malet. — Son billet. — Je reviens de chez elle placée chez Madame la duchesse Louis de Wurtemberg. — M. Royer ne m'approuve pas. — Élisabeth de la R... — Son histoire. — Je la propose à ma place. — M. de F... résiste. — Il l'accepte. — Mes adieux à Madame de Choiseuil. — Elle me blesse par ses paroles. — Elle avait raison. — Mon départ. — Mon arrivée à Louisbourg. — Mort de Mademoiselle de Belonde. — Ma tristesse et mon découragement. — Je trouve les jeunes princesses intéressantes. — Madame la Duchesse. — Sa vue consolante relève mon esprit. — Sa beauté, sa bonté. — Je m'attache à mes élèves. 201

FIN DE LA TABLE.

Digitized by Google

LISTE

DES SOUSCRIPTEURS.

S. A. R. Madame la duchesse douairière HENRIETTE DE WURTEMBERG, née princesse de NASSAU-WEILBOURG, à Kirchheim-Unter-Teck (Wurtemberg) : 50 exemplaires.

S. A. I. Madame l'archiduchesse MARIE-DOROTHÉE, Palatine de Hongrie, à Bude : 50 ex.

Sa Majesté la Reine DE WURTEMBERG, à Stuttgart : 50 ex.

S. A. R. Monseigneur le duc ADAM DE WURTEMBERG, à Vienne (Autriche) : 1 ex.

S. A. R. Monseigneur le duc ALEXANDRE DE WURTEMBERG, général-major, à Gratz, en Styrie : 1 ex.

Sa Majesté l'Impératrice mère, d'Autriche, à Vienne : 6 ex.

S. A. R. Monseigneur le prince FRÉDÉRIC DE WURTEMBERG, à Stuttgart : 1 exemplaire.

S. A. I. Madame la grande-duchesse HÉLÈNE DE RUSSIE : 6 ex.

S. A. R. Madame la duchesse GEORGES DE SAXE-ALTENBOURG, à Altenbourg : 1 ex.

S. A. R. Madame la Margrave GUILLAUME DE BADE : 1 ex.

S. A. R. Madame la duchesse régnante de SAXE-ALTENBOURG : 1 ex.

Digitized by Google

M. le professeur ROST, à Stuttgart : 1 ex.

M. DE SCARIATIN, secrétaire de la légation russe, à Stuttgart : 1 ex.

Madame la baronne DE HAUER, à Dresde (Saxe) : 1 ex.

Madame DE RAUCH, à Heilbroun (Wurtemberg) : 1 ex.

M. le comte DE SCHASPERG, à Stuttgart : 1 ex.

Madame la baronne de RASSLER, née comtesse DE SPONECK, à Stuttgart : 1 exemplaire.

M. le baron DE RUEDT, ministre de Bade, à Stuttgart : 1 ex.

S. A. S. le prince DE LANGENBOURG, à Langenbourg (Wurtemberg) : 1 exemplaire.

S. A. S. Madame la princesse DE LANGENBOURG, née princesse de LEININGEN, à Langenbourg : 1 ex.

Madame la baronne DE REISCHACH, née baronne DE RŒDER, à Stuttgart : 1 exemplaire.

Madame la baronne de NEUBRON, née comtesse DE WALBOURG-WOLFEGG-WOLFEGG, à Glattbach, près Faingen-sur-Ens (Wurtemberg) : 1 ex.

Miss MARGUERITE KENEDI, à Carlsruhe : 1 ex.

M. KENEDI fils, à Carlsruhe : 1 ex.

M. le comte DE BUOL, ministre d'Autriche, à Stuttgart : 1 ex.

S. A. S. Monseigneur le duc régnant DE NASSAU, à Wisbade : 3 ex.

S. A. S. Madame la duchesse DE NASSAU, à Wisbade : 3 ex.

S. A. R. Madame la princesse MARIE DE HANOVRE, à Hanovre 1 exemplaire.

Mademoiselle la baronne DE BUDBERG, dame d'honneur de S. A. R. Madame la duchesse régnante DE SAXE-ALTENBOURG : 1 ex.

Mademoiselle la baronne DE FRIESEN, dame d'honneur de S. A. R. Madame la princesse JEAN, de Saxe : 1 ex.

M. RIPOUD, ex-bibliothécaire de la ville de Moulins : 1 ex.

Madame LIMENTON DE JAUGY, à Moulins : 1 ex.

M. DUFOUR, artiste, à Moulins : 1 ex.

Digitized by Google

Madame la comtesse DE MAUCLERC, née DE BEROLDINGEN, à Stuttgart : 1 exemplaire.

Madame la baronne DE TROYFT, à Stuttgart : 1 ex.

Madame DE HOLTZ, née DE BEHR, à Stuttgart : 1 ex.

M. le général DE BRUSSELLE, à Stuttgart : 1 ex.

S. A. S. le prince DE WURZACH (Wurtemberg) : 1 ex.

Mademoiselle LOUISE DE BAER, directrice de l'Institut-Catherine, à Stuttgart : 1 ex.

Madame la baronne DE SECKENDORF, dame du palais de feu S. M. la Reine douairière DE WURTEMBERG : 2 ex.

M. le lieutenant-général baron DE RŒDER, à Louisbourg (Wurtemberg) : 1 ex.

Madame la baronne DE SECKENDORF, née DE SPIEGEL, à Stuttgart : 1 exemplaire.

Mademoiselle AUGUSTE DE SECKENDORFF, dame d'honneur de S. M. la Reine DE WURTEMBERG : 1 ex.

Madame la comtesse DE BROUSSELLES, née DE HOHENSECK, à Stuttgart : 1 exemplaire.

Madame DE SPETH, à Louisbourg : 1 ex.

Madame la baronne DE RŒDER, née DE SECKENDORF, à Louisbourg : 1 exemplaire.

M. le comte DE MONTGELAS, secrétaire de la légation bavaroise à Stuttgart : 1 ex.

Madame la comtesse DE LA FERRIÈRE, à Paris : 1 ex.

Madame la baronne DE COUSSAY, à Paris : 1 ex.

M. le vicomte FOULLON DE DOUÉ, à Paris : 1 ex.

Mademoiselle LEBLANC DE LESPINASSE, à Nevers : 1 ex.

M. LEBLANC DE LESPINASSE, à Nevers : 1 ex.

Mademoiselle MARIE DE WAECHTER, à Stuttgart : 1 ex.

M. le baron DE NELLENSTEIN, à Stuttgart : 1 ex.

M. le baron DE KŒNIG DE MAUREN, à Stuttgart : 1 ex.

Digitized by Google

Madame la comtesse DE THURN, grande-maîtresse de S. A. I. Madame l'Archiduchesse Palatine de Hongrie, à Bude : 1 ex.

M. le comte DE WALLENSTEIN, chambellan de Monseigneur l'Archiduc Palatin de Hongrie, à Bude : 5 ex.

M. le comte DE FESTELICS, grand-maître de Monseigneur l'Archiduc Palatin, à Bude : 1 ex.

Madame la baronne DE GEMMINGEN-MICHELFELD, à Carlsruhe (grand-duché de Bade) : 3 ex.

Miss JANE KENEDI, au cercle de Carlsruhe, grand-duché de Bade : 2 ex.

Madame la baronne D'EDELSHEIM, grande-maîtresse de Madame la Grande-Duchesse de Bade, à Carlsruhe : 1 ex.

Madame la baronne AMÉLIE DE GEMMINGEN-GEMMINGEN, à Carlsruhe : 1 exemplaire.

Madame la baronne DE STETTEN, née DE GEMMINGEN ; à Carlsruhe : 1 exemplaire.

Madame FULLER, à Carlsruhe : 1 ex.

M. le baron DE BERKHEIM père, grand chambellan de S. A. R. Monseigneur le Grand Duc DE BADE, à Carlsruhe : 1 ex.

M. le marquis D'EYRAGUES, ministre de France, à Carlsruhe : 1 ex.

M. PIERSOLL, à Carlsruhe : 1 ex.

M. le baron DE MENNEVAL, secrétaire de la légation française, à Carlsruhe : 1 ex.

Mademoiselle la baronne de PORBECK, dame d'honneur de S. A. R. Madame la Margrave GUILLAUME DE BADE, à Carlsruhe : 1 ex.

M. SCHULER, adjudant de S. A. R. Monseigneur le Margrave MAXIMILIEN DE BADE, à Carlsruhe : 1 ex.

Sir ÉDOUARD DISBROW, ministre d'Angleterre, à la Haye (Hollande) : 1 ex.

M. le baron DE BIELFELD, adjudant de S. A. I. Monseigneur le Duc régnant de Saxe-Altenbourg, à Altenbourg : 1 ex.

Madame DE SPITZEMBERG, dame du palais de S. M. la Reine DE WURTEMBERG, à Stuttgart : 1 ex.

Madame la baronne DE GEMMINGEN, dame du palais de S. M. la Reine DE WURTEMBERG, à Stuttgart : 1 ex.

Digitized by Google

Madame la baronne DE HUGEL, née baronne DE GEMMINGEN-BONFELD, à Stuttgart: 3 ex.

Madame la baronne DE VARNBULER, dame d'honneur de S. A. R. Madame la princesse CATHERINE DE WURTEMBERG, à Stuttgart: 1 ex.

Mademoiselle DE PABST, dame d'honneur de S. A. R. Madame la princesse D'ORANGE, à la Haye: 1 ex.

Mademoiselle DE STYRUM, dame d'honneur de S. A. R. Madame la princesse D'ORANGE, à la Haye : 1 ex.

M. le baron de FENNINGEN-D'EICHTERSHEIM, à Mannheim (grand-duché de Bade): 1 ex.

Madame GASSERT, née DE BOSCALE, à Carlsruhe: 1 ex.

Madame la baronne DE WEWELD, dame d'honneur de S. M. l'Impératrice mère, d'Autriche, à Vienne : 1 ex.

Madame la comtesse MARIE DE WURTEMBERG, à Stuttgart: 3 ex.

S. A. S. Madame la princesse MARIE DE HOHENLOHE-KIRCHBERG, à Kirchberg (Wurtemberg): 1 ex.

S. A. S. le prince HENRI DE HOHENLOHE, ambassadeur de S. M. le Roi DE WURTEMBERG, à la cour de St.-Pétersbourg : 1 ex.

M. le vicomte DE FONTENAI, ministre de France à la cour de Wurtemberg : 1 ex.

M. le baron de GEMMINGEN, grand-maître de S. M. la Reine DE WURTEMBERG : 1 ex.

Mademoiselle BERTHA DE BIEBERSTEIN, à Stuttgart : 1 ex.

Madame la baronne DE BERLICHINGEN, née ESCHENBOURG, à Stuttgart: 1 exemplaire.

M. le baron DE TAUBENHEIM : 1 ex.

M. le comte DE DEGENFELD, secrétaire de la légation wurtembergeoise, à Vienne: 1 ex.

Madame la comtesse de BEROLDINGEN, née de RITTER, dame du palais de S. M. la Reine DE WURTEMBERG : 1 ex.

Madame la comtesse DE BEROLDINGEN, née DE LARISCHE-MANICH, à Stuttgart: 1 ex.

Digitized by Google

M. Du Buisson, au château d'Aix, près Moulins : 1 ex.

M. le comte d'Estrée, à Moulins : 1 ex.

M. de Séréville, major à l'ex-garde, à Moulins : 1 ex.

M. Pareto, artiste, à Moulins : 1 ex. (a dessiné le frontispice).

M. Moretti, artiste, à Moulins : 1 ex. (a dessiné les cinq gravures de l'ouvrage).

S. A. S. Madame la princesse Thérèse, duchesse de Saxe-Altenbourg, à Altenbourg : 1 ex.

S. A. S. Madame la princesse Élisabeth, duchesse de Saxe-Altenbourg, à Altenbourg : 1 ex.

S. A. S. Madame la princesse Alexandra de Saxe-Altenbourg : 1 ex.

Madame la baronne de Grimmenstein, dame d'honneur de S. A. R. la duchesse régnante de Saxe-Altenbourg : 1 ex.

M. le comte de Maucler, à Ougney-Douvot, près Baume-les-Dames (Doubs) : 1 ex.

M. le baron de Falcke, conseiller intime du roi de Hanovre, à Hanovre : 1 ex.

M. le baron de Malortie, grand Échanson et Maréchal des voyages de Sa Majesté le roi de Hanovre, à Hanovre : 1 ex.

Madame la comtesse de Tourraine, à Paris : 1 ex.

Madame la comtesse de Mauny, à Paris : 1 ex.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

3 2044 017 923 459

Digitized by Google

Digitized by Google